

FRANÇAIS ET LANGUES AFRICAINES EN MILIEU RURAL ET EN MILIEU URBAIN :

USAGE ET ATTITUDES DANS LA RÉGION DE SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

Emilie Joner Andbo



Mémoire de master
Encadré par Ingse Skattum

Programme d'études asiatiques et africaines
Option : L'Afrique francophone au sud du Sahara

Département d'études culturelles et de langues orientales
Université d'Oslo

Printemps 2011

Sammendrag

Oppgaven tar for seg språkbruk og språkholdninger i Saint-Louis, Senegal – med fokus på fransk, som er offisielt språk, undervisningsspråk og det dominerende skriftspråket, men som muntlig brukes mest i formelle sammenhenger. Landet har mellom 20 og 30 nasjonale språk som brukes i daglig omgang, men som er lite brukt som skriftspråk eller i formelle situasjoner. Samtidig er Senegal et av få land i det frankofone Afrika som har et dominerende språk på landsbasis, nemlig wolof, som brukes i interetnisk kommunikasjon. I byene dominerer en blanding av wolof og fransk. Senegaleserne lever altså i et diglossisk språksamfunn på flere nivå, bestående først av fransk og wolof, dernest av wolof og de andre nasjonalspråkene og endelig av hierarkiske strukturer minoritetsspråkene i mellom. Jeg har forsøkt å finne svar på hvordan senegalesere forholder seg til denne komplekse språksituasjonen, og har særlig sett på holdningsforskjeller mellom by og bygd. Denne variabelen er ofte nevnt i sosiolingvistiske arbeider, men har meg bekjent ikke vært gjenstand for noen systematisk undersøkelse i det frankofone Afrika .

Oppgavens analyse baserer seg på et to måneders feltarbeid fra februar til april 2009 i Saint-Louis-regionen. Denne regionen har ikke tidligere vært gjenstand for sosiolingvistiske undersøkelser slik som Dakar og Ziguinchor. Etter oppholdet hadde jeg 35 utfylte spørreskjemaer og 16 semistrukturerte intervjuer. Informantene fra landsbyene representerte litt under halvparten av alle informantene (17 av 40). Jeg tok også i bruk observasjon, som hovedsakelig gikk ut på å høre etter hvilke språk som ble snakket hvor, og hvem som snakket hvilket språk med hvem.

Denne studien viser at det språklige repertoaret, samt tradisjoner og følelser knyttet til hvert språk, ikke er de samme på landsbygden som i byen. Generelt sett er nasjonalspråkene mer verdsatt på landsbygden enn i byen. Det gjelder særlig det viktigste minoritetsspråket, fulfulde. Samtidig ser det ut til at informanter i landsbyene er mer språklig usikre når det kommer til fransk. Som i tidligere arbeider viser det seg likevel at majoriteten av informantene har positive holdninger til det franske språket, samtidig som de fleste tar i bruk wolof i uformell kommunikasjon. I tillegg til dikotomien by/landsby er det parametrene utdanningsnivå, morsmål og alder som har vist seg å ha størst innvirkning på språkbruk og holdninger blant mine informanter.

Table des matières

Remerciements.....	7
Liste des sigles.....	8
Introduction.....	9
1 Cadre théorique.....	12
1.1 La sociolinguistique.....	12
1.2 Les langues en contact.....	13
1.2.1 Définition de quelques concepts.....	14
1.2.2 La diglossie.....	15
1.2.3 Status et corpus.....	16
1.2.4 La guerre des langues.....	17
1.3 La distinction urbain / rural.....	18
1.4 Les attitudes linguistiques.....	19
2 Le Sénégal.....	21
2.1 La situation géographique et démographique.....	22
2.2 La religion.....	22
2.3 Bref aperçu historique.....	23
2.3.1 L'époque précoloniale.....	23
2.3.2 L'arrivée des Européens et l'époque coloniale.....	24
2.3.3 La République indépendante.....	25
2.4 La situation économique.....	26
2.5 Saint-Louis.....	27

3	La situation sociolinguistique.....	29
3.1	Le français, langue officielle.....	29
3.2	Le wolof, langue dominante.....	31
3.3	Le wolof urbain.....	32
3.4	Les langues nationales minoritaires.....	33
4	Cadre méthodologique.....	35
4.1	Les méthodes quantitative et qualitative.....	35
4.2	Les outils de l'enquête.....	35
4.2.1	Le questionnaire.....	36
4.2.2	L'entretien semi-directif.....	37
4.2.3	L'observation.....	37
4.3	Sélection de l'échantillon.....	38
4.3.1	La ville de Saint-Louis.....	39
4.3.2	Les villages aux alentours.....	39
4.3.3	Les informateurs.....	40
4.4	Le déroulement de l'enquête.....	43
5	Choix et usage des langues	45
5.1	Usage des langues en famille.....	45
5.2	Usage des langues avec les amis.....	53
5.3	Usage des langues au marché et avec un inconnu.....	55
5.4	Usage des langues à l'université et au travail.....	59
5.5	Remarques conclusives.....	64

6	Attitudes linguistiques.....	67
6.1	Attitudes envers le français.....	67
6.1.1	Le français du Sénégal.....	67
6.1.1.1	Existe-t-il un français sénégalais ?.....	68
6.1.1.2	Quel est le « bon » français ?.....	71
6.1.1.3	Autoévaluation des compétences.....	75
6.1.2	Le français langue officielle.....	77
6.2	Attitudes envers les langues africaines.....	84
6.2.1	Le wolof, langue nationale dominante.....	84
6.2.2	Les autres langues nationales.....	87
6.2.3	Les langues nationales dans l'enseignement.....	88
6.3	Remarques conclusives.....	91
	Conclusion.....	94
	Bibliographie des travaux cités et consultés.....	98
	Annexes.....	106
	(1) Guide d'entretien semi-directif.....	106
	(2) Questionnaire sociolinguistique.....	107

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers ceux qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de ce travail. L'achèvement de ce mémoire n'aurait pas été possible sans la précieuse contribution de nombreuses personnes que je veux remercier ici.

Je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à Ingse Skattum, ma directrice de ce mémoire, qui a guidé mes pas et été une grande aide et inspiration. Je la remercie très sincèrement pour ses précieux conseils, sa disponibilité et son soutien pendant les moments difficiles.

Un grand merci à ma famille sénégalaise pour le chaleureux et aimable accueil dans leur famille, pour leur aide et soutien pendant mon séjour à Saint-Louis. Vous me manquez! Je tiens également à remercier leur famille qui m'a ouvert les portes de leurs maisons à Dakar. Merci beaucoup à Kristin Vold Lexander et Adama Diouck qui m'as mise en contact avec ces personnes adorables.

Je souhaite également exprimer ma gratitude à Mamoudou qui a passé de longues journées avec moi dans les villages, et à Moctar qui m'a aidé à trouver des informateurs.

Merci beaucoup à ma mère, mon père et mes amis pour leur soutien!

Enfin, je tiens à exprimer mes remerciements les plus profonds à tous mes informateurs. Sans vous il n'y aurait pas eu de mémoire.

Merci! Jërējēf! Takk!

Oslo, 18.06.2011

Liste des sigles

ACCT	Agence de Coopération Culturelle et Technique
ANSD	Agence Nationale de Statistique et de la Démographie
AOF	Afrique Occidentale Française
BAC	Baccalauréat
BFEM	Brevet de Fin d'Etudes Moyennes
BM	Banque Mondiale
CEPE	Certificat d'Etudes Primaires et Elémentaires
CERPL	Centre d'Etudes et de Recherches sur la Planification Linguistique
CFA	Contemporary French in Africa and the Indian Ocean : Usage, Varieties and Structure
CLAD	Centre de Linguistique Appliquée de Dakar
CP	Cours Préparatoire
DALN	Direction de l'Alphabétisation et des Langues Nationales
EPT	Éducation Pour Tous
FLE	Français Langue Etrangère
FLS	Français Langue Seconde
L1	Langue première
LN	Langue nationale
OIF	Organisation Internationale de la Francophonie
OMC	Organisation Mondiale du Commerce
ONG	Organisation Non Gouvernementale
PIB	Produit Intérieur Brut
UEMOA	Union Economique et Monétaire Ouest-Africaine
UNESCO	United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture)
UNICEF	United Nations Children's Fund (Fonds des Nations Unies pour la Protection de l'Enfance)

Introduction

Le Sénégal est un pays multilingue marqué par la coexistence du français avec environ 25 langues africaines. Le français est langue officielle et langue d'enseignement, mais parlé seulement par 10 à 24 % des habitants (McLaughlin 2008 : 95). C'est la langue de l'élite et un symbole de réussite. Les langues africaines jouent un grand rôle dans la vie personnelle des Sénégalais. Parmi elles, le wolof, parlé par 80 à 90 % de la population comme langue première (L1) ou langue seconde (L2), joue le rôle de *lingua franca* à l'échelle nationale. C'est donc la seule langue africaine en concurrence directe avec le français. Pourtant, la « guerre » des langues (Calvet 1999) a lieu pas uniquement entre le français et le wolof, mais concerne aussi le wolof et les langues nationales minoritaires. La domination sans cesse grandissante du wolof menace en effet ces dernières et certains locuteurs s'opposent à la « wolofisation » de la société – qui a lieu surtout en milieu urbain.

Tous les habitants du Sénégal sans égard à leur L1 sont concernés par cette hiérarchie des langues. Mais il existe différentes manières d'envisager la situation. L'effet de variables sociales telles que le sexe, l'âge, le niveau d'instruction, l'ethnie, la L1, les lieux de naissance et de résidence, la profession et le statut de la famille peut être important tant pour les pratiques que pour les attitudes des locuteurs. Les attitudes linguistiques sont notamment un indicateur des normes langagières en vigueur dans la société, et permettent de comprendre les choix et les usages des langues faits par les locuteurs. Les normes peuvent par ailleurs être source d'insécurité linguistique, les locuteurs considérant leur façon de parler comme peu valorisante, ayant en tête un autre modèle plus prestigieux (Calvet 2009 : 50).

Plusieurs études ont déjà été faites sur les rapports entre le français et les langues africaines au Sénégal et sur les usages et attitudes linguistiques des locuteurs sénégalais (*inter alia* Brodal 2009, Daff 1995, 1998, Dreyfus et Juillard 2004 a,b, Dumont 1983, 1990, Lexander 2004, 2009, 2010, McLaughlin 2008), mais à ma connaissance, le paramètre urbain / rural n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique. Or, les citadins ont une manière différente de vivre que les ruraux. L'idée de « ruralité » se présente comme un mode de vie ou une identité qui se distingue de celle de la vie urbaine. Je poserai donc la question de savoir comment les Sénégalais, urbains comme ruraux, font face à la réalité linguistique existant dans leur pays.

A ma connaissance, on ne dispose pas non plus d'études particulières portant sur la région de Saint-Louis, la plupart des travaux antérieurs concernant Dakar ou la région de Casamance. La région de Saint-Louis comme celle de Dakar sont toutes deux des centres urbains importants, majoritairement wolophones. L'accord d'échange d'étudiants de l'Université d'Oslo avec l'Université Gaston Berger à Saint-Louis a été un facteur de motivation supplémentaire dans mon choix de terrain d'enquête. Ville touristique et culturelle, Saint-Louis a aussi attiré mon attention à cause de son importance historique, étant la plus ancienne ville construite en Afrique de l'Ouest par les Français et l'ancienne capitale du Sénégal.

Ce mémoire sera donc une étude de l'usage et des attitudes linguistiques dans la région de Saint-Louis du Sénégal – en milieu urbain comme en milieu rural. L'objectif est d'analyser les usages et les attitudes vis-à-vis des langues en présence, principalement le français, mais aussi le wolof et les autres langues nationales. Je mettrai l'accent sur la variable urbain / rural et la mettrai en rapport avec trois paramètres sociodémographiques : le niveau d'instruction, l'âge et la L1, en comparant le rôle de tous ces paramètres dans les milieux urbains et les milieux ruraux. L'hypothèse est que ces paramètres influent tant sur les pratiques que sur les attitudes des locuteurs, et que la différence entre ville et village en est le plus important.

En fonction de cette problématique et de cette hypothèse, je poserai les questions principales suivantes : Quelles sont les raisons pour lesquelles les informateurs en ville et à la campagne sont prêts ou non à apprendre, voire adopter, le français? Quelles sont leurs attitudes envers le français et les langues nationales? Dans quelles conditions sociales, pour quel type de communication, le français reste-t-il le plus attendu? A l'intérieur des deux groupes urbain et rural, quels groupes se distinguent ? Peut-on dégager des tendances générales communes à Saint-Louis ville et à la campagne environnante ? Les informateurs manifestent-ils une résistance envers une ou plusieurs des langues présentes au Sénégal ? Que pensent les informateurs à propos de leur propre compétence en français ? Existe-t-il une insécurité linguistique parmi eux ?

Mon mémoire fait partie du projet *Le français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien : usage, variétés et structure* (CFA) :

Le français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien [...] vise à la description et à la comparaison d'un ensemble de variétés de français parlées au sud du Sahara et dans l'Océan Indien. Le projet CFA se propose également de cerner les caractéristiques communes aux variétés africaines, partant de l'hypothèse qu'il existe un français panafricain qui transcende les différents contextes sociolinguistiques et les différents substrats, et que cette « variété » panafricaine s'inscrit dans un cadre plus vaste, le français panlectal. Les variétés qui constituent notre base empirique seront décrites et analysées selon trois axes : phonologie, syntaxe et sociolinguistique (Lyche et Skattum 2010 : 9).

*

Ce mémoire se divise en deux parties : La première est composée de quatre chapitres et constitue les prolégomènes à l'analyse. Le premier chapitre comporte la base théorique, dans laquelle je présenterai les branches de la sociolinguistique qui concernent mon enquête. Je donnerai ici la définition générale de la sociolinguistique, avant de présenter l'une des deux branches principales, les langues en contact. Je regarderai ensuite la distinction urbaine / rurale et puis la seconde branche principale, les attitudes linguistiques. Dans le deuxième chapitre, je donnerai un bref aperçu des contextes géographique, historique, religieux et économique du Sénégal. Dans ce chapitre figure également une brève présentation de Saint-Louis. Le troisième chapitre porte sur la situation sociolinguistique du Sénégal. J'y présenterai la situation du français, du wolof et des langues nationales minoritaires de ce pays. Dans le quatrième chapitre, je rendrai compte des méthodes utilisées pour effectuer cette enquête, et aussi de la sélection de l'échantillon.

La deuxième partie du mémoire est consacrée à l'analyse des données et divisée en deux parties. Le cinquième chapitre s'oriente vers les choix et usages linguistiques dans la ville de Saint-Louis et ceux de la campagne environnante : Qui parle quelle langue avec qui et dans quelles situations? Quelles combinaisons linguistiques les enquêtés utilisent-ils dans leurs communications quotidiennes? Je présenterai ici l'usage des langues dans les domaines de la famille, des amis, du marché et de la communication avec un inconnu, ainsi qu'au travail et à l'université. Le sixième et dernier chapitre est consacré aux attitudes linguistiques : Quelles sont les attitudes des informateurs envers les langues parlées dans leur pays ? Comment ces attitudes peuvent-elles influencer leurs usages linguistiques ? Il s'agit premièrement des attitudes envers le français, mais je traiterai également les attitudes envers le wolof et les autres langues nationales.

1 Cadre théorique

Dans ce chapitre, je présenterai les branches de la sociolinguistique qui concernent mon enquête. Je commencerai par une définition générale de la *sociolinguistique* (1.1), avant de présenter l'une des deux branches principales, *les langues en contact* (1.2). Je regarderai ensuite la distinction urbaine/rurale (1.3), et puis la seconde branche principale, les *attitudes linguistiques* (1.4). Je me baserai essentiellement sur les travaux de Baker (1992), Baylon (1991), Calvet (1994, 2009), Canut (1998), Chaudenson (2000a), Cuq (1991), Ferguson (1977), Gadet (2007) et Moreau (1997).

1.1 La Sociolinguistique

Christian Baylon (1991 : 25) définit la sociolinguistique ainsi : « La sociolinguistique englobe pratiquement tout ce qui n'est pas description formelle d'un code unique, tout ce qui est étude de la langue ou de la parole ou du langage dans un contexte social, culturel ou comportemental ». Françoise Gadet (2007 : 176) définit la sociolinguistique plus simplement, comme la « discipline des sciences du langage qui étudie la langue du point de vue de sa mise en œuvre par les locuteurs en contexte social ».

La sociolinguistique prend donc en compte les facteurs externes de la langue, non seulement les structures linguistiques internes. En 1966, William Labov, qui est souvent considéré comme le fondateur de la sociolinguistique, publie *Social Stratification of English in New York City*. Pour Labov, les faits de société deviennent les moyens d'appréhender le réel linguistique. Ainsi, selon Labov, la sociolinguistique *est* la linguistique. Louis-Jean Calvet est d'accord, affirmant que si on prend au sérieux l'affirmation que la langue est un produit social, « la linguistique ne peut être définie que comme l'étude de la communauté sociale sous un aspect linguistique. Et la sociolinguistique ne peut à son tour se définir que comme la linguistique »

(Calvet 1999 : 124).

L'étude sociolinguistique prend en considération des paramètres sociaux comme l'âge, le sexe, le niveau d'éducation et la profession, et aussi le contexte, qui indiquent la présence de plusieurs variétés dans une même aire géographique. La rencontre de différentes langues et

cultures peuvent à l'origine de phénomènes à la fois linguistiques (contacts de langues, alternances codiques, emprunts, etc.) et sociaux (rapports conflictuels, diglossie, « guerre des langues », etc.). La sociolinguistique est donc une discipline très vaste avec de nombreuses sous-catégories. Toutes les sous-catégories mentionnées sont pertinentes pour mes enquêtes, et je parlerai donc de ces aspects dans le chapitre qui suit.

1.2 Les langues en contact

L'une des deux branches principales pour ce mémoire est celle des *langues en contact*. J'en définirai ici les concepts les plus importants pour cette étude : *emprunts*, *alternance des codes* et *interférences* (1.2.1), *la diglossie* (1.2.2) et la dichotomie *status et corpus* (1.2.3).

Le plurilinguisme dans le monde fait que les langues sont constamment en contact. Le contact des langues est un phénomène qu'on peut rencontrer à l'intérieur d'une région ou d'un pays, ou bien au niveau individuel chez les individus vivant dans un entourage bi- ou plurilingue. Les résultats de ces contacts est l'un des premiers objets d'étude de ce mémoire.

Uriel Weinreich était le premier à utiliser le concept *contact des langues*. Il considérait que les langues étaient en contact lorsqu'elles étaient utilisées alternativement par la même personne. Weinreich précise que “*the practise of alternately using two languages will be called **bilingualism**, and the person involved **bilingual***” (Weinreich 1953 : 1).

Selon Andrée Tabouret-Keller, le *contact* est un indicateur de la dynamique des langues :

Le terme ne recouvre pas une seule notion ; dans ses emplois courants, ses références se multiplient. Le résultat de cet ensemble de processus est sa présence dans des contextes de plus en plus diversifiés. Il n'est pas leur commun dénominateur, il fonctionne plutôt comme une sorte de grand parapluie qui nous permet de travailler ensemble de la manière à la fois la plus plaisante et la plus sérieuse. Le langage est fait pour cela (Tabouret-Keller 2008 : 12-13).

Les situations de contact peuvent évoluer de différentes façons : soit l'une des deux (ou plusieurs) langues disparaît et dans ce cas, la situation actuelle marquerait le passage d'un multilinguisme à un bilinguisme, ou à un monolinguisme, soit les langues se distinguent dans des emplois complémentaires sans superposition dans les usages, ou encore, les langues coexistent dans une dynamique permanente de restructuration des systèmes et des usages en

présence, la situation pouvant évoluer vers l'émergence de nouveaux codes et de nouvelles normes et identités (Dreyfus et Juillard 2004b : 263).

1.2.1 Définition de quelques concepts (emprunts, interférences, alternance des codes)

Le bilinguisme et le contact des langues produisent de nouvelles pratiques langagières. Ces nouvelles pratiques peuvent comporter des emprunts, des interférences et des alternances de codes.

« Un *emprunt* est un mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire (J.F. Hamers, cité in Moreau 1997 : 136, c'est moi qui souligne). Selon Calvet (2009), l'emprunt est un phénomène collectif, car beaucoup de langues empruntent une grande partie de leur vocabulaire à des langues voisines. Les langues ont en effet toujours eu tendance à emprunter des mots à d'autres langues. Les emprunts se font dans les deux sens, mais normalement lorsque deux langues sont en contact, la langue communauté dominée a recours aux ressources linguistiques de la langue communauté dominante.

« Le mot *interférence* désigne un remaniement de structures qui résulte de l'introduction d'éléments étrangers dans les domaines les plus fortement structurés de la langue [...] » (Weinrich, cité in Calvet 1993 : 23). Le concept d'interférence ressemble à celui d'emprunt sauf que l'emprunt peut être conscient et que l'interférence ne l'est pas. Hamers constate qu'on parlera d'interférence lorsque le locuteur bilingue remplace, de façon inconsciente, un mot de la langue parlée par un mot de son autre langue (Hamers, cité in Moreau 1997 : 178). Selon Calvet, on peut distinguer entre les interférences lexicales, les interférences syntaxiques et les interférences phoniques. À l'encontre de l'emprunt, l'interférence est souvent un phénomène individuel.

La notion d'*alternance des codes*, ou bien *code-switching*, peut se définir comme une « pratique de locuteurs en situation de bilinguisme ou de diglossie, qui consiste à alterner deux langues, parfois dans une même séquence » (Gadet 2007 : 171). Selon J.J. Gumperz, le principal initiateur des études sur le phénomène, l'alternance des codes peut se définir comme la juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages où le discours appartient

à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents (Thiam, cité in Moreau 1997 : 32). L'alternance peut être intraphrastique, interphrastique ou extraphrastique. L'alternance est *intraphrastique* lorsque des structures syntaxiques appartenant à deux langues coexistent à l'intérieur d'une même phrase. L'alternance *interphrastique* est une alternance de langues au niveau d'unités plus longues, de phrases ou de fragments de discours. Lorsque les segments alternés sont des expressions idiomatiques ou des proverbes, on parle d'alternance *extraphrastique*.

1.2.2 La diglossie

La diglossie est un terme lancé par Charles Ferguson (1977, 1^e éd. 1959) et développé plus tard par Joshua Fishman (1967). Le concept de diglossie désigne, selon Ferguson, une répartition fonctionnelle des usages de deux variétés linguistiques d'une même langue, dont l'une des variétés constitue la norme de référence, mais est parlée par une minorité (l'élite), l'autre étant moins valorisée mais parlée par la majorité des locuteurs. Ces deux variétés sont appelées des variétés *haute* (H) et *basse* (B) (Ferguson 1977). Nous trouvons l'usage de la variété haute dans le monde formel, officiel, tandis que l'usage de la variété *basse* est réservée aux situations informelles, privées. Ferguson définit la diglossie ainsi :

La diglossie est une situation linguistique relativement stable dans laquelle, outre les formes dialectales de la langue, (qui peuvent comprendre une ou des standards régionaux), existe une variété superposée très divergente, hautement codifiée, véhiculant un ensemble de littérature écrite vaste et respectée, héritée d'une époque antérieure ou parlée dans une autre communauté linguistique, apprise avant tout dans l'éducation formelle et utilisée à l'écrit ou dans un oral formel, mais qui n'est utilisée pour la conversation ordinaire dans aucune partie de la communauté (Ferguson 1977 : 245, cité in Fasold 1984 : 38, c'est moi qui traduis)¹

En 1967, Joshua Fishman reprend ce terme en distinguant entre la *diglossie* et le *bilinguisme* ou *plurilinguisme*. La diglossie est un phénomène social, la distribution complémentaire de plusieurs langues en usage au sein d'une même communauté, tandis que le *bilinguisme*

¹ Diglossia is a relatively stable language situation in which, in addition to the primary dialects of the language (which may include a standard or regional standards), there is a very divergent, highly codified (often grammatically more complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected body of written literature, either of an earlier period or in another speech community, which is learned largely by formal education and is used for most written.

désigne l'état individuel du locuteur. Fishman souligne aussi le caractère dynamique de la diglossie.

La *diglossie enchâssée* est un terme lancé par Louis-Jean Calvet. Il désigne des situations où plusieurs diglossies sont imbriquées les unes dans les autres (Calvet 1999 : 47). Comme tous les pays francophones de l'Afrique subsaharienne, le Sénégal est caractérisé par cette forme de diglossie. Ainsi, au Sénégal, le français se trouve en situation diglossique avec le wolof. Le wolof est à son tour en situation diglossique avec les autres langues nationales.

1.2.3 Status et corpus

La distinction entre status et corpus pour caractériser deux types d'aménagement linguistique, est tout d'abord proposée par Heinz Kloss. Robert Chaudenson se base sur les idées de Kloss lorsqu'il développe les concepts de status et de corpus. Selon Chaudenson, la situation des pays francophones est le produit des relations qui unissent status et corpus. Il précise que le terme *status* regroupe « tout ce qui est de l'ordre du statut, des institutions, des fonctions et des représentations » (Chaudenson 2000a : 5-6). Toutefois, si le caractère officiel est un des éléments essentiels du status, il est loin d'être le seul. Le concept de status regroupe aussi l'utilisation de la langue française dans les médias et sa place dans le monde du travail. Le concept de *corpus* s'applique à différentes variables, comme les formes d'acquisition du français, le degré de vernacularisation, la compétence linguistique, le degré d'utilisation active du français et l'importance de l'utilisation passive. Selon Chaudenson, le *corpus* « concerne les pratiques linguistiques elles-mêmes, depuis les modes d'appropriation ou les compétences jusqu'aux productions et consommations langagières » (Chaudenson 2000a : 6).

La connaissance de ces deux concepts, qui peuvent s'appliquer à n'importe quelle situation diglossique, nous permet de comprendre la situation de la langue française, soit dans tous les pays francophones, soit dans un pays précis comme le Sénégal. Le Sénégal appartient au groupe de pays où le français a un status élevé et un corpus faible. Au Sénégal, le wolof a par contre un corpus important et un status faible. Cette différence entre corpus et status révèle l'importance du wolof dans le champ communicationnel des Sénégalais.

1.2.4 La guerre des langues

La plurilinguisme dans le monde crée un vaste conflit sémiotique, une tension permanente entre les langues vernaculaires et véhiculaires. Calvet (cité in Moreau 1997 : 292) définit une langue *vernaculaire* comme « une langue utilisée dans le cadre des échanges informels entre proches du même groupe, comme par exemple dans le cadre familial, quelle que soit sa diffusion à l'extérieur de ce cadre ». Quant à la langue *véhiculaire*, il la définit ainsi : « Une langue véhiculaire est une langue utilisée pour la communication entre locuteurs ou groupes de locuteurs n'ayant pas la même première langue » (*op.cit.* : 289).

Selon Calvet (1999), la tension entre les langues est le moteur de l'histoire des langues. Les langues évoluent sans cesse. Lorsqu'une langue meurt, une autre naît. L'évolution des langues témoigne de l'évolution de la société. « S'il y a *guerre des langues*, c'est bien parce qu'il y a *plurilinguisme*, un monde qui n'aurait qu'une langue ne connaîtrait pas ce type de conflit » (Calvet 1999 : 10).

Pour les pays acquérant leur indépendance après la colonisation européenne, la question de la langue officielle se posait : fallait-il garder la langue de l'ancien colonisateur ou bien choisir l'une des langues autochtones ? Dans la plupart des pays africains francophones, c'est la première option qui a prévalu. Nous trouvons donc le français comme langue officielle, le plus souvent opposé à un grand nombre de langues africaines qui servent de langues vernaculaires pour la majorité des populations. Ces différentes langues vivent souvent en situation de conflit et de diglossie. Toutes les langues ne sont pas également représentées. Cette réalité peut créer un sentiment de frustration chez des individus ou dans la communauté tout entière. C'est le cas du Sénégal : d'une part, parce que le français est utilisé dans les domaines de l'administration, de la politique, des relations internationales, du système scolaire, etc., les langues africaines étant peu utilisées dans ces secteurs. D'autre part, parce que le wolof domine par rapport aux langues minoritaires. Il ne s'agit donc pas seulement d'une tension entre les langues du pouvoir et celles des minorités, mais aussi de la « guerre des langues » entre les différentes langues nationales, au Sénégal comme dans d'autres pays africains anciennement colonisés.

Selon la Recommandation 1201 (1993), adopté par l'Assemblée Nationale du Sénégal, « toute personne appartenant à une minorité nationale a le droit d'utiliser la langue minoritaire dans

les relations avec l'administration ». Or, le droit à la langue n'est pas vraiment respecté au Sénégal, ni de manière générale en Afrique subsaharienne, puisque dans la plupart des pays, les citoyens ne parlent pas la langue de l'État, qui demeure une langue réservée aux domaines formels. Le fait de ne pas parler la langue de l'État empêche le citoyen de participer à la vie sociale et d'accomplir ses droits civils.

1.3 La distinction urbain / rural

La ville est un point de convergence des migrations et un lieu de contact des langues les plus variées. Elle est caractérisée par une population fortement concentrée, et accueille différentes ethnies et nationalités. « La ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme, et elle joue ainsi un rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'État » (Calvet 1994 :130). Les particularités de la ville créent de nouvelles formes langagières, de nouvelles identités. Dans la plupart des centres urbains, il existe une langue dominante qui remplit la fonction véhiculaire. Au Sénégal, c'est le wolof qui joue ce rôle. Il prend la forme du *wolof urbain*, un mélange de wolof et de français.

Une langue véhiculaire urbaine représente le plus souvent, en Afrique, la modernité : Les valeurs traditionnelles sont remplacées par des valeurs individualistes. Les langues privilégiées ne sont plus celles de la famille ou du village, mais celles qui « permettent le plus de contacts, qui ouvrent sur la réussite » (*op.cit.* : 65). À la campagne, les gens sont plus attachés à leur langue d'origine qu'en ville. Les habitants de la campagne pensent, par exemple, que le wolof des villes est trop influencé par le parler urbain, et que c'est le wolof en milieu rural, le « wolof pur », qui est le « vrai » wolof. Pour maintenir la langue familiale, les enfants des ruraux qui se sont installés en ville sont souvent envoyés au village d'origine.

La ville africaine est en réalité le plus souvent une composition de villages. Il y a donc des contacts étroits entre les milieux urbains et les milieux ruraux. Les locuteurs de langues minoritaires qui s'installent en ville assimilent, souvent, la langue urbaine, raison pour laquelle la ville est considérée comme une menace pour les langues maternelles et les valeurs traditionnelles.

1.4 Les attitudes linguistiques

Les attitudes linguistiques, c'est-à-dire les attitudes des locuteurs face aux langues, aux variétés de langues et aux usagers, concerne également de très près le présent travail. Comme le constate Cécile Canut (1998 : 13) les attitudes linguistiques sont « l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières (représentations, mimiques, intonations, gestuelles...) ». Ainsi, dans toute société, on trouve des normes qui sont partagées par tous, ou bien divisées selon les différentes variables sociales. Chez tous les locuteurs, ces normes provoquent l'acceptation ou le rejet de différents phénomènes linguistiques. Il existe de nombreuses stéréotypies sur les façons de bien ou de mal parler la langue. Les aspects intéressants pour la sociolinguistique sont l'auto- et l'alter-évaluation des parlars ainsi que les comportements sociaux que ces évaluations peuvent entraîner. L'intériorisation de la norme peut créer un état de sécurité linguistique², lorsque les locuteurs considèrent leur norme comme la norme. Elle peut aussi créer un état d'insécurité linguistique, lorsque les locuteurs sous-estiment leur parler, car ils ont en tête un autre modèle plus prestigieux, qu'ils ne pratiquent pas. Or, ce mouvement tendanciel vers la norme peut engendrer une restitution exagérée des formes prestigieuses : l'hypercorrection (Calvet 1999 : 55). C'est en effet lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante qu'ils tentent d'imiter les formes prestigieuses (Calvet 2009 : 50).

Les pratiques des gens varient et sont loin d'être identiques. Les paramètres sociolinguistiques comme l'âge, le niveau d'éducation et la langue première influent sur les attitudes linguistiques. Selon Lafontaine, cité in Moreau (1997 : 59), « les attitudes sont en relation étroite et dialectique avec la sphère politique et sociale, d'une part, les comportements linguistiques, d'autre part ».

Selon Baker (1992), les motivations des attitudes peuvent être de nature instrumentale ou intégrative. Les attitudes d'orientation instrumentale sont généralement assez « individualistes ». Un bon exemple d'une attitude d'orientation instrumentale est l'attitude qu'ont certains Sénégalais (comme on a pu le constater dans la section 1.3 ci-dessus) envers la langue française : c'est une langue qui permet plus de contacts et qui ouvrent sur la réussite. Les

² C'est en 1966, à la suite des travaux de William Labov sur la stratification sociale des variables linguistiques, que les notions de sécurité et d'insécurité linguistique apparaissent pour la première fois.

attitudes d'orientation intégratives sont, au contraire, influencées par des facteurs sociaux, par des traditions et des valeurs ; elles sont liées à des aspects identitaires.

L'étude des attitudes est importante pour pouvoir comprendre les changements linguistiques. Dans toutes les sociétés, les attitudes peuvent changer. Elles ne sont pas statiques. Normalement, les changements se développent progressivement ; pourtant les changements peuvent aussi arriver très spontanément. Le rôle accru de la radio et de la télévision dans de nombreux domiciles est la raison pour laquelle on entend aujourd'hui parler de la « langue légitime ». Calvet (1999) se demande si, sur ce point limité, la « langue légitime » va être calquée sur le mode de l'hypercorrection. Selon Baker (1992 : 110-111), les effets des médias de masse se font surtout remarquer chez les jeunes, les effets sur les gens en général ne sont pas aussi forts. De même, Calvet pose encore une question : « La langue des médias et de la politique peut-elle influencer les locuteurs qui, face à elle, ne sont que récepteurs, auditeurs ? » (Calvet 1999 : 62).

2 Le Sénégal

Dans ce chapitre, je donnerai d'abord un bref aperçu de la géographie et de la démographie du Sénégal (2.1), avant de présenter le paysage religieux (2.2), l'histoire (2.3) et la situation économique du pays (2.4). Je terminerai par une brève présentation de mon terrain d'enquête, Saint-Louis.



Source:

<http://senegalie.wifeo.com/images/carte-geographique-senegal.jpg>

2.1 La situation géographique et démographique

Le Sénégal occupe la pointe extrême occidentale du continent africain. Dakar, la capitale, est une presqu'île située à la péninsule de Cap Vert sur la côte atlantique. La côte, caractérisée par le commerce avec l'Europe et par la traite négrière, a joué un grand rôle dans l'histoire du Sénégal. Les pays voisins sont la Mauritanie au nord, le Mali à l'est, la Guinée et la Guinée-Bissau au sud, avec la Gambie constituant une étroite bande à l'intérieur du pays. Comparé à ses voisins le Mali et la Mauritanie, le Sénégal est un pays de petite taille, dont la superficie est de 196 722 km².

La végétation du Sénégal peut être divisée en trois types: la steppe dans la région sahélienne au nord, la savane dans la région soudanienne au centre, les mangroves et les papayers dans la région de Casamance au sud et la forêt dans la région guinéenne à l'extrême sud-est. Le Sénégal est situé dans une zone intertropicale avec deux saisons climatiques : la saison de pluie de juillet à octobre et la saison sèche de novembre à juin.

Le pays abrite une population estimée à environ 12 millions d'habitants (www.ansd.sn)³ et une vingtaine de groupes ethniques dont le plus important est celui des Wolof (43 %) (je reviendrai sur le phénomène de la wolofisation en 3.2), qui dominent les zones urbaines comme Dakar, Saint-Louis et Thiès. Le second groupe est celui des Peul (24 %), dominants dans la région de Kolda en Haute-Casamance, suivi par les Sérères (15 %), qui sont concentrés dans la zone de Mbour au sud de la capitale, jusqu'à la frontière gambienne (*op.cit.*). D'autres groupes ethniques importants sont les Mandingue, regroupés en Moyenne-Casamance et les Diola, qui sont concentrés en Basse-Casamance (*op.cit.*).

2.2 Le paysage religieux

Aujourd'hui, environ 94 % des Sénégalais sont des musulmans (McLaughlin 2008). L'islam est ainsi un facteur important dans l'organisation de la société. La façon de pratiquer cette foi en Afrique noire se distingue de la tradition islamique au Maghreb et au Moyen Orient. Les confréries musulmanes au Sénégal sont très puissantes sur le plan politique et sont organisées

³ Ces données renvoient au recensement de 2009.

autour des *marabouts*. Un marabout est défini selon l'Equipe IFA (2004 : 233) comme un « musulman respecté, consulté pour sa sagesse et sa parfaite connaissance de l'Islam », mais également un « musulman réputé pour ses pouvoirs magiques de devin et de guérisseur ». *Les cinq piliers de l'islam* sont les devoirs que tous les musulmans doivent appliquer : la profession de foi, le pèlerinage, le jeûne annuel (ramadan), le soutien financier aux pauvres, l'aumône (zakat) et la prière. Tous ces aspects, surtout la prière cinq fois par jour, jouent un rôle important pour le rythme quotidien des musulmans sénégalais.

Le reste de la population sénégalaise sont des chrétiens (en majorité des catholiques) et des animistes. L'équipe IFA (2004 : 15) définit l'animisme ainsi : « Croyances ou pratiques religieuses traditionnelles par oppos. au christianisme ou à l'islam ». L'animisme est une croyance qui reconnaît l'existence d'une force vitale, non seulement dans les êtres humains, mais également dans un animal, un arbre, une rivière etc.

La religion joue un rôle très important dans la vie des Sénégalais dans la mesure où elle structure leur vie sociale et politique. Elle leur permet d'expliquer un quotidien difficile, ainsi que de renforcer le sentiment d'appartenir à une communauté.

2.3 Bref aperçu historique

Pour ce bref aperçu historique, je me baserai sur les travaux de Momar Coumba Diop et Mamadou Diouf (1990), Gerti Hesselning (1985), Joseph Ki-Zerbo (1978), Christian Roche (2001) et Ingse Skattum (2006).

2.3.1 L'époque précoloniale

Au IV^e siècle, le commerce transsaharien d'or, de sel, d'esclaves et d'ivoire était bien développé, apportant un progrès économique lié aux commerçants arabes et à la mission de l'islam. L'islamisation commençait vers le IX^e siècle, lorsque les Almoravides (Berbères musulmans venus du Maroc) forcent les habitants de Fouta Toro, le premier véritable Etat sur le territoire actuel du Sénégal à y convertir. Fouta Toro, également connu sous le nom de Tekrur, se situait dans la vallée du fleuve Sénégal et était dominé par des Toucouleur musulmans. A travers les siècles, il y a eu plusieurs royaumes situés sur le territoire qui va devenir le Sénégal d'aujourd'hui. La plupart des grands royaumes africains furent fondés

entre le XII^e siècle et le XVI^e siècle. On appelle cette période les Grands siècles en Afrique de l'Ouest. L'Empire du Ghana (du IV^e au XIII^e siècle), à l'est du fleuve Sénégal, fondé par les Soninké, est le premier empire noir en Afrique de l'Ouest. L'empire du Mali (XIII^e–XV^e siècle) prit naissance au nord de la Guinée, vers la frontière avec le Mali, et s'étendait sur une grande partie de l'Afrique de l'Ouest, là où se trouve le Sénégal, la Gambie, la Guinée, la Guinée Bissau, la Mauritanie et le Mali actuels. Le fondateur de cet immense empire est Soundiata, un Malinké du clan Kéita (malinké veut dire « homme du Mali ») (Skattum 2006 : 164). L'empire du Mali était un carrefour important entre les peuples nomades du Sahara et les peuples sédentaires de la savane et des forêts plus au sud. La richesse des deux empires, Ghana et Mali, était due au commerce transsaharien. Sous le contrôle de l'empire du Mali se trouvait aussi le royaume du Djolof (1200-1550). Ce royaume était situé sur le territoire des régions actuelles de Kaolack et de Louga au Sénégal. Le fondateur, Ndyadyane Ndiaye, est considéré le premier Wolof sur le territoire sénégalais. Le royaume du Djolof s'effondra au milieu de XVI^e siècle, mais de petits royaumes continuèrent d'exister jusqu'à l'arrivée des Européens.

2.3.2 L'arrivée des Européens et l'époque coloniale

Pendant des siècles, les seuls contacts commerciaux des Sénégalais furent ceux avec les Arabes. Au milieu du XV^e siècle, le Portugal, qui à l'époque était la plus grande puissance maritime de l'Europe, introduisit le Sénégal au commerce européen. En 1659, la fondation du premier établissement européen à l'embouchure du fleuve Sénégal, l'embryon du futur Saint-Louis, fut installée. Saint-Louis va devenir le principal comptoir français et le premier lieu de commerce transatlantique. La véritable colonisation française commença lorsque le capitaine Louis Faidherbe fut nommé gouverneur du Sénégal à Saint-Louis en 1854. Faidherbe établit une base militaire sur le fleuve Sénégal et repoussa l'offensive du résistant El Hadj Omar, qui mena une guerre sainte de 1852 à 1864. La lutte contre l'invasion française se manifesta avec de nombreux combats, mais le chemin de fer reliant Saint-Louis à Dakar, installé en 1885, mit fin à la résistance et les Français pouvaient se féliciter de la conquête du Sénégal. L'Afrique Occidentale Française (AOF) rassembla à partir de 1895 huit colonies de l'Afrique de l'Ouest, avec Dakar comme capitale. L'objectif fut de coordonner sous une même autorité la présence française en Afrique de l'Ouest. Saint-Louis (la capitale à l'époque), Dakar, Gorée et Rufisque (les *Quatre Communes*) furent les premières régions sous domination française. Les habitants de ces communes eurent le statut de citoyens français, et profitèrent des mêmes

droits que les habitants de la Métropole. Les autres régions du pays suivirent la politique installée dans les autres colonies, leurs habitants étant des sujets soumis à la loi de l'indigénat. En Casamance et dans l'est du pays, cette politique ne fut implantée qu'au XX^e siècle. La philosophie derrière la politique des puissances françaises était surtout celle de l'*assimilation*. L'assimilation reposait sur l'idée de la supériorité de la civilisation européenne. Les Français souhaitaient donc transférer la culture et la langue française aux Africains, un but qui, selon Ki-Zerbo (1978 : 435), aurait pu être facilement atteint dans les Quatre Communes, mais qui ailleurs restait une utopie. Pendant « l'âge d'or » de la colonisation, entre les deux guerres, les Français ont bien exploité les ressources du pays. Le travail forcé fut instauré pour construire des chemins de fer, des ponts et des routes, ainsi que pour effectuer des travaux dans les champs, comme par exemple la culture de l'arachide au Sénégal (Skattum 2006 : 174).

En manque d'effectifs pour faire face aux besoins générés, l'AOF créa, déjà en 1857, le corps des *tirailleurs sénégalais*. Les tirailleurs sénégalais n'étaient pas forcément du Sénégal, ils représentaient toute l'Afrique noire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la métropole utilisa ce corps dans leur armée. Après la guerre, le Sénégal comme les autres colonies françaises gagna de plus en plus d'autonomie, notamment en ce qui concernait le budget. L'abolition des travaux forcés eut lieu en 1946, lorsque le futur président Léopold Sédar Senghor et Lamine Gueye firent partie de l'Assemblée constituante de la IV^e République. Celle-ci opta pour la mise en place de l'Union française, une alliance entre la métropole et ses peuples d'outre-mer. En 1958 fut votée la constitution de la V^e République française, et de Gaulle proposa aux anciennes colonies un référendum sur l'indépendance immédiate ou l'instauration de la Communauté, institution remplaçant l'Union française. À l'exception de la Guinée, le Sénégal, comme l'ensemble des pays de l'Afrique noire francophone, choisirent le dernier alternatif. La « Fédération du Mali », une fusion du Mali et du Sénégal actuels, fut fondée pour une courte période entre 1959 et 1960. L'indépendance fut accordée à toutes les colonies françaises en Afrique subsaharienne en 1960 (sauf la Guinée qui vota pour l'indépendance immédiate en 1958).

2.3.3 La République indépendante

Le Sénégal est devenu indépendant le 20 août 1960, suite à la dissolution de la Fédération du Mali. Léopold Sédar Senghor fut élu le premier président de la République indépendante, ce qui a permis d'établir le « triangle idéologique seneghorien : négritude, francophonie et

socialisme africain » (Diop et Diouf 1990 : 251). Dans sa première période comme président, entre 1960 et 1963, le régime parlementaire présentait de nombreux points communs avec le régime français. Cette première période est nommée la « Première République ». Comme les Français, les Sénégalais décrètent une nouvelle république chaque fois qu'elle adopte une nouvelle constitution (Hesseling 1985 : 224). A partir de 1963, jusqu'en 1967, on peut parler d'un régime présidentiel avec une nouvelle constitution : la Deuxième République. La très grave sécheresse, notamment au début des années 1970, plonge le Sénégal dans une crise économique profonde. Dans cette même période, il y a eu de nombreuses révoltes et des grèves menées à Dakar par les ouvriers et les enseignants.

À L'indépendance, le Sénégal était un pays à parti unique. En 1976, les Sénégalais entrèrent dans une période de réformes constitutionnelles qui permettaient la participation de plusieurs partis politiques. La fin des années 1970 est marquée par la crise économique, mais aussi par le renouvellement du personnel politique. Senghor, qui est considéré comme le père de l'indépendance, dirigea le pays jusqu'en 1980. Il est parmi les rares hommes politiques en Afrique qui ont démissionné volontairement, il est aussi le premier à le faire. Senghor laissa le siège présidentiel à son premier ministre, Abdou Diouf qui, entre autres, luttait pour une plus grande unité africaine. Abdoulaye Wade, le président actuel du Sénégal, gagna les élections présidentielles en 2000 avec le slogan de *sopi* ('changement' en wolof). En 2001, le premier changement effectué par la coalition de Wade fut la mise en place, avec une nouvelle constitution réduisant la durée du mandat de sept à cinq ans. Même si Wade a été beaucoup critiqué, il fut réélu en 2008.

2.4 La situation économique

L'économie du Sénégal n'est pas satisfaisante. Le pays est très pauvre en ressources naturelles, comparé à d'autres pays du continent africain. Le produit intérieur brut (PIB) par habitant était de 1700 \$ en 2008, contre 2500 \$ au Cameroun, 13 000 \$ en Afrique du Sud et 30 000 \$ en France la même année (selon la Banque Mondiale 2008). Cependant, le PIB a augmenté de 5 % entre 1994 et 2004 (*op.cit.*). Ainsi, la croissance économique du pays est malgré tout considérée comme positive. Le Sénégal est membre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), de l'Union économique et monétaire ouest-africaine (UEMOA) et de la Banque mondiale (BM).

Les secteurs primaires au Sénégal sont la pêche, l'élevage et l'agriculture (surtout la culture de l'arachide). Ces secteurs emploient plus de trois quarts de la population active. Malheureusement, la culture des produits vivriers est inférieure aux besoins du marché intérieur. Il est donc nécessaire d'importer des produits alimentaires. De ce fait, les autorités ne peuvent pas offrir au peuple tous les services et les ressources nécessaires pour le développement du pays.

2.5 Saint-Louis

Saint-Louis est l'une des plus grandes villes du Sénégal, comptant environ 44 000 km² et abritant une population d'environ 180 000 (ANSD⁴ 2008). La ville peut être divisée en trois parties : le Sor, l'Ile et la Langue de Barbarie. Le quartier historique, l'Ile Saint-Louis, est relié au Sor par le fameux pont Faidherbe. Ici on trouve de nombreuses maisons de l'époque coloniale avec des balcons en bois et des balustrades en fer forgé. Les quartiers de la Langue de Barbarie abritent une forte population de pêcheurs, raison pour laquelle on voit partout des pirogues remplies de poissons.



Le pont Faidherbe, l'Ile et la Langue de Barbarie

Source : <http://www.acabao.com/voyage-aventure/default.aspx?prd=escale+a+saint+louis-48>

⁴ Agence Nationale de Statistique et de la Démographie.

La région de Saint-Louis est l'une des plus riches du pays. La pêche est le premier secteur économique de Saint-Louis. Le tourisme en constitue le deuxième. La ville est devenue une destination touristique, un carrefour des découvertes, il y a environ une dizaine d'années. Saint-Louis est également une ville culturelle, le festival de Jazz en est le premier sur le continent africain. En 2000, Saint-Louis fut classé patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO.

Ville touristique et culturelle, Saint-Louis est aussi une des plus importantes villes historiquement, étant la plus ancienne ville construite en Afrique de l'Ouest par les Français. Considérée comme la vitrine de la France en Afrique, la ville de Saint-Louis devint la capitale du Sénégal et de la Mauritanie et resta un comptoir de commerce français important jusqu'en 1957. Les habitants de Saint-Louis obtinrent, comme on l'a vu ci-dessus, le statut de citoyen français pendant l'époque coloniale.

La région de Saint-Louis est une zone majoritairement wolofone (l'île est appelée *Ndar* en wolof), mais comme partout au Sénégal, on trouve également une coexistence des différentes langues locales.

3 La situation sociolinguistique

Le Sénégal est un pays multilingue aux usages linguistiques complexes. Le pays compte une vingtaine de langues nationales, dont les plus importantes sont le wolof, le pulaar, le sérère, le mandingue, le joola et le soninké. Le wolof est la langue dominante, parlé par plus de 80 % de la population comme langue maternelle ou langue seconde. Le français est la langue officielle. C'est la langue de l'enseignement, de l'administration, des médias et des affaires. Dans ce chapitre, je présenterai la situation du français, langue officielle (3.1), la situation du wolof, langue nationale majoritaire (3.2), le code mixte wolof-français (3.3) et la situation des langues nationales minoritaires (3.4). Je me baserai sur les travaux de Louis-Jean Calvet (1994, 1999), Jean-Pierre Cuq (1991), Pierre Dumont (1983), Martine Dreyfus et Caroline Juillard (2004b) et Fiona McLaughlin (2008).

3.1 Le français, langue officielle

L'article premier de la constitution sénégalaise précise que la langue officielle de la République du Sénégal est le français. Cette option fut prise à l'indépendance en 1960, et n'a pas été remise en cause par les autorités sénégalaises, qui désiraient voir se former au Sénégal une véritable unité linguistique (Dumont 1983 : 25). Ayant une codification que les autres langues du pays ne possédaient pas, le français fut un choix logique. N'appartenant à aucun groupe ethnique, cette langue pouvait également fonctionner comme unificateur national en empêchant des conflits entre les ethnies. Senghor, le premier président du Sénégal, mais aussi poète et membre de l'Académie française, est considéré comme le premier défenseur de la langue française dans ce pays. La question n'était pas, selon lui, de savoir s'il fallait choisir entre le français ou les langues africaines, mais plutôt d'instaurer au Sénégal un plurilinguisme harmonieux.

La langue officielle est aujourd'hui la clé qui ouvre les portes à la promotion sociale dans ce pays plurilingue. Mais il faut préciser que le français est parlé par seulement 10 à 24 % de la population sénégalaise (McLaughlin 2008 : 95). Le français reste donc la langue de l'élite, c'est une langue privilégiée dans tous les secteurs formels de l'État, un symbole de réussite. On trouve donc au Sénégal une situation de *plurilinguisme à langue dominante minoritaire* (Calvet 1999 : 55).

La plupart des jeunes scolarisés au Sénégal apprennent aujourd'hui le français avec des professeurs sénégalais, et non pas, comme pendant l'époque coloniale, avec des Français. Ce changement dans le système scolaire est l'une des raisons pour lesquelles on trouve au Sénégal une façon de parler le français qui se distingue de la norme de la métropole. Selon Pierre Dumont (1983 : 165), il existe un « français sénégalais », « né du contact de la langue française avec les langues et les réalités sénégalaises ». Dumont évoque la fonction du français en ces termes :

Dans la situation linguistique, politique, économique et sociale actuelle, non seulement les Sénégalais n'ont pas le choix entre le français et leurs propres langues mais encore ils n'ont pas la possibilité de bâtir leur avenir en termes de 'symbiose' ou de 'complémentarité' puisque le français est le seul instrument de promotion qui soit à leur service (*op.cit.* : 320).

Le français, langue quasi-exclusive de l'enseignement, n'est parlé ni dans la cour de récréation ni en famille. Parmi un grand nombre de Sénégalais, on trouve par conséquent une confusion des registres et une absence de niveaux, dues au manque de pratique réelle. Le faible taux de scolarisation (58 %) (Unicef 2009), tributaire des raisons économiques (manque de locaux, manque d'enseignants, absence de matériel pédagogique), mais aussi et peut-être surtout du fait que la langue d'instruction n'est pas leur L1, se traduit par une diminution dans la pratique du français, déjà sensible dans le milieu rural. Plusieurs linguistes considèrent donc le français comme une langue étrangère (FLE). Le linguiste Jean-Pierre Cuq (1991) montre qu'il existe une autre perspective sur l'apprentissage de cette langue dans les anciennes colonies. Il perçoit le français comme une langue seconde (FLS) et non pas comme une langue étrangère. Cuq met en évidence que dans les pays du sud, le français n'est que très exceptionnellement la langue maternelle de l'apprenant. Pourtant, il est très présent, surtout à l'école, où il sert presque toujours de véhicule d'enseignement (Cuq 1991 : 5).

Les taux de scolarisation varient selon les différentes régions du pays. Dreyfus et Juillard constate que le taux de scolarisation à Dakar est l'un des plus élevés du Sénégal et que même les familles les plus démunies envoient leurs enfants à l'école (Dreyfus et Juillard 2004b : 69). Le FLS est, au Sénégal, la langue apprise dès l'entrée à l'école. Les jeunes non scolarisés peuvent également apprendre le français au contact de leurs amis par la cohabitation dans les quartiers. L'appropriation de la langue française s'opère donc progressivement de plus en plus

hors du système scolaire : le français au Sénégal est aussi celui de la rue, des villes, de la brousse, de l'élite, des fonctionnaires et des analphabètes.

3.2 Le wolof, langue dominante

Le wolof est la langue la plus répandue au Sénégal, parlé par environ 80 % de la population comme langue première ou langue véhiculaire. La dominance des Wolof et la véhicularisation de leur langue sont bien attestées dans ce pays. Le wolof est devenu la lingua franca⁵ du Sénégal et est également en passe de conquérir certains domaines jadis réservés au français. Même les non Wolof parlent cette langue et on peut supposer, selon Dreyfus et Juillard (2004b), que les langues vernaculaires minoritaires reculent avec la progression du wolof urbain et sa diffusion périphérique. Le wolof n'est pas seulement parlé au Sénégal, mais aussi en Gambie, en Mauritanie et en Guinée Bissau. Il y a de nombreuses variétés du wolof, dont la plus répandue est le lébou, parlé au Cap-Vert (*op.cit.* 2004b : 24).

Le wolof domine la conversation quotidienne : c'est la langue de la famille, la langue du commerce, la langue utilisée à la mosquée et la langue qui domine les émissions télévisées en langue nationale. Selon Wioland et Calvet 1967, cités in Calvet (1994 : 179) :

Au Sénégal, quand dans un mariage, le père et la mère sont d'ethnies différentes, l'enfant en général déclare toujours parler la langue d'une des deux ethnies en présence. Il y a une seule exception à cette règle, capitale à nos yeux : dans des ménages 'mixtes' où l'ethnie wolof n'est pas représentée, l'enfant peut parler wolof comme première langue.

On associe souvent le wolof avec l'identité urbaine. McLaughlin (2008 : 94) nous donne l'exemple d'un Sénégalais d'origine Haalpulaar : « When I am at home I am Haalpulaar, when I am in Dakar, I am Wolof ». Beaucoup de jeunes citadins ne parlent pas la (les) langue(s) de leurs parents, seulement le wolof. Les jeunes Dakarois qui ne s'identifient pas avec un groupe ethnique particulier, peuvent répondre tout simplement qu'ils viennent de Dakar à la question concernant leur origine. L'urbanisation et la wolofisation ont donc un effet très important sur la notion d'ethnicité (*op.cit.* : 94).

⁵ Langue utilisée entre des communautés n'ayant pas de langue en commun.

La wolofisation est un phénomène que l'on observe de plus en plus, surtout dans les principales villes régionales (Dakar et Saint-Louis, entre autres, sont des villes à dominance wolophone). Différents facteurs peuvent expliquer la wolofisation. Les tout premiers contacts des puissances coloniales s'effectuèrent avec les Wolof. Le wolof était avant tout parlé sur la côte, où les premières villes furent établies, ce qui explique l'urbanisation de cette langue. Les postes dans l'administration ont souvent été repris par les Wolof à l'indépendance, car les Wolof étaient souvent des commerçants et des intermédiaires (Lexander 2004 : 31-32).

Malgré la dominance des Wolof et leur langue dans la société sénégalaise, il n'y a pas, comme en France, un rapport direct entre l'État et la langue. L'État n'est pas wolof. Peu de personnes apprennent à écrire cette langue, car c'est le français qui est la langue d'enseignement. On peut dire que le wolof se trouve dans une situation conflictuelle avec le français, mais également avec les autres langues nationales. D'abord, il est en situation de conflit avec le français pour tout ce qui est de la fonction officielle. Ensuite, il s'est aussi développé une situation conflictuelle entre le wolof et les autres langues nationales, principalement le pulaar, par rapport à la communication interne au pays.

3.3 Le wolof urbain

Dans un pays comme le Sénégal, et également dans beaucoup d'autres pays africains, on voit que de nombreuses langues coexistent dans une dynamique permanente. Le résultat de ces contacts est très souvent l'émergence de nouvelles pratiques linguistiques, tels que les mélanges de langues et les discours mixtes.

Les termes de *code mixte wolof-français* et de *wolof urbain* désignent un wolof très mêlé ou alterné avec des éléments français (Dreyfus et Juillard 2004b : 178). Ce phénomène est très fréquent dans la vie des Sénégalais urbains. À Dakar, ce changement linguistique se développe de plus en plus, et aujourd'hui, il est utilisé par un grand nombre de locuteurs, même les non scolarisés. Selon Dreyfus et Juillard, le code mixte wolof-français représente l'émergence d'un *parler bilingue* à Dakar (*op.cit.* 195-196) :

Tu parles ! Tu vois des professeurs yoo xam ne xamuñu absolument rien duñu nu imposer lu amul ku compétent-wul danuy lutter pour t'éliminer par trois ou quatre lañuy toog. Il faut nu greve pour exprimer notre mécontentement. C'est pas parce que produire-unu fok rekk mooy tax qu'on soit des laissés pour compte.

Dans des sociétés pluriculturelles et plurilingues comme le Sénégal, les pratiques mixtes donnent l'occasion à un individu de créer de nouvelles formes d'usage et de nouvelles possibilités d'expressions identitaires (*op.cit.* : 183). Les locuteurs sénégalais affirment également qu'ils sont obligés de recourir à l'alternance des langues ou des mélanges, car ils ne trouvent pas d'équivalents immédiats dans leur langue. Cela ne veut pas toujours dire qu'ils ne connaissent pas le mot dans leur langue, mais que l'emploi du français ou du wolof vient plus simplement. Dreyfus et Juillard constatent que la fréquence de l'alternance wolof-français le plus important se trouve dans la fratrie (39,7 %). Elle est aussi plus fréquente dans la communication entre le père et l'enfant (31,4 %) que dans la communication entre la mère et l'enfant (16,7 %) (*op.cit.* : 178). Elles constatent également que le wolof urbain est utilisé surtout par les jeunes, quelle que soit leur langue d'origine, majoritairement dans les relations de voisinage, de transactions commerciales, etc. Les pourcentages varient de 79 % à 98% (*op.cit.* : 179).

3.4 Les langues nationales minoritaires

La majorité des Sénégalais s'identifie avec les langues et les valeurs culturelles locales. L'attachement à la langue française n'est pas aussi forte que pendant l'époque coloniale. Le nationalisme africain s'exprime de plus en plus, mettant un grand accent justement sur les langues locales. Le Sénégal compte environ 25 langues dont la plupart appartient aux langues atlantiques (90 %), et dans une moindre mesure, aux langues mandées (10 %) (McLaughlin 2008 : 88).

Les langues atlantiques (également appelées langues ouest-atlantiques) constituent un sous-groupe de la famille Niger-Congo et sont parlées en Afrique de l'Ouest (surtout au Sénégal, en Gambie, en Guinée, en Guinée-Bissau et au Mali). Les langues atlantiques les plus importantes sont le wolof, le pulaar, le sérère et le joola. Le pulaar est la deuxième langue nationale après le wolof en termes de nombre de locuteurs. Cette langue est parlée principalement au nord et au nord-ouest (la région de Saint-Louis en constitue la base). Le sérère est la troisième langue en nombre de locuteurs ; il couvre le Sénégal occidental et la vallée du Saloum. Le joola domine la Basse-Casamance et comprend de nombreux dialectes. Parmi les différentes variétés joola, c'est le joola-Fogny qui a été choisi par l'État comme langue nationale.

Les langues mandé sont également parlées dans une grande partie de l'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Mali, Guinée, Niger, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Gambie). Le mandinka et le soninké sont parmi les langues principales du groupe mandé au Sénégal. Le mandinka représente une vaste aire dialectale, l'implantation de cette langue s'étendant du nord au sud et d'est en ouest. Le soninké, également connu sous le nom de sarakolé, est parlé dans le nord de la Casamance et à Ziguinchor, où les langues mandé en général jouent un rôle important pour la communication véhiculaire. Même si la plupart de la population sénégalaise parle une langue atlantique ou mandé, il existe également des populations parlant des dialectes arabes, par exemple le hassanya, le dialecte arabe dominant en Mauritanie. Dans certains endroits en Casamance et à Dakar, on trouve aussi le créole portugais venant du Cap-Vert.

Malgré leur statut de langues minoritaires par rapport au français ou au wolof, le pulaar, le sérère, le joola, le mandinka et le soninké sont aussi reconnus comme langues nationales au Sénégal. Elles sont utilisées à la télévision, à la radio et dans la presse écrite et sont des moyens de communication des communautés ethniques. Ces langues nationales servent également de langue de la religion dans le milieu d'origine. Chaque langue joue un rôle au niveau régional. Toutes les langues nationales ont leurs formes dialectales, ce qui nous fait comprendre la présence de toutes les variétés linguistiques dans le pays.

Il n'y a pas une définition communément acceptée de langue nationale, leurs domaines d'utilisation ne différant guère des autres langues locales. Selon Hesseling (1985 : 353), le sens des langues nationales est en général que la langue en question doit être soumise à une réglementation relative à l'orthographe. C'est après un travail de codification, entre autres par le Centre de Linguistique Appliquée de Dakar (CLAD), que ces langues sont reconnues comme langues nationales. Aujourd'hui, les langues nationales servent dans l'alphabétisation fonctionnelle, et dans quelques écoles publiques expérimentales. Cependant, ces langues sont avant tout considérées des « langues familiales » car elles ne font pas partie de la sphère officielle.

4 Cadre méthodologique

Avant de passer à la partie analytique du mémoire, je présenterai dans ce chapitre la méthodologie employée. Le premier chapitre expose les *méthodes quantitatives et qualitatives* (4.1), le second, les *outils de l'enquête* (4.2). Le troisième chapitre rend compte de la *sélection de l'échantillon* (4.3) et le quatrième, du *déroulement de l'enquête* (4.4).

4.1 Méthodes quantitatives et qualitatives

Une enquête sur le terrain peut se baser sur deux approches différentes : l'approche quantitative et l'approche qualitative. Ces deux approches ont, traditionnellement, eu tendance à s'opposer : l'approche quantitative se manifeste en termes de quantité et collecte d'un grand nombre de faits. Le rapport entre le chercheur et l'informateur est marqué par la neutralité et la distance (Thagaard 2003 : 16-18). L'approche qualitative est moins structurée et plus flexible que l'approche quantitative. Elle est non mesurable en chiffres et implique une relation plus personnelle entre le chercheur et la source de la recherche (*ibid*). Les deux méthodes se rapprochent cependant de plus en plus, et la frontière entre l'approche quantitative et l'approche qualitative peut aussi être floue : une étude qualitative peut toucher des éléments quantitatifs, comme à l'inverse, une étude quantitative peut contenir des éléments qualitatifs. Elles ont chacune des avantages et des inconvénients. Selon Blanchet et Gotman (2001 : 47), une combinaison des deux approches méthodologiques permet d'enrichir la compréhension des données et de compléter l'interprétation des données déjà produites.

Pour cette raison, j'avais prévu de me servir d'une méthode mixte, à la fois quantitative et qualitative. Cependant, j'ai constaté que les pôles de l'approche qualitative et de l'approche quantitative ont constitué une continuité, pour des raisons de méthode que j'expliquerai ci-dessous (voir 4.2).

4.2 Les outils de l'enquête

Je me suis servie de trois outils pour collecter les données nécessaires : le questionnaire sociolinguistique, l'entretien semi-directif et l'observation. Les questionnaires ont été employés comme instrument introducteur à l'entretien semi-directif. J'ai donc effectué les

questionnaires avant les entretiens. L'observation se déroulait constamment pendant mon séjour, et partout où je me trouvais : dans la maison des enquêtés, au marché, à l'université, dans la rue, etc.

4.2.1 Le questionnaire

Le questionnaire comprend des questions de fait et d'opinion, de nature ouverte et fermée. Il a d'abord pour fonction de « saisir le sens 'objectif' des conduites en les croisant avec les indicateurs des déterminants sociaux » (Singly 2003 : 27).

Dans cette étude est employé un questionnaire sociolinguistique⁶, qui a pour fonction de collecter les informations nécessaires à l'interprétation des données linguistiques. Le questionnaire est élaboré d'après celui utilisé dans le projet *Le français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien : usage, variétés et structure* (CFA) (Skattum 2007). Ce questionnaire sociolinguistique est divisé en deux parties majeures : la première porte sur l'usage des langues et la deuxième sur les attitudes linguistiques. En tout, il comprend 26 questions et la fiche signalétique de l'enquêté. Parmi ces questions, il y a des questions ouvertes et des questions fermées. Les questions ouvertes laissent les enquêtés répondre comme ils le veulent, tandis que pour les questions fermées, ils doivent choisir entre les réponses formulées à l'avance (Singly 2003 : 66). A la fin de mon séjour, 35 questionnaires étaient remplis.

Normalement, dans une enquête quantitative, l'enquêteur n'a pas de contact direct avec ses ressources. Dans mon cas, il a été nécessaire d'aider les enquêtés à remplir le questionnaire, considérant leurs difficultés avec la langue française, la lecture, etc. En réalité, c'est moi, l'enquêteur, qui ai posé les questions et noté les réponses. Le rapport entre les enquêtés et l'enquêteur était donc plus personnel que les approches quantitatives ne le sont normalement. Le questionnaire, conçu comme la partie quantitative de l'enquête, ressemblait plus à un véritable entretien. Suite à cela, l'approche méthodologique dans ce mémoire est essentiellement qualitative.

⁶ Voir annexe 1.

4.2.2 L'entretien semi-directif

Selon Labov et Fanshel (cité dans Blanchet et Gotman 2001 : 19), l'entretien est un « *speech event* dans lequel une personne A extrait une information d'une personne B, information qui était contenue dans la biographie de B ». Bres (cité in Calvet et Dumont 2003 :19) met de même au clair que l'entretien constitue un fait de parole. La sociolinguistique, plus que toute autre science sociale, a affaire à du matériau verbal. Par rapport à l'entretien directif, l'entretien semi-directif donne une plus grande liberté d'expression aux enquêtés face au sujet concerné. Il prend appui sur l'interactionnisme : il s'agit de « choisir l'interaction verbale au lieu de tenter - en vain - la contourner » (*op.cit.* : 68).

En tout, j'ai effectué 16 entretiens, chacun conduit pendant 15 à 30 minutes environ (environ 6 heures au total). Dans la plupart des cas, l'entretien semi-directif fut effectué auprès des mêmes personnes qui avaient participé aux questionnaires. J'ai utilisé un magnétophone pour ne pas avoir besoin de noter tout ce que disait l'enquêté, et pour lui faire sentir que j'étais intéressée par son histoire. J'ai également enregistré les entretiens pour pouvoir citer correctement les informateurs. La présence d'un microphone pendant l'entretien représentait cependant le risque d'empêcher une conversation naturelle. Mais d'après mes observations, il ne semble pas que cela leur a marqué. Deux informateurs en milieu rural se sont cependant opposés à l'enregistrement et j'ai respecté leur réticence.

Je me suis servie d'un guide d'entretien avec des questions basées sur le questionnaire. Ce guide avait pour fonction de reconstruire le sens subjectif et d'assurer les réponses nécessaires, tout en les approfondissant. Cependant, je ne l'ai pas utilisé constamment et je n'ai pas posé les mêmes questions à tout le monde. Cela dépendait des réponses qu'ils avaient donnés dans le questionnaire. Très souvent, les enquêtés n'avaient pas beaucoup à ajouter à ce qu'ils avaient déjà dit au paravent, raison pour laquelle certains entretiens sont un peu courts. Pourtant, sans l'enregistrement des entretiens semi-directifs, je n'aurais pas pu citer littéralement les informateurs dans ce mémoire.

4.2.3 L'observation

« Aller voir sur place » ou « être physiquement présent dans la situation » (Arborio et Fournier 1999 : 5) : voilà les pratiques de l'observation qui, selon la même source, est une

« pratique sociale avant d'être une méthode scientifique » (*ibid.*). Pendant mon séjour au Sénégal, j'ai vécu chez une famille sénégalaise. J'ai donc eu la possibilité de faire des observations participantes concernant la situation des membres de la famille et leur maison. Mais *l'observation participante*, qui selon Gadet (2007 : 175) est une « position d'observation dans laquelle l'observateur partage certaines activités des observés », n'est pas un outil utilisé hors de la sphère familiale dans cet enquête. Les observations que j'ai faites se sont toutefois révélés utiles pour pouvoir comprendre la situation sociolinguistique des informateurs.

Lors du recueil des données, il faut cependant prendre en considération le paradoxe de l'observateur, établi par Labov :

Le but de la recherche linguistique au sein de la communauté est de découvrir comment les gens parlent quand on ne les observe pas systématiquement ; mais la seule façon d'y parvenir est de les observer systématiquement (Labov 1977, cité in Gadet 2007 : 38).

L'objectif essentiel des observations a été de voir quelles langues les habitants à Saint-Louis et dans des milieux ruraux environnants parlent réellement, et dans les conversations informelles, aussi prendre le pouls de leurs attitudes. Dans les transports en commun, au marché ou dans une situation familiale : partout où je suis allée, j'ai observé les usages linguistiques des locuteurs. Il fallait non seulement observer quelles langues étaient utilisées où et dans quelles situations, mais également qui parlaient quelle(s) langue(s) avec qui. Les observations ont été effectuées sans que les gens ne fassent attention au fait qu'ils étaient observés, elles se sont faites à l'improviste sans être toujours suivies de notes. Pourtant, le fait d'observer m'a donné une compréhension de la situation sociolinguistique que je n'aurais jamais pu connaître sans aller « voir sur place ».

4.3 Sélection de l'échantillon

Dans ce qui suit, je présenterai la démarche de la sélection de l'échantillon : les lieux d'enquête (la ville de Saint-Louis, les villages aux alentours) et les informateurs, ainsi que la prise de contact avec ces personnes. J'ai choisi un échantillon diversifié qui, selon Blanchet et Gotman (2001 : 54), « repose sur la sélection de composantes non strictement représentatives mais caractéristiques de la population ».

4.3.1 La ville de Saint-Louis

Comme je l'ai déjà indiqué précédemment, plusieurs études ont déjà été faites sur l'usage du français au Sénégal et les attitudes envers cette langue par rapport aux langues africaines, surtout à Dakar et en Casamance, mais à ma connaissance, pas à Saint-Louis. Pour cette raison, et aussi parce que l'Université d'Oslo a un accord d'échange d'étudiants avec l'Université Gaston-Berger à Saint-Louis, j'ai choisi de mener mon enquête dans cette région.

J'ai également mentionné que la ville de Saint-Louis peut être divisée en trois quartiers : le Sor, l'Ile et la Langue de Barbarie. Les enquêtes ont eu lieu dans tous les coins de la ville pour varier mon échantillon. J'ai effectué diverses enquêtes dans les cafés à l'Ile de Saint-Louis, le centre touristique. Pour représenter le secteur d'activité de la pêche, j'ai également effectué des enquêtes dans les quartiers de la Langue de Barbarie. Au Sor, lieu de mon domicile pendant mon séjour à Saint-Louis, j'ai fait plusieurs sessions d'enquête, car ici, je me sentais « chez moi ».

4.3.2 Les villages aux alentours

Le but de ce mémoire est de comparer les usages langagiers et les attitudes linguistiques dans la ville de Saint-Louis avec ceux et celles de la campagne environnante. L'hypothèse est que ce paramètre influe tant sur les pratiques que sur les attitudes des locuteurs. Même si plusieurs études ont été faites sur l'usage du français et les attitudes envers cette langue, peu d'études portent sur la différence ville/campagne. J'ai donc voulu examiner systématiquement ce facteur particulier.

J'avais prévu un séjour d'environ une semaine chez une famille à la campagne. Je n'ai malheureusement pas trouvé une famille pour m'abriter, donc je n'ai pas pu mener à bien cette partie de l'observation. Puisque cet aspect était si important pour la réalisation de cette étude, j'ai malgré tout effectué les enquêtes dans les villages, mais sans rester la nuit. Pendant deux semaines, je suis partie tous les matins dans trois villages différents, revenant à la tombée de la nuit. Mon ami de l'université m'a accompagné, car ici, beaucoup de personnes ne parlent que leur langue première et/ou le wolof. Il a fonctionné comme interprète ; sans lui je n'aurais pas pu effectuer ces enquêtes.

4.3.3 Les informateurs

La composition de l'échantillon s'est faite selon les paramètres sociaux classiques qui influent sur les pratiques et les attitudes linguistiques : l'âge, le sexe et le niveau d'éducation et, de plus, la langue première (L1), et particulièrement importante pour ce mémoire, la différence ville/campagne. Ces paramètres permettent la diversification des données et aident à comprendre les variations notées lors de l'enquête.

Tableau 4.1. Répartition des enquêtés selon l'âge et le lieu de domicile (urbain/rural)

Lieu de domicile	Age			Total
	18-29	30-60	60+	
Urbain	9	9	5	23
Rural	6	7	4	17
Total	15	16	9	40

Dans le processus de l'enquête, j'ai cherché des informateurs d'âges différents. Les étudiants que j'ai interrogés au campus sont les plus jeunes. Les vieux ne voulaient pas toujours dire leur âge, et souvent, ils ne connaissaient pas non plus leur année de naissance. J'ai divisé mes informateurs en trois groupes : dans le premier groupe se trouvent les informateurs les plus jeunes, de 18 à 29 ans (15 informateurs), dans le deuxième groupe, les informateurs de 30 à 60 ans (16 informateurs) et, dans le troisième groupe, les informateurs les plus âgés, de 60 ans ou plus (9 informateurs).

Tableau 4.2. Répartition des enquêtés selon la L1 et le lieu de domicile (urbain/rural)

Lieu de domicile	L1		Total
	Wolof	Une autre langue	
Urbain	19	4	23
Rural	10	7	17
Total	29	11	40

J'ai également essayé de trouver des informateurs ayant des langues premières différentes. La plupart des informateurs ont pour L1 le wolof (29), 11 enquêtés ayant pour L1 une autre langue : le pulaar (8), le sérère (2) ou le manjak (1).

Tableau 4.3. Répartition des enquêtés selon le niveau de scolarisation et le lieu de domicile (urbain/rural)

Lieu de domicile	Niveau de scolarisation			BAC/BAC + (D)	Total
	Non-scolarisé(e) (A)	Diplôme CEPE (B)	Diplôme BFEM (C)		
Urbain	2	4	8	9	23
Rural	8	4	3	2	17
Total	10	8	11	11	40

*Non scolarisé(e) ou quelques années d'école sans avoir obtenu de diplôme

Pour obtenir une image plus complète des usages et des attitudes des informateurs, j'ai voulu inclure des scolarisés comme des non-scolarisés dans cette étude. Selon Lyche et Skattum (2010 : 12), le niveau d'instruction est le paramètre le plus déterminant pour le français parlé. Sur les 40 enquêtés, 10 sont non-scolarisés ou ont fait quelques années d'école sans avoir obtenu de diplôme, 8 ont obtenu le certificat d'étude primaires et élémentaires (CEPE), 11 ont obtenu le brevet de fin d'études moyennes (BFEM), et 11 ont fait des études supérieures ou obtenu le bac. Parmi mes informateurs, les ruraux sont donc moins scolarisés que les citadins.

Tableau 4.4. Répartition des enquêtés selon le sexe et lieu de domicile (urbain/rural)

Lieu de domicile	Sexe		Total
	F	M	
Urbain	10	13	23
Rural	8	9	17
Total	18	22	40

J'ai également voulu interroger des femmes comme des hommes. Lors de la recherche, j'ai interrogé 22 hommes et 18 femmes. La répartition entre le milieu urbain et le milieu rural est assez similaire.

Les tableaux suivants (caractéristiques des informateurs en milieu urbain/rural) présente chacun des informateurs, selon leur niveau de scolarisation, leur âge, leur sexe, leur L1, leur origine ethnique et les autres langues parlées.

Tableau 4.5. Caractéristiques des informateurs en milieu urbain

Code*	Niveau de scolarisation	Age**	Sexe	L1	Origine ethnique	Autres langues parlées***
1UDPM	BAC+1	1	M	Pulaar	Peul	Mand, fr, w
2UCWM	BFEM	1	M	Wolof	Wolof	Fr, esp, ang
3UCWF	BFEM	3	F	Wolof	Wolof	Fr
4UDWM	BAC+4	1	M	Wolof	Wolof	Fr, ang
5UDSM	BAC+4	2	M	Sérère	Sérère	W, fr, ang
6UDWF	BAC	3	F	Wolof	Wolof	Fr, ang
7UCWF	BFEM	2	F	Wolof	Wolof	Fr, ang, ar
8UAWM	Non-scolarisé	2	M	Wolof	Peul	Pu, fr
9UCSM	BFEM	1	M	Sérère	Sérère	Fr, w, ang
10UDWM	BAC+1	2	M	Wolof	Sérère	Fr, ang, sér
11UCWM	BFEM	3	M	Wolof	Mandinka	Mand, fr
12UDWM	BAC	3	M	Wolof	Wolof	Fr
13UCWF	BFEM	2	F	Wolof	Wolof	Fr
14UBWM	CEPE	1	M	Wolof	Maure	Fr, mau
15UDPF	BAC+4	1	F	Pulaar	Peul	W, fr, ang
16UDWF	BAC+4	1	F	Wolof	Wolof	Fr, ang, esp
17UBWM	CEPE	3	M	Wolof	Wolof	Fr, ang, esp
18UDWF	BAC+4	1	F	Wolof	Peul	Pu, fr, ang, esp
19UBWM	CEPE	2	M	Wolof	Toucouleur	Fr, tou
20UCWF	BFEM	2	F	Wolof	Sérère	Fr
21UAWF	Non-scolarisé	1	F	Wolof	Wolof	Fr
22UBWM	CEPE	2	M	Wolof	Wolof	Fr, bam, ang
23UCWF	BFEM	2	F	Wolof	Wolof	Fr

Tableau 4.6. Caractéristiques des informateurs en milieu rural

Code	Niveau de scolarisation	Age	sexe	L1	Origine ethnique	Autres langues parlées
24RAWF	Non-scolarisée	2	F	Wolof	Wolof	Fr
25RAPM	Non-scolarisé	1	M	Pulaar	Peul	W, ar
26RCWF	BFEM	2	F	Wolof	Wolof	Fr
27RBWF	CEPE	2	F	Wolof	Wolof	Pu
28RAPF	Non-scolarisé	2	F	Pulaar	Peul	W, fr
29RAPM	Non-scolarisé	2	M	Pulaar	Peul	W
30RBPM	CEPE	1	M	Pulaar	Peul	W, fr
31RAWM	Non-scolarisé	2	M	Wolof	Wolof	Bamb
32RCWM	BFEM	2	M	Wolof	Toucouleur	Tou, bamb, mau, fr
33RAPF	Non-scolarisée	1	F	Pulaar	Peul	W
34RAPM	Non-scolarisé	3	M	Pulaar	Peul	W
35RBWM	CEPE	3	M	Wolof	Wolof	Fr
36RDWF	BAC+2	1	F	Wolof	Wolof	Pu, fr
37RDWM	BAC+2	1	M	Wolof	Wolof	Fr, ar
38RAWF	Non-scolarisée	3	F	Wolof	Wolof	Sér
39RBWM	CEPE	1	M	Wolof	Wolof	Fr
40RCMF	BFEM	3	F	Manjak	Manjak	Mand, fr, w

* Le code est constitué de 5 éléments : le numéro de l'informateur, l'environnement urbain/rural (U/R), le niveau de scolarisation (A = Non-scolarisé ; B = CEPE ; C = BFEM ; D = BAC/BAC+), la L1 (W = wolof ; S = sérère ; P = pulaar ; M = manjak) et le sexe (mâle = M ; femelle = F).

** 1 = 18-29 ; 2 = 30-60 ; 3 = 60+

*** ang = anglais ; ar = arabe ; bamb = bambara ; esp = espagnol ; fr = français ; mand = mandinka ; mau = maure ; pu = pulaar ; sér = sérère ; tou = toucouleur ; w = wolof

4.4 Le déroulement de l'enquête

L'enquête de terrain a eu lieu entre le 10 février et le 10 avril 2009. Pendant mon séjour, j'ai effectué 16 entretiens et 35 questionnaires. J'ai mené les sessions d'enquêtes dans la ville de Saint-Louis d'abord, puis dans les villages environnants les deux dernières semaines. J'ai effectué une pré-enquête (projet pilote) pour tester les questions, sans utiliser ces informations dans le mémoire. Après une correction du questionnaire, j'ai commencé l'enquête. J'ai eu l'assistance d'un étudiant à l'Université Gaston-Berger de Saint-Louis pour pouvoir effectuer les entretiens avec les informateurs qui ne parlaient pas le français. Il était de l'ethnie pulaar, et parlait en plus du pulaar (sa L1), le wolof et le français.

La plupart du temps j'ai commencé à parler avec des inconnus dans la rue, et à partir de là, j'ai demandé s'ils étaient intéressés à participer à une enquête. Au début de la recherche, mes informateurs étaient tous des hommes, les femmes étaient plus difficiles à aborder. Il semble que les hommes sont plus extravertis, qu'ils parlent plus facilement aux inconnus que les femmes. J'ai évité d'interroger les membres d'une même famille, car sous le même toit, il y a souvent des points de vue qui se ressemblent. Cela ne veut pas dire que je n'ai pas trouvé des informateurs en passant par des connaissances, simplement que j'ai voulu trouver des personnes venant de différents milieux sociaux.

En ce qui concerne les aspects éthiques, j'ai bien informé les enquêtés sur mon projet pour qu'ils sachent de quoi il s'agissait. J'ai aussi dit qu'ils seraient anonymisés dans le mémoire. J'ai expliqué qu'il n'y a pas de réponses « correctes », que mon seul but était de connaître leurs opinions et pensées. Avant de partir sur le terrain, j'avais envisagé leur faire signer un consentement de participation. Lors de mon arrivée à Saint-Louis, j'ai constaté qu'un consentement de participation était un peu trop formel. D'après mes observations, il n'y a pas non plus les mêmes restrictions sur ce point en Afrique qu'en Norvège.

J'ai eu l'impression que tous mes informateurs étaient contents de participer à mon projet. La plupart d'entre eux étaient très intéressés et motivés, raison pour laquelle je n'ai pas rencontré de grands problèmes en ce qui concerne la recherche d'informateurs.

5 Choix et usage des langues

Dans ce chapitre, je présenterai les résultats de l'enquête concernant les usages de langues dans les domaines de la famille (5.1), des amis (5.2), du marché et de la communication avec un inconnu (5.3) ainsi qu'au travail et à l'université (5.4) : Qui parle quelle langue avec qui et dans quelles situations? Quelles combinaisons linguistiques les enquêtés utilisent-ils dans leurs communications quotidiennes? Dans quelles conditions sociales le français reste-t-il le plus approprié, le plus attendu? A Saint-Louis comme à la campagne, quelles grandes tendances se dégagent? Quels groupes se distinguent?

L'effet de certains paramètres peut être important pour répondre à ces questions. Dans ce travail, j'ai voulu tester le niveau d'instruction, la langue première, l'âge et le sexe, en comparant le rôle de ces paramètres dans les milieux urbains versus les milieux ruraux.

Les attitudes linguistiques sont également un facteur qui peut déterminer l'usage des langues. Dans les cas où les attitudes vont déterminer l'usage des langues, elles seront incluses dans ce chapitre. A part cela, les attitudes linguistiques seront traitées dans le chapitre 6.

Les usages décrits dans ce chapitre proviennent des réponses aux 35 questionnaires sociolinguistiques et des 16 entretiens semi-directifs.

5.1 Usage des langues en famille

La famille est le lieu de la transmission intergénérationnelle des langues. La langue dominante au Sénégal, le wolof, a tendance à pénétrer dans les familles (Calvet 1994 : 180). Certains groupes (par exemple les Pulaar) maintiennent l'usage des langues familiales mieux que d'autres. Les parents qui transmettent leur L1 à leurs enfants sont souvent « les plus démunis socialement », et ainsi, on peut parler de « la richesse du pauvre » (Calvet 2002 : 165).

Cependant, la cellule familiale n'est pas toujours « protégée des effets linguistiques de l'environnement social » (Calvet 1994 : 179-180). Dans certaines familles, les parents ne transmettent pas leur L1 à leurs enfants. La langue de communication familiale varie aussi dans les cas où les parents ne partagent pas la même langue. Enfin, l'ordre d'apprentissage des langues change avec les générations, une inversion qui est le « résultat d'un conflit entre la communication en famille et la communication dans la rue, conflit qui est lui-même le produit de la ville » (Calvet 1994 : 183).

Selon Lüdi et Py (1986), cité in Dreyfus et Juillard (2004b : 64) le réseau familial est le « lieu d'une double médiation » :

Les enfants médiatisent les relations des parents avec la région et la langue d'accueil (langues du milieu ou langues officielles) et les parents médiatisent les relations des enfants avec la région et la langue d'origine. La famille est ainsi l'unité sociale la plus petite et la mieux structurée qui sert de contexte immédiat à la rencontre des langues chez l'individu.

L'intention dans ce sous-chapitre sera donc d'examiner dans quelle mesure la L1, la langue officielle (le français), la langue véhiculaire dominante au niveau national (le wolof), la langue minoritaire dominante dans la région de Saint-Louis, le pulaar, et les autres langues minoritaires (le sérère, le mandinka, le toucouleur, le manjak) sont employées dans la cellule familiale. Je me baserai sur les usages déclarés dans les questionnaires : « Langues(s) parlée(s) en famille [...] avec les parents/ avec les grands-parents/ avec les frères et sœurs/ avec l'époux(se) » (Q5) et dans les entretiens : « Dans quelle(s) situation(s) parlez-vous le français? le wolof ? votre langue première ? » (Q2). J'utiliserai également les observations que j'ai pu faire lors de ma participation aux différents rassemblements familiaux.

Dans la communication entre les enquêtés et leurs **grands-parents**, la majorité des enquêtés utilisent une seule langue.

Tableau 5.1. Langues(s) utilisée(s) dans la communication entre les enquêtés et leurs grands-parents

Lieu de domicile/ L1 de l'enquêté	Langue utilisée						Total
	Leur L1 seule	-L1*	L1+ français	L1+ wolof	L1+ pulaar	L1+une autre langue	
Urbain							
L1 = wolof	13	2	2	-	1	1	19
L1 = pulaar	2	-	-	-	-	-	2
L1 = une autre langue	1	-	-	1	-	-	2
Subtotal	16	2	2	1	1	1	23
Rural							
L1 = wolof	7	-	-	-	1	2	10
L1 = pulaar	6	-	-	-	-	-	6
L1 = une autre langue	1	-	-	-	-	-	1
Subtotal	14	-	-	-	1	2	17
Total	30	2	2	1	2	3	40

* Une autre langue que la L1 de l'enquêté, seule.

De manière générale, la communication avec les grands-parents a le plus souvent lieu dans la L1 de ces derniers. Aussi, 30 des 40 enquêtés (75%)⁷ communiquent avec les grands-parents dans leur L1 (16 sur 23 en milieu urbain et 14 sur 17 en milieu rural). La proportion plus importante au village qu'en ville peut être due à l'appartenance ethnique : tous les Pulaar (6 au village et 2 en ville) utilisent que leur L1, alors que parmi les Wolof, ils sont 20 sur 29 à le faire (13 en ville et 7 au village). Or, comme le montre le tableau 1 sur les caractéristiques des enquêtés (voir 4.3.3 sur les informateurs) 7 sur 23 (30%) des enquêtés en milieu urbain n'ont pas la même L1 que leurs grand parents (ou parents), contre 1 sur 17 (6%) en milieu rural. Les enquêtés qui déclarent utiliser plusieurs langues (L1 + wolof, L1 + pulaar, L1 + une autre langue) se trouvent majoritairement dans ce groupe (sauf les 2 Wolof qui déclarent utiliser leur L1 et le français). Il est difficile de savoir dans quelle mesure les enquêtés utilisent ces langues : soit ils utilisent leur L1 en alternance avec une autre langue, soit ils utilisent différentes langues avec différents grands-parents. En tous cas, les enquêtés n'utilisent en majorité qu'une seule langue dans la communication avec leurs grands-parents, langue qui est le plus souvent la L1 des grands-parents eux-mêmes. L'usage du français est très faible : seulement 2 des 40 enquêtes (5%) déclarent parler leur L1 (wolof) et le français avec les

⁷ Les chiffres sont arrondis, et le total des pourcentages ne correspond donc pas à 100 %.

grands-parents. Ce chiffre ne vaut que pour le milieu urbain, car aucun des enquêtés en milieu rural ne déclare utiliser le français dans la communication avec leurs grands-parents. Comme le dit le locuteur 9UCSM, de L1 sérère :

9UCSM Avec mes grands-parents je parle seulement le sérère [...] ⁸ ils parlent qu'un tout petit peu le wolof. Des fois on parle quand même le wolof, car les plus jeunes ne comprennent pas bien le sérère.
E Et le français?
9UCSM Non non non, jamais le français avec eux. Non non. Ils aiment pas parler le français, mes grands-parents, ils ne maîtrisent même pas en fait.

La communication entre les enquêtés et leurs **parents** se distingue, en milieu urbain, de celle avec les grands-parents. En milieu rural, la communication avec les parents est, par contre, plus ou moins la même qu'avec les grands-parents.

Tableau 5.2. Langues(s) utilisée(s) dans la communication entre les enquêtés et leurs parents

Lieu de domicile/ L1 de l'enquête	Langue utilisée						Total
	Leur L1 seule	-L1*	L1+ français	L1+ wolof	L1+ pulaar	L1+une autre langue	
Urbain							
L1 = wolof	11	-	6	-	1	1	19
L1 = pulaar	2	-	-	-	-	-	2
L1 = une autre langue	1	-	-	1	-	-	2
Subtotal	14	-	6	1	1	1	23
Rural							
L1 = wolof	7	1	-	-	-	2	10
L1 = pulaar	6	-	-	-	-	-	6
L1 = une autre langue	-	-	-	1	-	-	1
Subtotal	13	1	-	1	-	2	17
Total	27	1	6	2	1	3	40

* Une autre langue que la L1 de l'enquêté, seule.

Certains enquêtés déclarent utiliser plusieurs langues dans la communication avec leurs parents, mais en général, on voit un fort usage de la L1 seule. Comme le montre le tableau 5.2, 27 des 40 enquêtées (67%) parlent avec leurs parents dans leur L1 commune uniquement.

⁸ Les transcriptions sont orthographiques et non phonétiques. Le signe [...] signifie l'omission d'un ou plusieurs mots.

Le score est plus fort en milieu rural (13 sur 17 ou 76%) qu'en milieu urbain (14 sur 23 ou 61%). Cependant, les Wolof, majoritaires dans mon échantillon (19 en milieu urbain et 10 en milieu rural, donc 29 en tout sur les 40 locuteurs enquêtés) parlent aussi le français (6 locuteurs en milieu urbain) ou une autre langue (1 locuteur en milieu rural) que leur L1 avec les parents :

13UCWF En famille on parle le wolof, et le français aussi. Toute ma famille sait parler le français. Même avec les petits enfants on parle le français. Mais ça, c'est surtout pour les apprendre. Si tu veux devenir quelqu'un dans la vie, il faut parler le français. C'est pour ça qu'on parle le français entre nous en famille des fois, oui.

On voit que le français prend une certaine place en famille en ville, alors qu'à la campagne, elle est totalement absente. Le sentiment de conservatisme est donc plus fort en milieu rural qu'en milieu urbain. Le tableau 1 sur les caractéristiques des enquêtés (voir chap. 4.3.3) nous montre que tous les enquêtés n'ont pas la même L1 que leurs parents. Suite au processus de wolofisation, certains jeunes d'origine non-wolof ont adopté la langue wolof comme L1 (7 sur 23 en milieu urbain et 1 sur 17 en milieu rural). La wolofisation est donc plus forte à la ville qu'à la campagne. 5 des 8 enquêtés « wolofisés » déclarent communiquer en wolof avec leurs parents. Ces enquêtés n'ont presque pas, ou pas du tout, connaissance de leur langue « maternelle ». 2 des 8 enquêtés ayant des parents non-Wolof déclarent parler leur L1 (wolof) en alternance avec la L1 des parents. Seulement 1 de ces 8 enquêtés déclare parler la L1 des parents au lieu du wolof avec ses parents.

Parmi les Pulaar, par contre, on voit que le wolof est absent : en milieu urbain aussi bien qu'en milieu rural, 8 sur 8 ne parlent que leur L1 dans la communication avec les parents. Cela confirme que les Pulaar tiennent plus à leurs traditions que d'autres ethnies. Ils sont très conservateurs et préfèrent rester fidèles aux origines en utilisant leur langue familiale plutôt que la langue dominante à l'extérieur de la famille, ainsi que le déclare ce villageois pulaar :

34RAPM J'ai pas besoin d'autre langues que le pulaar. Mes parents m'ont éduqué comme ça. Ils voulaient qu'on parle uniquement le pulaar. Et moi aussi avec mes enfants, on parle seulement le pulaar. Je trouve que c'est un manque de respect si tu parles le wolof avec tes parents.

Seulement 3 des 8 informateurs n'ayant ni une origine wolof, ni une origine pulaar, ont gardé comme L1 leur langue maternelle. Ils déclarent tous utiliser leur L1 dans la communication avec leurs parents : un seul utilise uniquement cette langue (le sérère), alors que les deux autres utilisent leur L1 (le sérère et le manjak) et le wolof dans la communication avec leurs parents. Le français n'est jamais déclaré utilisé dans ce groupe.

Dans la communication entre les enquêtés et leurs **frères et sœurs**, on trouve une augmentation en ce qui concerne l'usage de plusieurs langues.

Tableau 5.3. Langues(s) utilisée(s) dans la communication entre les enquêtés et leurs frères et sœurs

Lieu de domicile/ L1 de l'enquêtée	Langue utilisée								Total
	Leur L1 seule	-L1*	L1+ français	L1+ wolof	L1+ une autre langue	L1+ français + wolof	L1+ français + une autre langue	L1+ français+ wolof+ une autre langue	
Urbain									
L1 = wolof	3	-	12	-	1	-	3	-	19
L1 = pulaar	1	-	1	-	-	-	-	-	2
L1 = une autre langue	1	-	-	1	-	-	-	-	2
Subtotal	5	-	13	1	1	-	3	-	23
Rural									
L1 = wolof	6	-	1	-	2	-	1	-	10
L1 = pulaar	4	-	-	1	-	1	-	-	6
L1 = une autre langue	-	-	-	-	-	-	-	1	1
Subtotal	10	-	1	1	2	1	1	1	17
Total	15		14	2	3	1	4	1	40

* Une autre langue que la L1 de l'enquêté, seule.

Comme on le voit du tableau 5.3, seuls 15 sur 40 (37%) utilisent leur L1 seulement en communiquant avec leurs frères et sœurs, contre 30 sur 40 avec les grands-parents et 27 sur 40 avec les parents. Le plurilinguisme interpersonnel augmente donc dans la fraterie : 17 sur 40 (42%) parlent 2 langues, 4 parlent 3 langues et une personne parle 4 langues avec ses frères et sœurs. La différence entre milieux urbains et ruraux persiste cependant : en milieu urbain, il s'agit de 5 sur 23 (22%) alors qu'en milieu rural, 10 sur 17 (59%) communiquent en L1 seulement.

D'autre part, 18 sur 23 (78%) (1 + 12 + 3 de L1 wolof, 1 de L1 pulaar et 1 d'une autre L1) sont plurilingues avec leurs frères et sœurs en milieu urbain. C'est surtout l'usage du français qui va augmenter dans la fratrie : 16 (13+3) sur 23 citadins en milieu urbain déclarent utiliser le français (en alternance avec une autre langue). Parmi les 4 enquêtés en milieu urbain ayant une autre L1 que le wolof, 1 personne déclare parler le wolof entre frères et sœurs.

En milieu rural, seuls 6 sur 17 (35%) déclarent utiliser plusieurs langues. Ici, 4 sur 17 déclarent utiliser le français entre frères et sœurs, ce qui constitue 4 personnes de plus que dans le cas des parents et grands-parents. Parmi les enquêtés ayant une autre L1 que le wolof, 3 sur 7 déclarent parler le wolof entre frères et sœurs.

Comme on l'a vu auparavant, 8 informateurs ont pour L1 le wolof même si ce n'est pas la langue de leur famille. Parmi ces enquêtés, l'influence du milieu semble jouer un plus grand rôle pour le choix des langues que l'influence de la famille. Quelle que soit la langue utilisée dans la communication avec leurs parents, ces enquêtés utilisent, dans tous les cas, le wolof (souvent en alternance avec une autre langue) dans la communication avec leurs frères et sœurs.

La communication entre frères et sœurs comprend une forte utilisation de mélanges et alternances de langues, ce qu'on ne voit pas dans la communication entre les enquêtés et leurs parents ou grands-parents. Ils s'agit très souvent du wolof en alternance avec le français, ou le wolof et le français en alternance avec une autre langue africaine. Cette différence entre les générations est indirectement commentée par l'un des informateurs pulaar, qui révèle qu'il parle le wolof et le français avec son frère « en cachette », seulement si les parents ne sont pas présents :

1UDPM

Des fois avec mon frère, on parle le wolof. Tout le monde parle le wolof ici c'est pour ça. On s'amuse en parlant le français aussi pour mieux maîtriser la langue. Mais si on est seul seulement, jamais à la maison si mes parents sont là. Ils n'aiment pas ça.

Pourtant, le plurilinguisme entre frères et sœurs n'est pas toujours attesté. Il y a également des enquêtés qui déclarent parler une seule langue dans la communication entre frères et sœurs : 1 sur 2 des enquêtés pulaar en milieu urbain et 4 sur 6 en milieu rural déclarent parler leur L1 seulement avec les frères et sœurs. De nouveau, les Pulaar se distinguent par leur défense de la langue ethnique.

*

En comparant les résultats obtenus, on peut dégager une différence dans l'usage des langues en famille à trois niveaux : le niveau générationnel, l'environnement urbain ou rural et l'appartenance ethnique.

Il me semble que le paramètre urbain/rural joue le rôle le plus décisif concernant l'usage des langues. L'attitude conservatrice est plus forte en milieu rural qu'en milieu urbain, et on voit par exemple qu'aucun des enquêtés en milieu rural ne déclare utiliser le français dans la communication avec leurs parents ou leurs grands-parents, à l'encontre de ce qui est le cas en milieu urbain. Ici, on trouve également plusieurs enquêtés ayant adopté le wolof comme langue première même si leur « langue maternelle », la langue des parents, est une autre langue. En milieu rural, par contre, la plupart des enquêtés gardent leur langue d'origine.

La différence dans l'usage des langues selon le niveau générationnel est également nette, en combinaison avec la dichotomie urbain/rural. Les enquêtés déclarent ainsi plus souvent utiliser les langues véhiculaires et la langue officielle dans la communication entre frères et sœurs qu'avec les parents et les grands-parents. Les jeunes sont généralement moins conservateurs à l'égard de leur LI que leurs parents et grands-parents. La communication entre frères et sœurs comprend ainsi une forte utilisation de mélanges et d'alternances de langues, mixité qu'on ne voit pas avec les générations antérieures. Mais le plurilinguisme dans la fratrie est toujours plus pratiqué en milieu urbain qu'en milieu rural.

L'usage des langues dépend également du groupe ethnique du locuteur. Certains groupes ethniques tiennent plus à leurs traditions que d'autres. Les résultats de l'enquête confirment ce qu'ont déjà montré d'autres enquêtes (Fagerberg Diallo 1995, Lexander 2010), à savoir que les Pulaar sont très attachés à leur langue comme signe d'identité et comme arme contre la domination wolof. D'autres groupes ethniques minorés trouvent que l'usage du wolof est plus « utilisable » que leur langue d'origine car « tout le monde parle le wolof ». Le conflit entre la communication en famille et la communication dans la rue, qui risque de faire mourir certaines langues locales minoritaires, est ainsi perçu différemment par différents groupes ethniques. La langue officielle, beaucoup moins répandue dans la population, notamment en milieu rural, et peu parlée en famille comme dans la rue, ne représente pas, comme le wolof, une menace pour ces langues.

5.2 Usage des langues avec les ami(e)s

La communication entre amis est, comme dans la communication entre frères et sœurs, caractérisée par un fort plurilinguisme. Cette communication est adaptée à des pratiques communicatives de solidarité entre pairs (Gadet 2007 : 125). Les jeunes amis, surtout, se construisent une langue à eux, à partir des langues en présence, une forme qui remplace fonctionnellement les langues ethniques disparues, « inutiles » ou d'usage limité au milieu familial (Calvet 1994 : 69).

Les informations qui suivent ont été obtenus à partir des réponses à la question 6a du questionnaire : Langue(s) parlée(s) en dehors de la famille – avec les ami(e)s.

Tableau 5.4. Langue(s) utilisée(s) dans la communication entre les enquêtés et leurs ami(e)s

Lieu de domicile/ L1 de l'enquêtée	Langue utilisée							Total
	wolof	wolof + français	wolof + pulaar	wolof + une autre langue	wolof+ pulaar+ français	wolof+ pulaar+ français+ anglais	wolof+ pulaar+ français + une autre langue	
Urbain								
L1 = wolof	1	17	-	-	1	-	-	19
L1 = pulaar	-	-	-	-	-	1	1	2
L1 = une autre langue	-	-	-	-	2	-	-	2
Subtotal	1	17	-	-	3	1	1	23
Rural								
L1 = wolof	6	2	-	1	1	-	-	10
L1 = pulaar	1	-	4	-	1	-	-	6
L1 = une autre langue	-	-	-	1	-	-	-	1
Subtotal	7	2	4	2	2	-	-	17
Total	8	19	4	2	5	1	1	40

On voit du tableau 5.4 que seuls 8 sur 40 enquêtés (20%) utilisent uniquement leur L1 en communiquant avec leurs amis. Le plurilinguisme joue donc un rôle dominant : 25 sur 40 (62%) parlent 2 langues, 5 sur 40 parlent 3 langues et 2 sur 40 parlent 4 langues dans la communication avec leurs amis. La différence entre la ville et la campagne est, comme dans la communication dans la fratrie, persistante : en milieu urbain, seul 1 sur 23 enquêtés (4%) communique en L1 seulement, contre 7 sur 17 enquêtés (41%) en milieu rural.

En milieu urbain, la plupart des enquêtés, 17 sur 23 (74%), déclarent communiquer en wolof et français avec leurs amis. Personne n'utilise la combinaison wolof-pulaar dans la communication avec les amis, pareillement en ce qui concerne l'usage du wolof et d'une autre langue nationale. Le wolof, le pulaar et le français sont utilisés par 3 enquêtés. Une personne utilise 4 langues en communiquant avec ses amis, alors qu'une autre utilise, de préférence, jusqu'à 5 langues dans la communication avec ses amis. Parmi ces langues, l'anglais est également représenté.

En milieu rural, seuls 2 sur 17 (12%) enquêtés déclarent communiquer en wolof et français avec leurs amis. Remarquons que ces enquêtés ont tous le wolof pour L1. Le wolof et le pulaar sont utilisés par 4 sur 6 enquêtés ayant pour L1 le pulaar. Le wolof et une autre langue sont utilisés par 2 enquêtés, comme aussi la combinaison wolof, pulaar et français.

Tous les informateurs en milieu urbain qui déclarent parler 3, 4, ou 5 langues avec leurs amis se trouvent dans le premier groupe d'âge (de 18 à 29 ans). Ce groupe utilise aussi très fréquemment le français dans la communication entre amis (surtout les Wolof en milieu urbain). Remarquons cependant que tous les enquêtés qui déclarent parler plus de 2 langues sont des non-Wolof. En milieu rural, 1 enquêté seulement déclare parler plus de deux langues : un Wolof qui « traîne dans le milieu peul » (27RBWM).

5.3 Usage des langues au marché et avec un inconnu

Dans les parties précédentes, on a étudié les usages linguistiques dans la cellule familiale et entre amis, une communication entre des personnes qui se connaissent déjà. A cet usage « interne » s'ajoutent différents usages « externes ». *Le marché* est le lieu de rencontre entre des personnes qui ne se connaissent pas et qui peuvent avoir différentes L1. Lors d'une transaction commerciale au marché, la communication est nécessaire. Ce lieu est donc un bon révélateur de la véhicularité des différentes langues en présence. Ce sous-chapitre sera composé de deux parties : dans la première partie, je donnerai un bref aperçu de l'usage des langues au marché, la deuxième partie portant sur l'usage des langues avec un inconnu (en dehors des marchés).

Ce sous-chapitre se base sur le questionnaire et l'entretien, plus précisément sur la question 6 : « Langue(s) parlée(s) en dehors de la famille - au marché? avec un inconnu? » et aussi sur les observations faites au marché et dans la rue. Sans égard à la langue utilisée en famille, les enquêtés déclarent tous utiliser en premier lieu le wolof au marché. La majorité des enquêtés utilise uniquement le wolof, mais certains enquêtés déclarent également utiliser le wolof en alternance avec une autre langue.

Tableau 5.5. Langue(s) utilisée(s) par les enquêtés dans la communication au marché

Lieu de domicile/ L1 de l'enquêtée	Langue utilisée			Total
	Le wolof	L1 + wolof	L1 + français	
Urbain				
L1 = wolof	14	-	5	19
L1 = pulaar	-	2	-	2
L1 = une autre langue	2	-	-	2
Subtotal	16	2	5	23
Rural				
L1 = wolof	9	-	1	10
L1 = pulaar	4	2	-	6
L1 = une autre langue	1	-	-	1
Subtotal	14	2	1	17
Total	30	4	6	40

Comme nous le montre le tableau 5.4, 30 sur 40 enquêtés (75%) utilisent uniquement le wolof au marché. Cela vaut même pour 4 des 8 Pulaar de l'enquête. Les 3 enquêtés ayant pour L1 une autre langue que le wolof ou le pulaar ne parlent pas du tout leur L1 au marché. Ils déclarent tous parler le wolof. Les usages des citadins ne sont pas très éloignés de ceux des ruraux : en milieu urbain, 16 sur 23 (70%) communiquent en wolof seulement, en milieu rural, 14 sur 17 (82%). Les 10 autres informateurs utilisent plus d'une langue dans la communication au marché : 4 sur 40 (10%) utilisent leur L1 et le wolof, alors que 6 sur 40 (15%) utilisent leur L1 et le français.

En milieu urbain, 14 sur 19 enquêtés ayant pour L1 le wolof communiquent en L1 seulement au marché, alors que 5 communiquent en wolof et français. Les 2 enquêtés ayant pour L1 le pulaar parlent leur L1 et le wolof. En milieu rural, 9 sur 10 enquêtés ayant pour L1 le wolof utilisent uniquement le wolof dans la communication au marché, alors que seul 1 sur 10 utilise le wolof et le français. Le wolof renforce donc son usage par rapport au français en milieu rural. Des 6 enquêtés pulaar, 4 communiquent uniquement en wolof, alors que 2 communiquent en pulaar et wolof. La seule personne ayant pour L1 une autre langue que le wolof ou le pulaar utilise uniquement le wolof dans la communication au marché.

Le pulaar est la deuxième langue véhiculaire au Sénégal et à Saint-Louis et dans ses environs, la seule langue africaine déclarée utilisée au marché à part le wolof. Pourtant, il semble que la deuxième langue utilisée au marché est le français. Mais cette langue n'est jamais déclarée

utilisée seule non plus. Selon les enquêtés, et selon les observations que j'ai faites, il s'agit d'un mélange entre le wolof et le français, où le wolof domine largement. Ce code mixte, le wolof urbain, domine, comme l'indique le nom, surtout la communication orale en ville à Saint-Louis comme à Dakar, où ont eu lieu la plupart des enquêtes sociolinguistiques. Selon McLaughlin (2008 : 93-94) : « *Urbain wolof is today characterized by extensive borrowing from French [...] It is perhaps this characteristic that distinguishes it most from rural varieties and makes it recognizably urban* ».

Les Wolof sont les seuls à utiliser la langue officielle au marché : 5 enquêtés wolof en milieu urbain et 1 enquêté wolof en milieu rural déclarent utiliser leur L1 et le français. Ceci confirme encore une fois que le français est plus utilisé parmi les citadins que parmi les ruraux et que les Wolof sont moins enclins à protéger le wolof, probablement parce que leur L1 n'est nullement menacée, mais au contraire se répand et tend à se substituer à d'autres langues locales.

À part la distinction urbain/rural et la L1 du locuteur, je n'ai pas dégagé de différences parmi les enquêtés en fonction des critères socio-démographiques. Il semble ainsi que les paramètres du sexe et de l'âge n'ont pas d'importance pour le choix des langues utilisées dans la communication au marché (ainsi que dans d'autres domaines).

Selon Calvet (1994 : 188), l'utilisation des langues au marché à Dakar peut différer en fonction des produits vendus ou achetés. S'il s'agit d'un produit laitier, le pulaar est souvent utilisé, car les Pulaar sont traditionnellement éleveurs de vaches. S'il s'agit de marchandises comme les tissus, le taux de français augmente, car ces marchandises sont souvent achetées par des touristes. Dans une certaine mesure, cette théorie peut également s'appliquer au marché de Saint-Louis. Le marché principal à Saint-Louis attire des vendeurs et des acheteurs venant de plusieurs villages environnants. Même si certains d'entre eux ont comme L1 une langue minoritaire, l'usage du wolof domine largement. Le fait que le wolof soit utilisé même si ce n'est pas la langue du foyer familial confirme la véhicularité de cette langue au niveau national.

Dans la communication avec un **inconnu**, le wolof est toujours la langue dominante. Cependant, on voit ici une plus grande diversité de langues par rapport aux langues utilisées dans la communication au marché.

Tableau 5.6. Langue(s) utilisée(s) par les enquêtés dans la communication avec un inconnu

Lieu de domicile/ L1 de l'enquête	Langue utilisée				Total
	Wolof	Français	L1 + français	L1 + wolof + français	
Urbain					
L1 = wolof	8	-	11	-	19
L1 = pulaar	-	1	-	1	2
L1 = une autre langue	1	1	-	-	2
Subtotal	9	2	11	1	23
Rural					
L1 = wolof	1	-	9	-	10
L1 = pulaar	3	-	-	3	6
L1 = une autre langue	1	-	-	-	1
Subtotal	5	-	9	3	17
Total	14	2	20	4	40

On voit du tableau 5.5 que 14 sur 40 enquêtées (35%) utilisent uniquement le wolof dans la communication avec un inconnu, contre 75% au marché. Si on ajoute ceux qui utilisent le wolof plus une ou deux autres langues, on arrive à 38 enquêtés au total. Seulement 2 enquêtés non-wolof en milieu urbain ont déclaré ne pas utiliser cette langue (1 enquêté avec le pulaar comme L1 et 1 enquêté avec une autre langue comme L1). Ces enquêtés déclarent utiliser uniquement le français dans la communication avec un inconnu. En milieu urbain, 9 sur 23 enquêtés (39%) utilisent uniquement le wolof dans la communication avec un inconnu, alors que 11 sur 23 enquêtés (48%) (tous de L1 wolof) parlent le wolof plus le français. En milieu rural, 5 sur 17 enquêtés (29%) communiquent uniquement en wolof dont seulement 1 ayant le wolof comme L1. Les autres sont de L1 pulaar (3) ou une autre langue locale (1). Les Wolof utilisent en fait généralement le wolof et le français (9), combinaison qu'ils sont les seuls à utiliser. 3 des 6 Pulaar se servent cependant de 3 langues avec un inconnu : leur L1 + wolof + français. Aucun des informateurs ruraux ne se servent uniquement du français avec un inconnu.

Selon les résultats des questionnaires et des entretiens on voit donc que la majorité des enquêtés déclarent s'adresser à un inconnu en wolof d'abord, car « tout le monde parle le wolof » (30RBPM). Certains enquêtés (tous des citoyens) déclarent s'adresser à une personne qui leur est inconnue en français, car « c'est la langue officielle ». D'autres déclarent utiliser plusieurs langues avec un inconnu, que « ça dépend de la personne avec qui je parle ». Certains expliquent également que la langue utilisée dans la communication avec un inconnu

dépend du contexte : le français est plus utilisé dans un endroit formel que dans un endroit informel. Dans l'extrait suivant, une des enquêtées explique comment elle s'approche d'un inconnu et quelle langue elle utilise à cette occasion :

23UCWF S'il est sénégalais, je parle le wolof. Si le wolof ne passe pas, je parle français. Si par exemple c'est un Pulaar qui ne sait pas parler le wolof ou le français, ça va être dur de communiquer. Mais normalement c'est pas un problème de communiquer en wolof, tout le monde parle le wolof, presque tout le monde. Bien sur si c'est pas un étranger. Si c'est un étranger, je parle le français.

De manière générale, c'est donc la langue véhiculaire, le wolof, qui domine dans la communication avec un inconnu. On voit que l'utilisation du français est plus forte dans la communication avec un inconnu que dans la communication au marché. Même le taux du français parmi les enquêtés en milieu rural augmente ici. Même si l'enquêté ne parle pas le wolof en famille, il le parle souvent hors du foyer familial.

L'environnement urbain/rural et la L1 jouent toujours un rôle en ce qui concerne l'usage du français.

5.4 Usage des langues à l'université et au travail

Alors que la situation de communication dans la cellule familiale est dominée par l'usage de la L1, et la communication au marché et avec un inconnu met au jour le degré de véhicularité des langues, la situation de communication à l'université et au travail est plus diversifiée. Le domaine de l'université est le lieu de diffusion de connaissances et de pensées intellectuelles, et peut donc être considéré comme un domaine formel. Cependant, ce domaine d'apprentissage est également le lieu de socialisation et de vie quotidienne de l'étudiant, et peut donc être considéré à la fois comme un domaine informel. Quant au domaine du travail, il concerne de nombreux secteurs d'activité et les langues du travail dépendent du métier et du degré de formalité de ce métier.

Comme le sous-chapitre précédent, celui-ci sera composé de deux parties : la première partie donnera un bref aperçu de la situation de communication à l'université, et la deuxième, de la

situation de communication au travail. Les informations utilisées sont principalement tirées des réponses aux questionnaires : « langue(s) parlée(s) en dehors de la famille [...] à l'université ? au travail ? (à vos supérieurs/ à vos collègues du même niveau hiérarchique/ à vos subalternes/ avec les clients) » (Q6), mais proviennent aussi des entretiens et de mes observations à l'université. Je n'ai cependant pas pu faire des observations en classe, donc les observations sont uniquement faites sur le campus social (à la cantine, dans les chambres universitaires, etc.). Ces observations confirment certains aspects langagiers déclarés par les informateurs ; cependant, leurs déclarations ne coïncident pas toujours avec l'usage réel des langues, phénomène bien connu en sociolinguistique.

Les questions concernant l'usage des langues à l'**université** s'appliquent principalement aux étudiants à l'université Gaston-Berger de Saint-Louis (6), mais aussi les enquêtés qui ont déjà fait des études supérieures (3). Vu le nombre limité d'enquêtés (9 au total, voir le tableau 4.5/4.6 *caractéristiques des informateurs*), un tableau pour illustrer la dimension quantitative est ici superflu.

Le campus universitaire se trouve à une dizaine de kilomètres de Saint-Louis. Il est formé de logements qui sont organisés en villages (où résident une partie des informateurs). Le campus comporte aussi un nombre de petits commerces, de restaurants, de terrains de sport et de cyber-cafés. Lieu de socialisation et de vie quotidienne, le campus est un endroit important pour l'étudiant, dans laquelle il passe sa vie privée et professionnelle. Le campus universitaire s'oppose au reste du territoire traditionnel car ici, pratiquement tout le monde maîtrise le français. Les étudiants à l'Université Gaston-Berger ne proviennent pas uniquement de la région de Saint-Louis ; beaucoup d'étudiants viennent d'autres coins du pays et de l'étranger aussi. Il est donc, en théorie, possible que le français soit utilisé comme langue véhiculaire dans ce domaine. Les étudiants habitant sur le campus ne sont pas sous le même toit que leurs parents et n'ont pas besoin de suivre les politiques familiales : ils sont libres de choisir leur langue de tous les jours.

Au total, 9 enquêtés ont répondu à la question citée. Sur ces 9 enquêtés, 7 viennent d'un milieu urbain, 2 d'un milieu rural. Des 7 citadins, 5 sont étudiants à l'Université Gaston-Berger, alors que 2 ont déjà terminé des études supérieures. Une personne de milieu rural est étudiant à l'université, l'autre a déjà fait ses études supérieures. Parmi ces informateurs, 6 sur 9 ont comme L1 le wolof, 2 sur 9 le pulaar et 1 sur 9 le sérère. Ils déclarent tous que les seules

langues utilisées dans la communication à l'université sont le wolof et le français. Les autres langues locales ne sont pas mentionnées.

Dans la salle de classe, les enquêtés affirment tous que le wolof est absent ; cependant, son usage dans la récréation et après les cours est hors de doute. Les observations faites sur le campus l'affirment : l'importance du wolof est indiscutable. Les enquêtés concernés déclarent tous maîtriser cette langue. Pourtant, leurs déclarations indiquent une légère variation parmi les enquêtés wolof et les enquêtés non-wolof : les enquêtés wolof déclarent utiliser le wolof et le français, alors que certains enquêtés non-wolof déclarent utiliser le français et « un peu de wolof aussi ». L'usage du wolof par un non-wolof semble s'expliquer par le fait que l'interlocuteur ne parle pas la L1 de l'enquêté. Les langues locales minoritaires semblent marginalisées sur le campus : personne n'a déclaré les utiliser dans le domaine universitaire. Cependant, les mêmes enquêtés ont déjà affirmé parler « le pulaar avec un Pulaar » ou « le sérère avec un Sérère » sur le campus. Les enquêtés ont donc tendance à surévaluer l'usage des langues locales au campus, ce qui se comprend, comme surtout les Pulaar ont tendance à s'opposer à la wolofisation.

Le français est déclaré utilisé par tous les enquêtées dans la communication à l'université. La langue officielle est utilisée « dans la salle de classe et dans la récréation, avec les professeurs et avec les camarades de classe ». Serait-il donc possible que le français soit la langue véhiculaire sur le campus universitaire? Comme l'ont déclaré certains des enquêtés non-wolof (notamment les Pulaar), le français est souvent préférable au wolof. Au campus, « tout le monde parle français », contrairement au reste du territoire, où « tout le monde parle le wolof ». La dichotomie milieu rural/urbain semble pour la première fois ne pas jouer un rôle en ce qui concerne l'usage du français. Il semble que les étudiants, citadins ou ruraux, préfèrent parler le français au campus. Ils mettent donc l'accent sur le désir de « mieux parler le français » (30RBPM) et « Pour être quelqu'un dans la vie, il faut que tu comprennes le français » (13UCWF) ; Un informateur pulaar explique ainsi l'usage du français parmi les intellectuels :

1UDPM

Avec un analphabète on parle seulement le wolof, le wolof pur.
Avec un intellectuel ou quelqu'un qui a fait l'école, on peut parler le français. On sait qu'ils vont comprendre. Tu sais, les Sénégalais ont souvent des complexes de parler le français, alors c'est ceux qui ont l'habitude de le parler qui parlent le mieux. Il y a des gens qui savent parler, même écrire, mais qui ne parlent pas car ils ont des complexes. Les étudiants et ceux qui vont à l'école tous les jours ont l'habitude de parler le français et donc ils n'ont pas peur de s'exprimer.

Même si le français est maîtrisé par tous les étudiants, et qu'ils déclarent l'utiliser quotidiennement, les observations montrent que son usage réel est moins important que ce qui est déclaré par les informateurs. Selon les observations faites sur campus, le français est rarement utilisé seul dans la communication entre les étudiants. Il semble qu'ils définissent comme français ce qui en réalité peut être définie comme un code mixte. Le code mixte français/wolof (dit « wolof urbain » car c'est le wolof qui y domine) est très fréquemment utilisé parmi les étudiants : c'est « une façon de parler entre les jeunes » (2UCWM) et « une habitude qu'on ne peut pas s'en passer » (16UDWF). On regardera le phénomène du code mixte de plus près dans le chapitre suivant.

Le domaine du **travail** concerne 19 des 23 enquêtées en milieu urbain (83%) (4 enquêtés sont étudiants et ne travaillent pas). En milieu rural, 15 sur 17 enquêtés (88%) travaillent (1 enquêté est chômeur et 1 est étudiant). Au total, il y donc 34 sur 40 enquêtés (85%) qui travaillent. Ces informateurs exercent de nombreux métiers : l'agriculture, l'industrie, les travaux domestiques, le commerce, l'informatique, etc. (voir le tableau 1). Le français est utilisé comme la langue de travail dans les administrations et la vie politique. Mais il est évident que la langue du travail dépend du métier et du degré de formalité de ce métier. La distinction urbain / rural n'est, dans ce cas, qu'un indicateur qui nous permet de voir que les métiers des enquêtés en ville ne sont pas les mêmes que les métiers des enquêtés à la campagne.

Dans le tableau 5.7 ci-dessous, l'utilisation des langues au travail est subdivisée en quatre sous-catégories : langues utilisées avec les supérieurs, avec les pairs, avec les subalternes et avec les clients :

Tableau 5.7. Langue(s) utilisée(s) par les enquêtés dans la communication au travail

Lieu de domicile / langue utilisée	Avec les supérieurs	Avec les pairs	Avec les subalternes	Avec les clients
Urbain				
Français	9	3	1	5
Wolof	3	4	9	4
Wolof/français	6	12	6	2
Français/ anglais	-	-	-	2
Subtotal	18	19	16	13
Rural				
Français	2	-	-	-
Wolof/français	-	1	1	1
Pulaar	-	1	-	-
Subtotal	2	2	1	1
Total	20	21	17	14

Toutes les catégories du tableau ne sont pas valables pour tous ceux qui travaillent : tous n'ont pas des supérieurs, des collègues, des subalternes ou des clients, raison pour laquelle les chiffres qu'on voit dans ce tableau ne comprennent pas tous les 34 enquêtés qui participent au monde du travail.

Comme nous le montre le tableau 5.7, 20 sur 34 travailleurs (59%, 18 en milieu urbain et 2 en milieu rural) ont un supérieur au travail, 21 sur 34 (62%, 19 en milieu urbain et 2 en milieu rural) ont des collègues, 17 sur 34 (50%, 16 en milieu urbain et 1 en milieu rural) ont des subalternes et 14 sur 34 (41%, 13 en milieu urbain et 1 en milieu rural) ont des clients.

Le français est surtout utilisé dans la communication avec les supérieurs (9 sur 17 en milieu urbain et 2 sur 2 en milieu rural). Le wolof domine surtout dans la communication avec les subalternes (9 sur 16 en milieu urbain et 1 sur 1 en milieu rural). L'usage du code mixte wolof/français est dominant dans la communication avec les pairs (12 sur 19 en milieu urbain et 1 sur 2 en milieu rural). L'usage du français et de l'anglais est uniquement déclaré présent dans la communication avec des clients en milieu urbain (2 sur 13). Le pulaar est uniquement utilisé dans la communication avec les pairs en milieu rural (1 sur 2).

En milieu rural, on trouve des enquêtés qui sont cultivateurs, éleveurs de moutons et travailleurs de bois. Ces enquêtés ont peu besoin de communiquer lorsqu'ils sont au travail.

Le tailleur, le chauffeur de bus et le petit commerçant au village communiquent avec ses clients quotidiennement, mais majoritairement en pulaar ou wolof. Ils ne parlent à peine le français, « seulement si c'est un étranger ». En ville, on trouve entre autres l'enseignant et l'employé d'entreprise. Pour eux, l'usage du français est un outil important : l'enseignant parle le français avec ses étudiants ou élèves et l'employé d'entreprise avec son supérieure. En ville, les enquêtés travaillent aussi souvent dans le tourisme, et sont donc obligés de communiquer en français, ou même en anglais. Une des enquêtés qui est réceptionniste dans un hôtel à Saint-Louis, déclare qu'elle n'a pas le droit de parler le wolof au travail :

20UCWF Entre nous les collègues, on parle le wolof. Mais lorsque le directeur est là on parle le français.

Enq. Pourquoi c'est comme ça?

20UCWF Parce que lui, c'est un Français et il nous interdit de parler le wolof au travail, surtout devant les clients. Il veut que les clients comprennent tout ce qu'on dit.

La L1 de l'informateur est un autre facteur qui joue un rôle important sur les langues du travail. Tous les enquêtés (en milieu urbain et en milieu rural) préfèrent parler leur L1 si possible, mais ce n'est pas toujours le cas. Parmi les informateurs ayant une autre L1 que le wolof, c'est surtout les Pulaar qui préfèrent parler leur propre langue. Les autres (Manjak, Sérère) se sont habitués au wolof. L'exception se trouve parmi l'un des informateurs sérère, qui travaille dans un restaurant. Il évite de parler le wolof, non seulement avec son supérieur, mais aussi avec ses subalternes et ses clients :

9UCSM Je parle le français avec tout le monde ici, moi : avec le patron, mes collègues, même avec les clients. S'il est Sérère je préfère parler le sérère, mais s'il est Wolof je parle français. S'il veut pas, je suis obligé de parler le wolof. Pas que c'est un problème, c'est juste que je préfère parler le français...je sais pas moi.

5.5 Remarques conclusives

Dans ce chapitre, j'ai dégagé certaines tendances en ce qui concerne les choix et les usages des langues dans différents domaines : la communication familiale (grands-parents, parents, frères et sœurs), la communication avec des amis, la communication au marché et avec des

inconnus, et la communication à l'université et au travail. Les paramètres les plus décisifs ont été le lieu de domicile (urbain/rural), la L1, la situation de communication et l'interlocuteur. Le niveau d'instruction n'a pas été explicitement évalué en tant que paramètre, mais son influence se voit indirectement par le métier. L'âge intervient également indirectement à travers la communication intergénérationnelle.

En ce qui concerne le domaine familial, c'est la L1 qui domine : dans la communication entre les enquêtés et leurs grands-parents, la majorité n'utilise qu'une seule langue, le plus souvent la L1 des grands-parents. L'usage du français est très faible. Dans la communication entre les enquêtés et leurs parents, la L1 est également pro-éminent, mais l'usage n'est pas aussi fort qu'avec les grands-parents. Dans la communication entre les enquêtés et leurs frères et sœurs, on trouve une augmentation en ce qui concerne l'usage de plusieurs langues, et le wolof ainsi que le wolof urbain entrent en scène.

L'usage des langues entre les enquêtés et leurs amis ressemble beaucoup à l'usage de langues entre frères et sœurs ; il est caractérisé par les pratiques langagières des jeunes, où domine le wolof urbain, mais aussi un plurilinguisme étendu.

En ce qui concerne l'usage des langues au marché, la plupart des enquêtés ont déclaré utiliser un mélange entre le wolof et le français où le wolof domine largement. Dans la communication avec un inconnu, c'est l'apparence de l'interlocuteur qui décide de la langue. Le wolof est toujours la langue dominante, mais le français s'utilise avec les étrangers. Cependant, on voit ici une plus grande diversité de langues par rapport aux langues utilisées dans la communication au marché.

Dans la communication à l'université, le wolof et le français sont dominants. Le français domine en classe et avec les professeurs, donc dans la sphère formelle, lié aussi aux sujets académiques. En dehors de cette sphère, entre camarades d'études, c'est le wolof urbain qui prend la relève, même si tous les étudiants maîtrisent le français, qui aurait pu jouer le rôle de langue véhiculaire dans ce domaine. Les étudiants n'ont pas besoin de suivre les pratiques familiales et sont libres de choisir leur langue de tous les jours. Mais le français est rarement utilisé seul, les étudiants définissent leur usage du français comme ce qui en réalité peut être

définie comme l'usage du code mixte. Au travail, les usages des langues au travail sont assez diversifiés et dépendent du métier et du degré de formalité de ce métier. Pour beaucoup d'enquêtés, le recours à la langue de communication au travail ne correspond pas à la langue parlée en dehors de la sphère professionnelle et certains enquêtés ne communiquent pratiquement pas lorsqu'il sont au travail.

*

Ce qu'on a vu dans ce chapitre est donc que les usages « internes » des langues ne sont pas les mêmes que les usages « externes ». La L1 domine dans la cellule familiale, le wolof urbain dans les domaines informels et le français dans les domaines formels. On peut dire que la famille représente la tradition et le français et le wolof la modernité. Cette répartition n'est, bien entendu, pas absolue, car les usages des langues dépendent de plusieurs facteurs. La dichotomie urbain/rural joue un rôle important en ce qui concerne l'usage des langues : la communication en milieu urbain comprend une forte utilisation de mélanges et d'alternances de code, ce qu'on ne voit pas dans la communication en milieu rural. Le français prend une certaine place en ville, alors qu'il est presque absent à la campagne. Ici, le sentiment de conservatisme est plus fort. Il est clair que certains groupes ethniques, comme les Pulaar, maintiennent l'usage des langues familiales mieux que d'autres et préfèrent rester fidèles aux origines en utilisant leur langue familiale plutôt que la langue dominante à l'extérieur de la famille. Dans plusieurs cas, on voit cependant que les langues locales minoritaires sont remplacées par le wolof. L'entrée des langues véhiculaires dans le domaine familial peut indiquer un changement non seulement des pratiques, mais aussi des attitudes (Calvet 1994 : 66). La mort des langues n'est pas un phénomène nouveau. Est-il possible que les langues véhiculaires, surtout le wolof, mais aussi le français, remplaceront un jour les langues locales minoritaires? Seules les générations à venir peuvent répondre à ces questions.

6 Attitudes linguistiques

Ayant dans le chapitre précédent parlé des choix et des usages des langues parmi les informateurs dans la ville de Saint-Louis et dans les villages environnants, j'arrive maintenant, dans ce dernier chapitre, aux attitudes linguistiques : Quelles sont les attitudes des informateurs envers les langues parlées dans leur entourage immédiat ? Comment ces attitudes peuvent-elles influencer leurs usages linguistiques ? Il s'agit premièrement des attitudes envers le français (6.1), mais je traiterai également les attitudes envers le wolof et les autres langues nationales (6.2).

Les attitudes linguistiques permettent nous de comprendre les choix et usages des langues faits par les enquêtés. Selon Canut (1998 : 13), les attitudes linguistiques peuvent être vues comme « l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières » (voir chap. 3). Dans toute société, on trouve des normes qui sont partagées par tous, ou bien divisées selon les différentes variables sociales. Les normes provoquent l'acceptation ou le rejet de différents phénomènes linguistiques. Les attitudes linguistiques sont un indicateur de ces normes, des valeurs et des réflexions des informateurs.

Les attitudes décrites dans ce chapitre proviennent des réponses aux questionnaires sociolinguistiques et des entretiens semi-directifs.

6.1 Attitudes envers le français

Cette partie du chapitre portera sur les attitudes linguistiques qu'ont les informateurs envers la langue française. Je commencerai par regarder les attitudes envers le français du Sénégal (6.1.1), avant de discuter les attitudes envers le français en tant que langue officielle (6.1.2).

6.1.1 Le français du Sénégal

On trouve au Sénégal une façon de parler le français qui se distingue de la norme de la métropole. Ce « français sénégalais » est, selon Pierre Dumont (1983 : 165), « né du contact de la langue française avec les langues et les réalités sénégalaises ». Ce français n'est ni une

langue maternelle, ni une langue étrangère ordinaire, mais une langue seconde, dans le sens de Jean-Pierre Cuq :

Le français langue seconde [...] se distingue des autres langues étrangères éventuellement présentes sur ces aires par ses valeurs statutaires, soit juridiquement soit socialement, soit les deux et par le degré d'appropriation que la communauté qui l'utilise s'est octroyée ou revendique. Cette communauté est bi-ou plurilingue. La plupart de ses membres le sont aussi et le français joue dans leur développement psychologique, cognitif et informatif, conjointement avec une ou plusieurs autres langues, un rôle privilégié (Cuq 1991 : 139).

Le français est, au Sénégal, la langue d'instruction, enseigné par des professeurs sénégalais, et non pas, comme pendant l'époque coloniale, par des Français. Ce changement dans le système scolaire est l'une des raisons pour lesquelles on trouve au Sénégal une façon de parler le français qui se distingue du français de référence (FR).

Ce « français sénégalais », existe-t-il aux yeux des enquêtés (6.1.1.1) ? Quel français considèrent-ils comme le « bon » français (6.1.1.2) ? Comment évaluent-ils leur propre façon de parler le français (6.1.1.3) ? Dans ce qui suit, je tâcherai de répondre à ces questions.

6.1.1.1 Existe-t-il un français sénégalais ?

Je me baserai dans cette section sur les réponses aux questions suivantes du questionnaire : « Est-ce que vous pensez qu'il existe un français particulier au Sénégal » ? (Q19) et « Si oui, à quoi le reconnaissez-vous » ? (Q20).

La moitié des 40 enquêtés ne font pas la différence entre le français parlé au Sénégal et le français parlé en France ou dans d'autres pays francophones. L'autre moitié des enquêtés pensent, au contraire, qu'il existe au Sénégal une façon spécifique de parler le français.

Tableau 6.1.1 Question 19 : « Est-ce que vous pensez qu'il existe un français particulier au Sénégal ? »

Milieu	« Oui »	« Non »	Pas de réponse	Total
Urbain	7	16	-	23
Rural	11	2	4	17
Total	18	18	4	40

On voit du tableau 6.1 que la moitié des enquêtés (18) ont répondu « oui » à la question s’il existe au Sénégal un français particulier, alors que l’autre moitié (18) ont répondu « non » à cette question (4 enquêtés n’ont pas répondu car leurs compétences en français n’étaient pas suffisantes pour évaluer la qualité du français sénégalais par rapport au FR).

Sur ce point, la différence entre milieu urbain et milieu rural est nette. En milieu urbain, on voit que la majorité (16 enquêtés) pensent qu’il n’existe pas un français particulier au pays : « Non, c’est la même chose, c’est le français de France qu’on parle (20UCWF). En milieu rural, on voit, au contraire, que la majorité (11 enquêtés) répondent « oui » à cette même question : « C’est un français un peu différent, en France ils sont nés dans leur langue (24RAWF). Il peut être difficile de cerner exactement en quoi consiste cette différence. Dans la section suivante, on regardera ce que disent les informateurs concernant ce sujet.

Les 18 enquêtés qui admettent l’existence d’un français sénégalais le reconnaissant à différents aspects des compétences linguistiques, orales ou écrites :

Tableau 6.1.2 Question 20 : « Si oui, à quoi le reconnaissez-vous ? »

Milieu	Accent	Vocabulaire	Orthographe	Français « facile »	Plusieurs de ces éléments	Total
Urbain	2	1	4	-	-	7
Rural	4	-	-	6	1	11
Total	6	1	4	6	1	18

Comme nous le montre le tableau 6.2, il s’agit de l’accent, du vocabulaire, de l’orthographe, d’un niveau de langue basilectal (français « facile ») ou plusieurs de ces éléments. En milieu urbain, la plupart des enquêtés (4) qui ont répondu « oui » à la question s’il existe un français particulier au Sénégal, ont justifié cela par les compétences grammaticales. Selon eux, les Sénégalais ne feraient pas de fautes d’orthographe. Et s’ils le font, les autres Sénégalais sont rapides à les corriger :

9UCSM Je sais que nous au Sénégal, en parlant le français, on fait très attention aux fautes comme on le dit. Dans les autres pays, une personne peut parler n’importe comment, mais l’essentiel est que celle qui l’écoute puisse comprendre ce qu’il dit. Mais ici c’est un peu plus compliqué.

7UCWF

Si tu fais une faute on dit « eeyyy » Hein ? Alors qu'en France, même en écoutant le journal ici, vous voyez à la place de « le » ils disent « la » et on se gêne pas, on continue le discours. Mais si tu fais cette faute-là, tous les publics réagissent, ils te disent que tu n'as pas le droit, ils ont bien compris, mais ils te font la critique.

Parmi les citoyens, 2 enquêtés ont également déclaré que l'accent joue un rôle important pour reconnaître le français sénégalais. Selon ces enquêtés, ce n'est pas parce que les Sénégalais ont une manière différente de s'exprimer ou de prononcer les mots, au contraire, ils parlent comme les Français, ou même *mieux* que les Français (voir 6.1.1.2 Quel est le « bon » français?). Les autres pays francophones (surtout en Afrique) parlent, selon eux, différemment : « Le Sénégal en général parle sans accent, mais la Mauritanie ou le Cameroun par exemple, on entend qu'il y a un accent de leur pays » (18UDWF). Selon plusieurs enquêtés en milieu urbain, c'est donc « les autres pays », que ce soit la France ou un pays africain, qui se distinguent de la norme. « C'est plutôt dans les autres pays qui ne respectent pas tout à fait la grammaire et tout ce que la langue française n'accepte pas » (20UCWF).

Les Sénégalais ne sont pas les seuls à distinguer leur façon de parler le français de celle des autres pays. Regardons maintenant ce que dit un informateur du projet CFA au Mali sur l'accent des pays voisins :

- Enq⁹. Vous dites, DAT¹⁰, qu'ici au Mali, il y a donc plusieurs français, mais que vous reconnaissez par exemple le français de la Côte d'Ivoire.
- DAT Oui, on reconnaît ce français parce que c'est assez caractéristique. Et très souvent, aussi, on ne voit même pas de niveau d'étude quand ils parlent. On dirait qu'ils ont un français à eux et que tout le monde peut parler sans tenir compte du niveau d'étude, quoi.
- Enq. Alors qu'au Mali, on vient de constater que le niveau d'étude joue.
- DAT Oui, ça joue parce que nous quand on parle français on va parler comme un livre. Alors qu'un Ivoirien là, il se passe facilement des articles, voyez-vous, alors là ça devient facile. Le masculin et le féminin, c'est la bête noire des gens qui parlent français. Donc, les Ivoiriens ils ont trouvé leur solution. Ils n'[inaudible]issent même pas les articles, voyez-vous. Ils ont un français assez particulier que tout le monde pratiquement peut parler. Donc, on peut facilement les détecter, quoi. Alors que chez nous [...]
- Enq. [...] Et au Sénégal? Qu'est-ce que vous pensez du Sénégal?
- DAT Au Sénégal, quand même, je crois que peut-être c'est l'accent de la langue wolof qui influe sur leur français [...]
- Enq. Même les gens qui ne sont pas wolof sont influencés?
- DAT La langue wolof est devenue la langue de tout le Sénégal pratiquement. Ils

⁹ I. Skattum (Enquêtrice du projet CFA au Mali en 2008, sur les accents).

¹⁰ Code de l'informateur du projet CFA au Mali.

parlent tous wolof. Ça joue. En tout cas, c'est cet accent là quand même, on le voit tout de suite.

De même que cet informateur du Mali, les citoyens de cette enquête ont une énorme confiance en soi en ce qui concerne leurs connaissances de la langue française. Les ruraux, cependant, ne semblent pas avoir cette même confiance en soi. En milieu rural, 4 enquêtés ont déclaré qu'ils reconnaissent le français sénégalais par l'accent. Mais cette réponse n'est pas justifiée par leur bonne prononciation en langue française, au contraire, ils trouvent qu'elle est moins bonne que celle des Français.

Personne en milieu rural n'a mentionné le vocabulaire ou l'orthographe. Le faible niveau d'éducation et l'absence de pratique réelle en français empêchent plusieurs ruraux d'apprendre la langue écrite. Par ce fait, ils ne font pas attention à ces aspects. En milieu rural, on trouve 6 enquêtés qui pensent que le français sénégalais est le français « facile » : « Le vrai français c'est en Europe, ici c'est le français facile » (28RAPF). L'adjectif « facile » (utilisé aussi par l'informateur malien cité ci-dessus) peut être interprété de différentes manières, mais la plupart des informateurs ont expliqué que ce terme est employé à propos de personnes ayant peu de connaissances en français, des personnes qui ont tendance à simplifier la langue et qui emploient de nombreux mots et expressions de leur langue ethnique.

6.1.1.2 Quel est le « bon » français ?

A l'opposé du français « facile » se trouve le « bon » français. J'ai voulu savoir ce que les informateurs définissent comme du « bon » français et, dans cette section, je me baserai sur les réponses à la question 21 : « Est-ce que vous considérez que le français parlé au Sénégal est du « bon » français ? », la question 22 : « Qui parle le mieux le français au pays ? » et la question 26 : « Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ? Pourquoi/ pourquoi pas ? ».

Tableau 6.1.3 Question 21 : « Est-ce que vous considérez que le français parlé au Sénégal est du « bon » français ? »

Milieu	« Oui »	« Non »	« Ça dépend »	Pas de réponse*	Total
Urbain	22	-	1	-	23
Rural	11	-	2	4	17
Total	33	-	3	4	40

*La connaissance du français des enquêtés n'est pas suffisante, les enquêtés n'ont pas les compétences nécessaires pour répondre à la question.

Comme le montre le tableau 6.3, la majorité des enquêtés (22 enquêtés en milieu urbain et 11 en milieu rural) ont répondu « oui » à cette question. Seulement 3 enquêtés ont répondu « ça dépend » (1 enquêté en milieu urbain et 2 en milieu rural), alors que personne n’a répondu « non ».

Les citadins ont donc la même confiance en soi qu’auparavant : « Le français parlé au Sénégal, c’est le français de l’académicien, le français de Molière » (10UDWM). De nombreux enquêtés en milieu urbain déclarent non seulement parler le bon français ou parler comme les Français, mais aussi le parler mieux que les Français : « le français sénégalais est mieux car il y a le respect des règles » (2UCWM). Un autre enquêté déclare que le bon français est parlé surtout parmi les Saint-Louisiens :

- | | |
|--------|--|
| Enq. | Alors, est-ce que vous considérez que le français parlé au Sénégal, c’est du bon français ? |
| 11UCWM | Oui effectivement, c’est du bon français. C’est le français qu’on parle en France. |
| Enq. | C’est la même chose ? |
| 11UCWM | Oui, c’est la même chose. Il n’y a pas de différence. Le Sénégal, c’est la base de tout. Ils ont une longue tradition française, surtout à Saint-Louis. Les Français sont passés par Saint-Louis, c’était leur base. Les premières écoles françaises au Sénégal sont à Saint-Louis. Les premiers députés à l’Assemblée, c’est les Saint-Louisiens. Donc voilà, c’est pour cela que les Saint-Louisiens, <i>surtout</i> les Saint-Louisiens, parlent du bon français. |

Selon ces enquêtés, il est donc hors de doute que le français parlé au Sénégal est du bon français.

Cependant, en milieu rural, les enquêtés sont plus modestes (et plus réalistes) : « On ne peut pas être mieux que les colonisateurs, on a toujours besoin d’eux pour progresser » (40RCMF). Plusieurs enquêtés (8) dans ce milieu sont non-scolarisés, et certains d’entre eux ne maîtrisent pas du tout le français. Comme le déclare l’un des enquêtés en milieu rural, qui a fait quelques années d’école et qui se débrouille en français, la scolarité est déterminante pour apprendre la langue française : « On ne peut pas parler le bon français si on n’a pas été à l’école. À la rue, on apprend pas le bon français » (30RBPM). Même si plusieurs enquêtés en milieu rural ont un niveau de scolarité faible, il semble qu’ils comprennent l’impact social de l’éducation : que sans aller à l’école, il est difficile d’apprendre à parler le français correctement.

Le français de France n'est donc pas considéré nécessairement le « bon » français parmi les citadins, alors que cela est le plus souvent le cas parmi les ruraux.

Regardons maintenant brièvement ce que répondent les enquêtés à la question « Qui parle le mieux le français au pays ? ».

Tableau 6.1.4 Question 22 : « Qui parlent « le mieux » le français au pays ? »

Milieu	Les hommes politiques	Les enseignants	Les scolarisées	Ceux qui ont l'habitude	« Je ne sais pas »	Total
Urbain	8	9	-	7	-	23
Rural	3	3	5	-	5	17
Total	11	12	5	7	5	40

Les catégories du tableau 6.4 sont basées sur les réponses des informateurs : 11 sur 40 (27%) déclarent que les hommes politiques parlent le mieux le français au pays, 12 sur 40 (30%) ont répondu que les enseignants parlent le mieux le français, 5 sur 40 (12%) déclarent que les scolarisés parlent le mieux le français et 7 sur 40 (17%) pensent que les meilleurs locuteurs du français sont ceux qui ont l'habitude de parler cette langue. En milieu urbain, la majorité des informateurs déclarent que ce sont les enseignants qui parlent le mieux le français (9 informateurs), puis les hommes politiques (8 informateurs) et ceux qui ont l'habitude de parler le français (7 informateurs). Personne en milieu urbain n'a mentionné les scolarisées. Cependant, en milieu rural, 5 informateurs déclarent que ce sont les scolarisés qui sont les meilleurs locuteurs du français, 3 informateurs ont répondu que ce sont les hommes politiques, 3 que ce sont les enseignants, alors que personne n'a répondu que c'est une question d'habitude.

9UCSM Il y en a qui parlent bien parce qu'ils ont l'habitude de s'exprimer. Il suffit d'avoir l'habitude de s'exprimer. Si on n'a pas l'habitude de s'exprimer devant les gens, là on aura des complexes d'en parler. Pourquoi ? Parce que tu vas te dire que si je parle français et au lieu de dire *la table*, je dis *le table* etc., les gens vont se moquer. Il faut oser parler le français. Il faut oser faire des fautes. Les Sénégalais ont souvent des complexes de parler le français, alors c'est ceux qui ont l'habitude de parler qui parlent le mieux, surtout les gens qui ont appris ça à l'école.

Les meilleurs locuteurs du français sont, selon cet enquêté, ceux qui ont l'habitude de parler cette langue et ceux qui n'ont pas peur de faire des fautes. Pour ne pas avoir de complexes, il faut donc oser s'exprimer. Mais comme on l'a déjà vu auparavant (voir 6.1.1.1), les

Sénégalais n'ont pas peur de parler à haute voix sur les fautes des autres. Les Sénégalais ont-ils une habitude particulière en ce qui concerne la correction linguistique ? Est-il possible que cette manière de constamment corriger les fautes des autres puisse causer des insécurités linguistiques dans ce pays ? Selon certains informateurs, la réponse à cette question est « oui ».

Tableau 6.1.5 Question 26 : « Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ? »

Milieu	« Oui »	« Non »	Total
Urbain	3	20	23
Rural	3	14	17
Total	6	34	40

Comme nous le montre le tableau 6.4, 34 sur 40 (85%) ont répondu « non » à cette question (20 enquêtés en milieu urbain et 14 en milieu rural). Seuls 6 sur 40 (15%) (3 enquêtés en milieu urbain et 3 enquêtés en milieu rural) ont répondu « oui » à cette question.

La majorité des enquêtés en milieu urbain comme en milieu rural déclarent qu'ils ne veulent pas parler comme les Français. Leurs attitudes sont très marquées par des sentiments nationalistes : la plupart d'entre eux justifient leur réponse par le fait qu'ils sont attachés à leur culture.

11UCWM Parler comme un Français ? Non, c'est pas nécessaire. La culture est très importante pour nous les Sénégalais. Je préfère parler comme un Sénégalais. Si je parle comme un Français, on va dire « il est Français », mais je ne suis pas Français. Je préfère parler correctement, mais en même temps sentir que je suis Sénégalais.

Certains enquêtés qui ne croient pas à l'existence d'un français sénégalais, ayant déclaré que le français parlé au Sénégal est le même que le français parlé en France, déclarent maintenant qu'ils ne souhaitent pas parler comme un Français : « Je veux bien rester moi-même et ne pas parler comme un Français, j'aime la façon sénégalaise (4UDWM). Certains enquêtés ont donc tendance à se contredire.

Les rares enquêtés qui souhaiteraient « parler comme les Français » ont justifié leurs réponses par le fait qu'ils veulent « bien s'exprimer » (35RBWM), qu'ils trouvent que « les Français ont une belle diction » (7UCWF) ou parce que « beaucoup de personnes dans le monde parlent le français » (30RBPM). Ce dernier ne parle presque pas le français, son souhait n'est

donc pas de parler *comme* un Français mais de *mieux* parler le français. Un autre enquêté qui ne maîtrise pas le français explique (entretien traduit du pulaar) qu'il aimerait parler le français pour pouvoir communiquer avec ceux qui ne parlent ni le wolof, ni le pulaar (34RAPM).

Malgré l'attachement à leur ethnie et à leur langue, les enquêtés qui ne maîtrisent pas le français expriment un grand désir d'apprendre cette langue. En même temps, la plupart des enquêtés (en milieu urbain comme en milieu rural) qui maîtrisent le français n'ont pas le désir de parler le français comme un Français : « Je sais que je parle bien le français, pas besoin de parler comme eux » (12UDWM). Ce que disent la plupart des informateurs est donc qu'il ne faut pas se déraciner en s'assimilant à la culture européenne, qu'il faut parler comme un Sénégalais et non pas comme un Français. Se peut-il qu'on n'est plus à l'époque où le français de France représentait la norme de prestige ?

6.1.1.3 Auto-évaluation des compétences

Que pensent les informateurs à propos de leur propre compétence en français ? Existe-t-il des insécurités linguistiques parmi les informateurs ? Les données dans cette section proviennent des réponses à la question 25 : « Est-ce que vous parlez le français bien/ assez bien/ mal ? »

Tableau 6.1.6 Réponse à la question 25 « Est-ce que vous parlez le français bien/ assez bien/ mal ? »

Milieu	« Bien »	« Assez bien »	« Mal »	« Je ne peux pas me juger »	Total
Urbain	17	5	-	1	23
Rural	2	7	7	1	17
Total	19	12	7	2	40

Le tableau 6.5 nous montre que 19 sur 40 (47%, 17 enquêtés en milieu rural et 2 en milieu urbain) déclarent parler « bien » le français, 12 sur 40 (30%, 5 enquêtés en milieu urbain et 7 en milieu rural) trouvent que leur façon de parler le français est « assez bien », 7 sur 40 (17%, 7 enquêtés en milieu rural et personne en milieu urbain) déclarent qu'il parlent « mal » cette langue et 2 sur 40 (5%, 1 enquêté en milieu urbain et 1 en milieu rural) déclarent qu'ils ne peuvent pas juger leur propre façon à parler le français.

Comme on l'a vu à plusieurs reprises, la distinction urbain/rural séparent les attitudes des enquêtés envers le français : la plupart des citadins évaluent leur propre compétence en français comme « bien » (très bien même), alors que les ruraux sont plus modestes. L'insécurité linguistique est donc peu présente parmi les enquêtés en milieu urbain. Comme on l'a déjà vu, les enquêtés en milieu urbain ont une énorme confiance en soi en ce qui concerne leur compétence en français. Les citadins n'ont jamais évalué leur compétence en français comme « mal », ce sont surtout les ruraux qui évaluent leur façon de parler le français ainsi. La pratique réelle du français joue un rôle éminent en ce qui concerne l'auto-évaluation des enquêtés. Il est important d'avoir l'habitude de s'exprimer (comme l'a mentionné l'un des enquêtés en milieu urbain en 6.1.1.2), et de pratiquer le français sur une base quotidienne pour ne pas avoir de complexes. Les jeunes, surtout les jeunes scolarisés en ville, qui pratiquent leur français quotidiennement à l'école, ont un avantage en ce qui concerne la pratique réelle de cette langue. Ils utilisent non seulement le français à l'école, mais aussi dans des situations informelles entre eux. Par ce fait, l'insécurité linguistique est diminuée, voir absente. Selon Canut (cité in Calvet et Moreau 1998 : 44), la dynamique langagière des jeunes est encore plus forte que celle des adultes citadins (étude de cas de Bamako, Mali) car les jeunes utilisent cette langue dans des situations informelles, avec des alternances codiques, « sans que la légitimité soit renégociée ». Lorsque les enquêtés se sentent à l'aise en parlant le français, ils sont donc plus susceptibles à évaluer positivement leurs propres compétences en français.

Quant au rôle des L1, il est difficile de dégager des liens entre les auto-évaluations des compétences et la L1 des informateurs : plusieurs enquêtés ayant une autre L1 que le wolof sont plus à l'aise en parlant français qu'en parlant wolof. En même temps, les enquêtés ayant le wolof comme L1 manifestent une forte sécurité linguistique vis-à-vis du français. Mais cette préférence des non Wolof est propre au milieu urbain, car en milieu rural, les enquêtés ayant une autre L1 que le wolof préfèrent parler cette langue plutôt que le français : « Mon français, c'est pas le français du président quoi, donc je préfère parler en wolof » (30RBPM).

L'auto-évaluation en français semble donc corrélérer avec le niveau d'éducation, la pratique réelle de la langue et la distinction rural/urbain. Certains enquêtés ont, cependant, des difficultés à juger leur propre façon de parler le français : « Le savon ne se lave pas elle-même, on dit, alors je ne peux pas dire si je parle bien français ou pas » (9UCSM).

6.1.2 Le français langue officielle

Quelles sont les attitudes des informateurs envers le français comme langue officielle ? Est-il possible ou désirable de remplacer le français par une autre langue ? Est-il possible ou désirable d'avoir plusieurs langues officielles ?

Je me baserai dans cette section sur les réponses à la question 13 : « Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix ? Pourquoi ? Pourquoi pas ? » et la question 14 : « Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues nationales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ? »

Tableau 6.1.7a Question 13 : « Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix ? [Pourquoi ? Pourquoi pas ?] »

Milieu	« Oui »	« Non »	« Ça dépend »	Total
Urbain	14	5	4	23
Rural	9	7	1	17
Total	23	12	5	40

On voit du tableau 6.1.7a que 23 sur 40 (57%, 14 enquêtés en milieu urbain et 9 en milieu rural) déclarent que c'est un bon choix d'avoir le français comme langue officielle, 12 sur 40 (30%, 5 enquêtés en milieu urbain et 7 en milieu rural) ne pensent pas que c'est un bon choix et 5 sur 40 (12%, 4 enquêtés en milieu urbain et 1 en milieu rural) ont répondu que « ça dépend ».

Le tableau 6.1.7b ci-dessous nous montrera comment les 23 enquêtés favorables au français ont justifié leurs réponses :

Tableau 6.1.7b Question 13 : « [Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix ?] **Pourquoi ?** [Pourquoi pas ?] »

Milieu	Les Français nous ont colonisés	Communication nationale	Communication internationale	Pour « être quelqu'un »	Total
Urbain	5	1	5	3	14
Rural	5	2	2	-	9
Total	10	3	7	3	23

« La colonisation française » est l'argument le plus souvent entendu de la part des enquêtés favorables au français en tant que langue officielle : c'est ce qu'ont répondu 10 sur 23 (43%, 5 enquêtés en milieu urbain et 5 en milieu rural), alors que 4 sur 23 enquêtés (17%, 2 enquêtés en milieu urbain et 2 en milieu rural) ont donné comme raison la « communication nationale », 6 sur 23 (26%, 4 enquêtés en milieu urbain et 2 en milieu rural), la « communication internationale ». Enfin, 3 sur 23 (13%, 3 enquêtés en milieu urbain, personne en milieu rural) ont répondu que le français en tant que langue officielle leur permet d'« être quelqu'un ».

« La colonisation » est donc l'argument majeur parmi les informateurs favorables au français en tant que langue officielle : « C'est un bon choix parce que on est colonisé par les Français » (19UBWM) ; « C'est un très bon choix dans la mesure où nous avons eu cette langue de la colonisation » (2UCWM). Plusieurs informateurs ont également déclaré qu'« on n'a pas le choix, les Français nous ont colonisés » (32RCWM) ; « on y est pour rien, c'est la colonisation » (12UDWM). Cet argument n'en est pas vraiment un : la véritable question restant sans réponse. Brodal (2009) et Touré (2010) ont obtenu les mêmes résultats : Les informateurs manifestent des attitudes assez passives lorsqu'ils sont amenés à désigner si le français en tant que langue officielle est un bon choix. Le fait de laisser le passé colonial servir comme « argument » au lieu de donner une opinion personnelle peut signaler un manque de conscience concernant le sujet.

Le deuxième argument au profit du français comme langue officielle est la « communication internationale ». Les enquêtés qui ont déclaré que le français « permet de communiquer avec les étrangers » (19UBWF) sont en majorité des citadins (5), mais également des ruraux (2). La plupart de ces enquêtés travaillent dans le tourisme et sont obligés de parler le français pour gagner leur vie. Ce sont également des jeunes qui souhaitent être en contact avec le monde extérieur.

A l'opposé de la « communication internationale » se trouve la « communication nationale ». En fait, il s'agit de la communication interethnique. La majorité des enquêtés pense au wolof comme l'unificateur national : c'est une langue pour la nation toute entière (voir le chapitre 6.2). Mais certains enquêtés donnent également cette fonction au français (comme c'était le cas de l'idéologie des années 60). Selon eux, le français est un bon choix en tant que langue

officielle pour éviter des conflits ethniques : « Oui, parce que tout le monde a des différentes ethnies. Tout le monde croit être le roi, ils croient que leur langue domine » (3UCWF).

En milieu urbain, certains enquêtés (3) pensent que le français en tant que langue officielle leur permet d'apprendre une langue qui donne la possibilité « d'être quelqu'un dans la vie » :

13UCWF Ah oui! Bien sur! C'est un bon choix! Pour être quelqu'un dans la vie, il faut que tu comprennes le français d'abord. Si tu n'arrives pas à parler le français tu peux pas communiquer avec les autres. Si tu es dans ton bureau, si tu travailles bien et si tu as eu ton diplôme, c'est à cause du français. Le français on le parle pour apprendre quelque chose. Sans le français on ne peut rien apprendre. C'est pour aller de l'avant quoi, le français.

Cet enquêté explique que le français lui permet d'avoir une éducation et un travail. Les enquêtés qui ont répondu que le français en tant que langue officielle leur permet d'« être quelqu'un », ont tous des métiers où le français est utilisé comme langue de communication. Selon ces enquêtés, le français est le symbole de la réussite, et il semble que le français en tant que langue officielle est le seul moyen d'apprendre cette langue. Personne en milieu rural n'a mentionné cet aspect, ce qui peut indiquer que les ruraux n'ont pas le même niveau d'éducation que les citadins, et n'ont pas besoin du français au travail.

Regardons maintenant les arguments des informateurs qui sont contre le français en tant que langue officielle :

Tableau 6.1.7c Question 13 : « [Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix ? Pourquoi ?] **Pourquoi pas ?** »

Milieu	Beaucoup de personnes ne parlent pas le français	Le français est une menace pour les langues nationales	Peu parlé dans le monde (par rapport à l'anglais)	Total
Urbain	4	-	2	6
Rural	3	2	1	6
Total	7	2	3	12

Comme on voit du tableau 6.5, 12 enquêtés au total ont une attitude négative envers le français comme langue officielle : 7 sur 12 (58%, 4 enquêtés en milieu urbain et 3 en milieu rural) déclarent que beaucoup de personnes ne parlent pas le français, 2 sur 12 (17%, tous deux en milieu rural) déclarent que le français est une menace aux autres langues et 3 sur 12

(25%, 2 enquêtés en milieu urbain et 1 en milieu rural) déclarent que le français est peu parlé dans le monde.

Il y a autant d'enquêtés en milieu urbain qu'en milieu rural (6 sur 6) qui sont contre le français comme langue officielle. Leurs arguments ne sont pas nombreux, les mêmes arguments se répètent. Les deux premiers arguments se ressemblent car il s'agit d'un manque de compréhension :

40RCMM	Non non non c'est pas un bon choix, on n'y est pour rien. C'est par rapport à la colonisation. C'est un bon choix pour ceux qui vont à l'école, oui, qui comprennent le français. Mais tu sais, beaucoup de personnes ne parlent pas le français, et pour ces personnes c'est pas une bonne chose. Pourquoi avoir une langue officielle que les habitants du pays ne comprennent même pas ? Ça sert à rien non ?
--------	--

Le français en tant que langue officielle est, selon cet enquêté, un mauvais choix, car de nombreuses personnes ne savent pas communiquer en cette langue. Il est vrai que cela les exclut des postes de responsabilité, ce qui n'est pas démocratique. Cet enquêté mentionne également « qu'on n'y est pour rien », que le français a été imposé au Sénégalais à cause de la colonisation. Certains enquêtés utilisent donc la colonisation comme argument contre le français comme langue officielle, alors que d'autres l'utilisent comme un argument en son faveur.

Les 2 enquêtés qui ont déclaré que le français est peu parlé dans le monde ont comparé leur langue officielle à l'anglais. Ces enquêtés ont un fort désir d'apprendre cette langue mondialement dominant, et souhaitent donc que l'anglais devienne la langue officielle au pays. Il semblerait donc que les informateurs aient tendance à penser que leur seul moyen de bien apprendre une langue est par la voie de langue officielle.

Les informateurs négatifs envers le rôle officiel du français sont tous en faveur d'introduire une autre langue officielle au lieu du français, soit l'anglais, soit une ou plusieurs langues nationales. Plusieurs informateurs favorables au français en tant que langue officielle ont également manifesté des attitudes en faveur d'un remplacement de cette langue, ou bien un désir d'introduire une deuxième langue officielle à côté du français.

Tableau 6.1.8a Question 14 : « Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ? [Lesquelles ?] »

Milieu	« Oui »	« Non »	Total
Urbain	17	6	23
Rural	13	4	17
Total	30	10	40

La majorité, 30 sur 40 enquêtés (75%, 17 enquêtés en milieu urbain et 13 en milieu rural) expriment le désir de remplacer le français et voient la possibilité de remplacer cette langue par une autre langue. Seulement 10 sur 40 (25%, 6 enquêtés en milieu urbain et 4 en milieu rural) pensent le contraire.

Tableau 6.1.8b Question 14 : « [Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ?] Lesquelles ? »

Milieu	Wolof	Wolof et Pulaar	Wolof et une autre langue que le pulaar	Wolof et une langue non africaine	Pulaar	Langue(s) non africaine(s)	Total
Urbain	12	1	-	1	-	2	16
Rural	4	2	3	1	3	1	14
Total	16	3	3	2	3	3	30

Une majorité des enquêtés favorables à un changement en ce qui concerne la langue officielle déclarent que le wolof est la seule langue qui pourraient remplacer le français : 16 sur 30 (53%, 12 enquêtés en milieu urbain et 4 en milieu rural). Certains informateurs ont également proposé un bilinguisme officiel constitué du wolof et une autre langue : le wolof et le pulaar (1 enquêté en milieu urbain et 2 enquêtés en milieu rural), le wolof et une autre langue nationale que le pulaar (3 enquêtés en milieu rural) et le wolof et une langue non africaine (1 enquêté en milieu urbain et 1 en milieu rural). A l'exception des 6 enquêtés qui ont proposé un bilinguisme officiel wolof/pulaar (3) et wolof/une autre langue nationale que le pulaar (3), tous ces enquêtés ont également proposé un trilinguisme officiel ajoutant le français à ces langues. 3 sur 30 (en milieu rural uniquement) ont proposé le pulaar seul et 3 sur 30 (2 enquêtés en milieu urbain et 1 en milieu rural) ont proposé une ou plusieurs langues non africaines. Au total, 24 des 30 enquêtés (80%) proposent le wolof, seul ou avec une autre langue, comme langue officielle, alors que 19 entre eux sont de L1 le wolof. Le fait que 5

informateurs ayant une autre L1 que le wolof souhaitent voir le wolof dans le domaine officiel, met en évidence la dominance de cette langue :

- 11UCWM Bon, il y a que le wolof qui peut remplacer le français. Parce que le Sénégal est un peu petit et tout le monde parle wolof. Par rapport aux autres pays d'Afrique qui ont plusieurs ethnies, 400 ou bien 300 ethnies comme ça, eux ils peuvent communiquer en français ou anglais ou je ne sais quoi. Nous n'avons pas beaucoup d'ethnies ici. Donc là où tu pars, partout au Sénégal, tu peux parler le wolof. Un gars du sud, un gars du centre, pas de problème parce que le wolof c'est presque... c'est une langue nationale ou quoi. C'est une langue nationale.
- Enq. Alors ça serait possible?
- 11UCWM Oui, c'est possible ou quoi. Mais il faut une volonté. Ça dépend des gouvernants ou quoi. C'est eux qui peuvent décider, mais c'est très difficile d'imposer une langue aux autres ou quoi.

Selon cet enquêté, le wolof est la seule langue qui pourrait remplacer le français en tant que langue officielle. C'est de loin la langue véhiculaire la plus importante au Sénégal, une langue de communication pour tous. La majeure partie des informateurs qui désirent introduire le wolof comme langue officielle sont des citoyens. Dans la section suivante, j'examinerai de plus près les attitudes envers cette langue.

Une autre langue mentionnée par les enquêtés est le pulaar. Les Pulaar sont, comme on l'a vu dans le chapitre 5, connus pour être assez conservateurs en ce qui concerne l'usage de leur propre langue. 6 des 8 informateurs ayant pour L1 le pulaar ont déclaré qu'ils souhaiteraient un jour voir le pulaar comme langue officielle au Sénégal, seul (3) ou avec le wolof (3). Vu que le pulaar est la deuxième langue endogène véhiculaire après le wolof au Sénégal, il n'est pas étonnant qu'il soit si souvent mentionné par les informateurs. Le chapitre suivant portera sur les attitudes envers le pulaar et les autres langues minoritaires au Sénégal.

La majorité des enquêtés focalisent donc sur la communication à l'intérieur du pays, mais certains focalisent également sur la communication internationale. Ceci est illustré par le propos d'un des informateurs en faveur du remplacement (ou de l'introduction) d'une ou plusieurs langues non africaines :

- 9UCSM Beaucoup des jeunes maintenant ont tendance à vouloir apprendre à parler l'anglais, peut-être à cause de l'influence des Etats-Unis, ou bien l'espagnol. Ces langues-là à côté du français, oui, c'est possible. Un remplacement aussi peut être.
- Enq. Et les langues nationales comme le wolof? Ou bien le sérère ?
- 9UCSM Je ne pense pas qu'une langue nationale peut devenir langue officielle. Impossible. C'est impossible. Bon, il y en a certains qui disent que « oui le wolof on doit le internationaliser » ainsi de suite, mais je ne pense pas que le wolof puisse remplacer le français. C'est impossible.
- Enq. Pourquoi c'est impossible?
- 9UCSM C'est impossible déjà parce qu'il y a des étrangers qui viennent dans notre pays, qui apprennent à parler notre langue nationale, mais si on sort de notre pays, on ne peut pas communiquer avec d'autres personnes, (...) donc c'est impossible que le wolof puisse remplacer le français.
- Enq. Mais il y aurait d'autres moyens d'apprendre le français, non?
- 9UCSM Oui, mais même s'ils mettent tous les moyens pour que l'on puisse internationaliser le wolof, je ne pense pas que ça pourrait remplacer parce que le français c'est une langue de colonisateur, les Français nous ont colonisé, alors elle dominera toujours le wolof.

Cet enquêté pense qu'un remplacement par une autre langue européenne, comme l'anglais ou l'espagnol à côté du français, serait possible. Il ne pense pas que le wolof ou une autre langue nationale puisse remplacer le français. Le wolof n'est pas parlé en dehors du Sénégal et, selon lui, si cette langue était la langue officielle, les Sénégalais seraient limités à une communication interne au pays, sans accès à une communication internationale. Comme beaucoup d'Africains, il ne prend pas en considération que la plupart des pays du monde ont pour langue officielle une langue endogène, communiquant avec l'extérieur à l'aide d'une langue étrangère (surtout l'anglais, mais aussi d'autres langues véhiculaires), apprise à l'école, après leur propre langue. Le français est, selon cet enquêté, une « langue de colonisateur », une langue de pouvoir. L'anglais et espagnol n'ont rien à voir avec la colonisation au Sénégal, mais sont des langues universelles qui permettent de communiquer avec le monde extérieur.

*

La majorité des informateurs ont des attitudes positives envers la langue française en tant que langue officielle. Le français permet la communication internationale comme nationale, il permet aux Sénégalais d'avoir une éducation et de trouver un travail. La plupart des enquêtés sont également en faveur d'introduire une deuxième langue comme langue officielle à côté du

français. Il s'agit premièrement du wolof, mais aussi du pulaar ou d'une autre langue non africaine.

6.2 Attitudes envers les langues africaines

Ayant mis le poids principalement sur les attitudes envers la langue française, je vais me concentrer, dans ce qui suit, sur les attitudes envers le wolof et les autres langues africaines.

Ce sous-chapitre est divisé en trois sections : la première porte sur les attitudes envers le wolof (6.2.1), la deuxième sur les attitudes envers les autres langues africaines (6.2.2) et la troisième sur les langues africaines dans le domaine de l'enseignement (6.2.3). Les informations obtenues sont essentiellement basées sur les réponses aux questions portant sur les langues parlées, sur les situations dans lesquelles ces langues sont utilisées et sur les attitudes envers l'introduction de ces langues dans l'enseignement et le domaine officiel. Les deux premières sections se basent sur les entretiens, alors que la troisième et dernière section se base aussi sur les questionnaires.

6.2.1 Le wolof, langue nationale dominante

Comme on a pu le constater dans le chapitre 5, le français est la langue dominante dans les domaines formels au Sénégal. Le wolof domine dans tous les autres domaines. Le wolof est répandu comme *lingua franca* parmi les non-Wolof. Selon une majorité des enquêtés de L1 différentes, le wolof est une langue nationale comprise par plus ou moins tout le monde : « Presque 90 % de la population parle le wolof, c'est une langue nationale » (12UDWM) ; « La langue dominante au Sénégal c'est le wolof quand même, c'est le wolof qui domine » (15UDPF) ; « Wolof, c'est la langue nationale quoi, tout le monde parle le wolof » (30RBPM) ; « Le wolof, c'est notre langue ici » (8UAWM). Parmi les six langues nationales, le wolof joue donc un rôle prioritaire, c'est une langue pour la nation toute entière. De nombreux enquêtés sont arrivés au même résultat, comme le constate M. Daff (1995 : 145) : « Le wolof serait alors la langue d'unification nationale ». Même si le wolof est souvent associé à l'identité urbaine, il semble, comme l'indiquent entre autres Dreyfus et Juillard 2004b, que les langues vernaculaires minoritaires reculent avec la diffusion périphérique de la wolofisation. Il n'y a pas que les citadins dans cette enquête qui maîtrisent le wolof, mais également tous les informateurs en milieu rural.

5UDSM	Tous les ethnies comprennent le wolof, même les enfants de 2 ans. Ici, en ville, là-bas, à la campagne...partout. Mais c'est pas tout les ethnies qui aiment le parler. Mais moi, j'aime bien, même si ma langue maternelle est le sérère.
40RCMM	Même si tout le monde préfère sa langue, comme moi, je préfère le manjak, tout le monde comprend aussi le wolof. C'est juste comme ça maintenant. Le Sénégal, c'est wolof.
4UDWM	Le wolof s'est très bien développé parce que même les autres ethnies commencent maintenant à comprendre le vocabulaire wolof. Au début, ils refusaient quand même de communiquer en wolof, les autres ethnies, comme les Sérères, les Toucouleurs. Ils disaient qu'ils comprenaient pas, mais maintenant, ces dernières années, ils commencent quand même à s'habituer. Des fois, quand tu parles avec eux, ils te comprennent mais ils te répondent pas en wolof.
3UCWF	Avant tout le monde parlait la langue de son ethnie. Maintenant, tout le monde parle le wolof. Bien vrai que certains parlent aussi leur langue maternelle [...] il y a les Peul qui parlent le peul, mais aussi ils parlent le wolof. Il y a les Sérère qui parlent le sérère, mais aussi le wolof. Il y a les Joola qui parlent le joola, mais aussi ils parlent le wolof.
Enq.	Et ça, c'est bien?
3UCWF	C'est bien, ça va renforcer la fraternité entre les ethnies et tout, il n'y aura pas de guerre, il n'y aura pas de rivalité quand tout le monde parle le wolof.

Certains enquêtés sont aussi d'avis que le wolof est la langue la plus facile : « C'est la langue la plus facile, les autres langues c'est un peu lourd, le pulaar, le sérère, toutes les autres langues c'est un peu difficile » (23UCWF) ; « C'est très facile d'apprendre le wolof par rapport aux autres langues » (37RDWM) ; « Quand on parle le wolof, tout le monde te comprend, c'est trop facile » (26RCWF).

Cependant, les informateurs font la différence entre le wolof pur, rural, et le wolof mélangé, urbain :

11UCWM	Là-bas, au Sénégal profond comme on dit, il y a des gens qui parlent le wolof pur, vraiment pur, sans mettre un seul mot en français, rien. Nous les Wolof...Les habitants des grandes villes ne parlent pas sans parler un mot en français. Si c'était dans les campagnes peut être, eux ils parlent carrément wolof, mais nous on ne peut pas parler wolof sans le français. Même si je veux dire « ballet » en wolof, je ne peux pas le dire, je dis « ballet ». Je ne peux pas dire « réfrigérateur » en wolof. Et si je dis « courant » je dis « électricité » ou « courant ». Je ne peux pas le dire en wolof.
--------	--

C'est donc le wolof urbain, le wolof parlé par les citadins, qui a tendance à se simplifier, c'est un parler mixte qui accueille de nombreux éléments de la langue française. Ce phénomène est très fréquent dans la vie des sénégalais urbains : « Je ne peux pas parler le wolof sans le français » (2UCWM), et peu fréquent dans la vie des ruraux : « J'aime pas ça, j'aime pas trop qu'ils mélangent ces langues. Le wolof c'est pas vraiment le wolof si on met le français dedans » (27RBFW-entretien traduit). Le mécontentement de cet informateur peut se comprendre par le fait qu'elle ne maîtrise pas le français et ne peut pas comprendre tout ce que disent les locuteurs du wolof urbain.

Selon entre autres Dreyfus et Juillard (2004b : 172), les déplacements de la population, du centre vers la périphérie et inversement, crée des changements dans les pratiques linguistiques. Le fait que l'informateur 11UCWM commence par dire « nous les Wolof », alors que son ethnie est à l'origine le mandinka (voir le tableau 4.5 caractéristiques des informateurs), nous montre à quel point le wolof domine dans la ville de Saint-Louis. Après avoir vécu dans cette ville depuis plus de 40 ans (originaire de Louga), il semble que cet informateur s'identifie non seulement avec la langue wolof, mais aussi avec sa culture. Selon Lexander (2010 : 20) : « [...] la wolofisation [...] se manifeste également dans le pourcentage croissant de Sénégalais qui se disent d'appartenance ethnique wolof ». Comme nous l'explique l'un des informateurs pulaar, l'influence de la ville semble être la motivation :

1UDPM

Il y a un peu de difficultés entre la campagne et la ville, parce que les gens qui quittent la campagne et viennent en ville, ils changent même leur ethnie. Quand ils vont retourner au village, ça arrive des fois que la famille ne le considère plus comme membre de la famille. C'est souvent comme ça, des campagnards qui viennent en ville qui changent immédiatement de comportement, langue, ethnie...tout. C'est pas bien ou quoi.

Même si la majorité des enquêtés ont des attitudes positives envers le wolof, certains enquêtés ont donc des attitudes négatives envers la wolofisation : « Cette identification a des limites : pour ceux qui sont nés hors de Dakar, le wolof est la langue de la capitale, langue qu'il s'agit de s'approprier, mais à laquelle on ne s'identifie guère » (Lexander 2010 : 23). La résistance à l'infiltration du wolof se trouve surtout dans les villages non-wolof, où l'on veut remettre en valeur la langue de sa propre ethnie. Comme le dit Calvet (1994 : 101) : « Ainsi le wolof est-il la langue d'intégration à la ville, l'instrument nécessaire pour tout rural s'installant dans la

capitale par exemple ». La plupart des informateurs qui ont comme langue seconde le wolof, l'ont appris à l'extérieur de la famille, dans « la rue ». Pour eux, cette langue est le plus souvent parlée pour des raisons instrumentales, et pas nécessairement pour adopter une culture ou une identité. Ils utilisent le wolof uniquement comme langue de communication avec les autres ethnies et pensent souvent que le wolof est une langue étrangère, une menace pour les autres langues nationales. Pour certains informateurs ayant comme langue maternelle le wolof, leur langue sert uniquement comme une langue de culture et une langue de famille. Comme le constatent certains de ces informateurs, « le français est plus important, le wolof on le parle comme ça seulement » (13UCWF) ; « le wolof nous amène nulle part » (17UBWM).

6.2.2 Les autres langues nationales

Les autres langues africaines sont davantage utilisées au niveau individuel, surtout dans la cellule familiale, que dans la communauté environnante. D'une manière générale, les informateurs déclarent aimer leur langue maternelle. L'appartenance à une culture conduit l'informateur à revendiquer son identité : « J'aime le pulaar parce que je suis Pulaar. C'est ma langue maternelle » (29RAPM). Comme l'explique l'un des informateurs sérère, c'est surtout une question de respect :

9UCSM	Chez nous les Sérère, quand on parle le wolof, on dit qu'on renie le sein de notre maman. Renier le sein de sa maman, c'est ne pas vouloir parler sa langue maternelle, alors je suis obligé de parler le sérère chez moi. Et quand je ne peux plus dire un mot sérère, je parle le français. Je préfère ne pas parler le wolof, c'est une langue qui m'est étrangère, c'est une langue qui ne m'appartient pas. Alors je garde ma langue qui est le sérère et ma langue de colonisation. Voilà.
-------	--

Cet informateur parle d'obligation : il est « obligé » de parler le sérère puisque c'est sa langue maternelle. Il est né dans une culture et une langue données, et doit réagir ainsi. Cependant, l'informateur 9UCSM ci-dessus ne partage pas les mêmes idées que la majorité des informateurs en milieu urbain. C'est plutôt les informateurs en milieu rural, surtout les plus âgés, qui préfèrent que leur langue soit pure. Une langue maternelle mélangée avec d'autres langues rend le locuteur honteux, c'est un « manque de respect » (34RAPM). Mais pas tous les informateurs gardent la langue de leurs parents. Les jeunes informateurs se servent moins de leur langue ethnique comme moyen de revendication identitaire par rapport à leurs aînés. Plusieurs des jeunes informateurs non-Wolof ne parlent pas la langue de leurs parents,

adoptant plutôt comme L1 le wolof. Selon certains informateurs, ces langues ne sont pas utiles dans un milieu extérieur, ce qui rend l'apprentissage de la langue maternelle inutile : « Pourquoi parler une langue quand on peut même pas l'utiliser en s'achetant du pain, c'est le wolof que les gens parlent le plus ici [en ville] » (14UBWM) ; « les autres langues comme le pulaar, le sérère, c'est plutôt à la campagne qu'on trouve ça » (10UDWM). Le fait de parler une autre langue que le wolof peut, selon ces informateurs, signifier qu'une personne vient de la campagne. Est-il possible que des jeunes informateurs en milieu urbain aient honte de parler leur langue maternelle par peur d'être qualifié de « campagnard » ? Selon l'un des informateurs pulaar, certaines langues nationales sont en voie de disparition :

1UDPM Par rapport aux langues nationales, nous constatons vraiment avec le développement de certaines langues qu'il y a des langues qui commencent à mourir au Sénégal parce que les propriétaires de la langue ont tendance à oublier ces langues. Même les gens qui sont nés avec ces langues ne veulent plus parler la langue. Je pense que c'est une mauvaise chose. Parce que je pense, à mon avis, quel que soit le niveau ou bien le degré de ta langue, tu dois parler ça. Tu dois pas vraiment avoir le complexe de parler ta langue maternelle ou quoi. Oui. C'est dommage pour ces gens-là, qui ont honte ou je ne sais quoi, ou qui ont la faiblesse ou complexe de parler sa langue. Pourquoi parler une dizaine de langues et ne pas parler ta langue, vraiment ça n'a pas de sens à mon avis quoi. Je dis que vraiment c'est malheureux.

On peut parler d'une diminution du nombre de locuteurs de la langue minoritaire lorsque, comme on l'a vu dans le chapitre 5, les enfants de la famille n'ont pas pour L1 la langue des parents mais la langue dominante dans la société. Selon Calvet (1999), il y a, au Sénégal, disparition par remplacement « chaque fois qu'une langue dominée disparaît sous une langue dominante (Calvet 1999 : 141). Certains enquêtés ayant pour L1 une langue minoritaire ont déclaré que le wolof est une menace pour leur langue et qu'ils ont peur que cette langue va remplacer leur propre langue.

6.2.3 Les langues nationales dans l'enseignement

En 2002, la Direction de l'Alphabétisation et des Langues Nationales (DALN), a été chargée de mettre en œuvre un projet pilote d'écoles bilingues (français/langue nationale) au Sénégal. Avec l'appui de la Banque mondiale, de L'UNESCO et de l'OIF, l'expérience des classes bilingues a démarré en octobre 2002. Malgré de bons résultats, les nouvelles classes

expérimentales rencontrent des difficultés. Que faire lorsqu'il existe plusieurs L1 dans la même classe ? Dans quelles situations les Sénégalais ont-ils besoin d'être alphabétisés dans une langue qui n'a pas de fonctions officielles ? Si « pour être quelqu'un dans la vie, il faut parler le français » (13UCWF), pourquoi apprendre à lire et écrire une langue africaine ?

En vue de clarifier ces aspects, l'UNESCO (2003 : 16) a publié le document *L'éducation dans un monde multilingue* :

L'enseignement dans la langue maternelle a une incidence bénéfique sur les compétences linguistiques dans la première langue, sur les résultats scolaires dans les autres matières et sur l'apprentissage d'une seconde langue. Néanmoins, l'application du principe de l'enseignement dans la langue maternelle est loin d'être la règle.

Dans ce qui suit, j'aborderai donc la problématique des langues africaines dans l'enseignement. Les informations obtenues dans cette section proviennent des réponses à la question 15 : « A votre avis, quel doit être le rôle des langues nationales dans l'enseignement : Langue d'enseignement ? Matière d'enseignement ? ».

Un seul informateur a été formé dans une autre langue que le français (l'arabe) à l'école primaire. Le reste ont tous suivi l'enseignement en français. Personne parmi mes informateurs ne sait lire et écrire une langue africaine. Cependant, la majorité des informateurs ont des attitudes positives envers l'introduction des langues nationales dans l'enseignement :

Tableau 6.2.1 Question 15 : « A votre avis, quel doit être le rôle des langues nationales dans l'enseignement : Langue d'enseignement ? Matière d'enseignement ? »

Milieu / L1	« Langue d'enseignement »	« Matière d'enseignement »	« Ni l'un, ni l'autre »	Total
Urbain				
L1 = wolof	12	5	2	19
L1 = une autre langue	1	2	1	4
Sub-total	13	7	3	23
Rural				
L1 = wolof	5	1	1	7
L1 = une autre langue	7	2	1	10
Sub-total	12	3	2	17
Total	25	10	5	40

Comme nous le montre le tableau 6.2.1, 25 sur 40 informateurs au total (62%) ont des attitudes favorables à l'introduction des langues nationales comme langue d'enseignement. 10 sur 40 (25%) manifestent des attitudes favorables à leur utilisation comme matière d'enseignement, alors que seuls 5 sur 40 (12%) pensent que l'introduction d'une langue nationale dans l'enseignement est une mauvaise idée. En milieu urbain, 13 sur 23 (57%) ont répondu « langue d'enseignement », 7 sur 23 (30%) ont répondu « matière d'enseignement » et uniquement 3 sur 23 (13%) ont répondu « ni l'un, ni l'autre ». En milieu rural, 12 sur 17 (71%) ont répondu « langue d'enseignement », 3 sur 17 (18%) ont répondu « matière d'enseignement », alors que seuls 2 sur 17 (12%) ont répondu « ni l'un, ni l'autre ». Proportionnellement, les ruraux sont donc encore plus favorables que les citadins.

Ce tableau ne montre pas explicitement quelle langue nationale les informateurs préfèrent, mais il faut croire qu'ils pensent à un enseignement dans leur L1, que ce soit le wolof ou une autre langue nationale. La majorité des informateurs, en milieu urbain et en milieu rural, ont manifesté le désir de voir s'imposer leur propre langue comme moyen ou matière d'enseignement : « Tout le monde doit être alphabétisé dans sa langue » (3UCWF). La plupart des Pulaar, par exemple, préfèrent que le pulaar s'impose comme langue d'instruction. Sinon, ils préfèrent que la situation linguistique dans le domaine scolaire reste telle quelle - malgré leur faible connaissance de la langue française. Cela est également le cas parmi tous les informateurs ayant comme L1 le wolof, et qui sont en faveur d'une telle introduction : « Le wolof, ça serait mieux comme langue d'enseignement. A l'école on parle le wolof avec les camarades de classe, mais on l'écrit pas. Ça sert à rien non ? » (12UDWM). L'exception se trouve parmi 3 informateurs en milieu urbain, ayant comme L1 une autre langue. Ces informateurs ont manifesté des attitudes favorables envers le wolof comme langue/matière d'instruction et non leur L1. Cela confirme ce qu'ont mentionné bon nombre de chercheurs, que la wolofisation est un phénomène lié à la ville plus qu'à la campagne.

Certains informateurs proposent également un enseignement bilingue pour assurer la compréhension des élèves dès le bas âge :

7UCWF	Je pense qu'il faut imposer le wolof dans l'enseignement, oui. Par exemple, on pourrait mettre ça comme base au niveau de l'école primaire pour que les enfants comprennent tout, et puis continuer avec le français. On ne peut pas délaisser le français. Ce sont les Français qui ont introduit l'école au Sénégal.
-------	--

Selon Lexander (2010 : 33) « l'inflation dans la reconnaissance de langues nationales ne fait [...] point défi au statut supérieur du français ». Pour ceux qui proposent l'enseignement bilingue, il n'est pas question de délaisser la langue officielle. Leur but est de bien parler cette langue, et l'introduction d'une langue nationale serait uniquement un outil pour faciliter la compréhension des élèves pendant leurs premières années d'école.

Un petit nombre d'informateurs préfèrent que la situation linguistique dans l'enseignement reste telle quelle est. Ces informateurs utilisent souvent comme argument le fait de ne pas avoir besoin d'apprendre une langue qu'ils connaissent déjà. Pour eux, c'est la langue d'enseignement qui leur permet d'« être quelqu'un dans la vie » et qui leur « permet de sortir du Sénégal » (13UCWF). Comme l'explique l'un de ces informateurs : « Le wolof on le parle déjà, donc pas besoin d'apprendre ça. Le français c'est mieux parce que c'est une langue qui nous donne quelque chose » (17UBWM). Un autre informateur déclare que « ça serait trop compliqué, on a des écoles pour ça » (40RCMF). Pour ne pas causer des conflits interethniques, il serait, selon ces enquêtés, bénéfique et plus valorisant de garder la langue étrangère qui n'appartient pas à une ethnie spécifique. Selon Leigh Swigart (cité in Elhousseine et Ndiassé (1991 : 551), les évaluations négatives du wolof urbain pourrait, pour certains non-Wolof, et surtout pour les Pulaar, « découler d'une résistance au développement d'une identité dite nationale mais pour eux essentiellement wolof ».

6.3 Remarques conclusives

Dans ce chapitre, j'ai focalisé sur les attitudes qu'ont les informateurs envers le français, mais j'ai également traité les attitudes envers le wolof et les autres langues nationales.

La moitié des enquêtés pensent qu'il existe au Sénégal une façon spécifique de parler le français, telle qu'identifiée entre autres par Dumont (1983), à travers des « réalités sénégalaises ». L'autre moitié, au contraire, ne font pas la différence entre le français parlé au Sénégal et le français parlé en France ou dans d'autres pays francophones. Sur ce point, la différence entre milieu urbain et milieu rural est claire et nette. En milieu urbain, la majorité pensent qu'il n'existe pas un français particulier au pays, alors qu'en milieu rural, l'attitude contraire prédomine.

La plupart des informateurs pensent que le français au Sénégal est du « bon » français. Surtout les citoyens de cette enquête ont une énorme confiance en leurs propres compétences en français. Alors que ces derniers ont déclaré que la façon de parler le français ne se distingue pas de la norme de la métropole, certains d'entre eux disent, paradoxalement, que les Sénégalais parlent comme les Français, ou même *mieux* que les Français. Les citoyens n'ont, d'autre part, jamais évalué leur compétence en français comme mauvaise. L'insécurité linguistique affecte donc peu les enquêtés en milieu urbain. Les ruraux ne semblent pas avoir cette confiance en soi. Le faible niveau d'éducation et l'absence de pratique réelle du français empêchent bon nombre de ruraux de bien apprendre cette langue. L'autoévaluation en français semble donc corrélée avec le niveau d'éducation, la pratique réelle de la langue et la distinction rural/urbain.

Malgré l'attachement à leur ethnie et à leur langue, les enquêtés qui ne maîtrisent pas le français expriment un grand désir d'apprendre cette langue. Mais la majorité des enquêtés en milieu urbain comme en milieu rural (même les informateurs ayant déclaré que le français parlé au Sénégal est le même que le français parlé en France) déclarent qu'ils ne souhaitent pas parler comme un Français. Leurs attitudes sont très marquées par des sentiments nationalistes. Il ne faut surtout pas se déraciner en s'assimilant à la culture européenne.

La majorité des informateurs ont des attitudes positives envers la langue française en tant que langue officielle. Le français permet la communication internationale comme nationale, c'est la langue qui permet aux Sénégalais d'avoir une éducation et de trouver un travail. Ces avantages sont tous d'ordre instrumental, non identitaire. Bon nombre des informateurs sont en faveur d'introduire une deuxième langue comme langue officielle à côté du français, surtout le wolof, éventuellement leurs L1.

La majorité des enquêtés ont en effet des attitudes positives envers le wolof. Les informateurs associent cette langue à une communication facile pour la nation entière. Certains enquêtés déclarent, cependant, qu'ils ont peur que cette langue ne remplace leur propre langue. La résistance à la wolofisation se trouve surtout parmi les ruraux dans les villages non-wolof, où l'on veut sauvegarder et mettre en valeur la langue de sa propre ethnie. D'une manière générale, les informateurs déclarent aimer leur langue maternelle. Par contre, les jeunes informateurs se servent moins de leur langue ethnique comme moyen de revendication identitaire que leurs aînés.

La majorité des informateurs, en milieu urbain et en milieu rural, ont des attitudes positives envers l'introduction des langues nationales dans l'enseignement. Certains informateurs proposent également un enseignement bilingue pour assurer la compréhension des élèves dès le bas âge, mais uniquement comme un outil pour faciliter la compréhension des élèves pendant leurs premières années de scolarisation. Un petit nombre d'informateurs préfèrent que la situation linguistique dans l'enseignement reste telle quelle est.

*

La répartition fonctionnelle des langues est assez nette parmi les informateurs. Le français, langue officielle, est la clé qui ouvre les portes à la promotion sociale, une langue qui symbolise la modernité et la réussite, la vie officielle nationale et la communication internationale. Le wolof symbolise le peuple sénégalais, l'identité urbaine et la communication nationale. Les langues premières sont associées avec la famille, la tradition, les valeurs culturelles locales et la vie rurale.

Les attitudes des informateurs ne se laissent cependant pas toujours corréler avec les différents paramètres socio-démographiques, surtout en ce qui concerne le sexe. D'après mes observations, les filles et les femmes vivent une vie assez similaire, en ce qui concerne la situation langagière, à celle des garçons et des hommes. Le rapport ville/campagne et le niveau d'éducation, suivi par l'âge et la L1, sont les paramètres qui semblent le plus influencer sur les attitudes linguistiques des informateurs.

Conclusion

Dans cette étude, j'ai examiné quelques aspects de l'usage et des attitudes linguistiques dans la ville de Saint-Louis et dans les villages environnants. Pour comprendre la réalité sociolinguistique des informateurs, l'effet de certains paramètres s'est avéré important. J'ai testé le niveau d'instruction, la langue première et l'âge, en comparant le rôle de ces paramètres dans les milieux urbains versus les milieux ruraux. L'hypothèse était que la distinction ville/campagne influe tant sur les pratiques que sur les attitudes des locuteurs. Cette hypothèse s'est confirmée : Le répertoire linguistique et les connotations affectives attachées à chaque langue ne sont pas les mêmes en milieu rural qu'en milieu urbain. La diversité au sein du groupe d'informateurs en fonction du niveau d'instruction, de la L1 et de l'âge s'est également révélé important. Je n'ai pas, par contre, dégagé des différences parmi les enquêtés en fonction du paramètre sexe.

En milieu rural, les langues ethniques sont les plus valorisées, puisqu'ils relient l'individu à une identité ethnoculturelle précise. En milieu urbain, la solidarité ethnique tend à s'affaiblir. Ici, les informateurs ont en général des attitudes positives envers la langue véhiculaire wolof et la langue officielle européenne, le français, qui est la langue de la réussite sociale. Il semble donc que la ville fragilise les langues nationales locales, alors que le milieu rural favorise le maintien de la L1.

Les usages « internes » des langues ne sont pas les mêmes que les usages « externes » : la L1 domine dans la cellule familiale, le wolof urbain dans les domaines informels et le français dans les domaines formels.

En ce qui concerne les attitudes envers la langue française, la majorité des informateurs ont des attitudes positives. Le français permet la communication nationale comme internationale, c'est la langue qui permet aux Sénégalais d'avoir une éducation et de trouver un travail. Cette langue constitue un facteur de pouvoir social qui « fonde la légitimité du pouvoir qu'exercent ceux qui le savent bien sur ceux qui le savent mal ou ne le savent pas » (Manessy 1994 : 72). Certains informateurs se méfient, cependant, de la dominance du français dans leur pays. Mais leurs attitudes envers cette langue ne peuvent pas non plus être jugées comme négatives, plutôt neutres, car les réflexions sur le français en tant que langue officielle sont liées à la

colonisation. Le fait de laisser le passé colonial servir comme « argument » pour ou contre la langue officielle au lieu de donner une opinion personnelle, peut signaler un manque de conscience concernant le sujet.

La plupart des informateurs, en milieu urbain et en milieu rural, sont en effet très marqués par des sentiments nationalistes. Ils ne souhaitent pas parler « comme un Français ». Il semble donc que les Français ne représentent plus la norme de référence. Les informateurs sont fiers d'être Africains et estiment qu'il ne faut surtout pas se déraciner en s'assimilant à la culture européenne.

Les citadins de cette enquête ont une énorme confiance en soi en ce qui concerne leurs compétences en français. Lorsque les informateurs ont été amenés à designer s'ils parlent le « bon » français, plusieurs informateurs en milieu urbain déclarent que les Sénégalais parlent comme les Français, ou même mieux que les Français. D'autres enquêtes, par exemple Moreau 1996, sont arrivées au même résultat. L'insécurité linguistique a donc rarement été observée chez les enquêtés en milieu urbain. Les ruraux, par contre, ne semblent pas avoir cette même confiance en soi. Le faible niveau d'éducation et l'absence de pratique réelle du français empêchent bon nombre de ruraux de bien acquérir cette langue. L'autoévaluation en français semble donc corrélée avec le niveau d'éducation, la pratique réelle de la langue et la distinction rural/urbain.

Au campus universitaire, la dichotomie milieu rural/urbain ne joue pas le même rôle en ce qui concerne l'usage du français. Le français est maîtrisé par tous les étudiants. Ils pourraient donc, en théorie, utiliser cette langue comme langue véhiculaire entre eux. Mais son usage réel est moins important que ce qui est déclaré par les informateurs. Selon mes observations, le français est rarement utilisé seul dans la communication entre les étudiants. Il semble que certains étudiants définissent comme français ce qui en réalité peut être défini comme le code mixte wolof-français, le wolof urbain. Ce sont surtout les étudiants et les jeunes citadins qui déclarent parler le français, notamment au cours des conversations amicales, des conversations entre frères et sœurs ou dans d'autres situations informels. Parmi ce groupe, la langue déclarée parlée ne correspond pas toujours à l'usage réel, car le wolof urbain semble être « déguisé » en français.

Le français est beaucoup plus répandu parmi les Wolof que parmi les autres ethnies, ce qui est confirmé si on regarde les réponses données par les informateurs sur l'usage de la langue officielle au marché. Ici, les Wolof sont les seuls à utiliser le français. Mais le français au marché n'est jamais déclaré utilisé seul. Selon les enquêtés, et selon les observations que j'ai faites, il s'agit d'une alternance entre le wolof et le français, où le wolof domine largement, ou du code mixte wolof urbain.

En ce qui concerne le wolof, tous mes informateurs déclarent utiliser cette langue à un degré plus ou moins important. Pour les informateurs dans la ville de Saint-Louis, cette langue joue un rôle indiscutable, surtout dans les domaines informels. Les informateurs en milieu rural l'utilisent aussi, mais plutôt dans la communication interethnique. Le fait que le wolof soit utilisé même si ce n'est pas la langue du foyer familial confirme la véhicularité de cette langue au niveau national.

Le wolof est, cependant, perçu différemment par différents groupes ethniques. Suite au processus de la wolofisation, plusieurs des jeunes informateurs non-wolof ont adopté la langue wolof comme L1. Ils ne parlent donc pas la même L1 que leurs parents. L'influence du milieu semble jouer un plus grand rôle pour le choix des langues que l'influence de la famille. Le wolof caractérise leur vie dans la ville, et défie leur identité traditionnelle. Leur identité culturelle est ainsi composée de deux différentes langues et cultures.

Certains groupes ethniques tiennent plus à leurs traditions que d'autres. Les Pulaar se distinguent par leur défense de la langue ethnique. Ils sont très attachés à leur langue comme signe d'identité et comme arme contre la domination wolof. Dans la communication avec les parents par exemple, on voit que tous les enquêtés pulaar, en milieu urbain aussi bien qu'en milieu rural, ne parlent que leur L1. On refuse souvent aux enfants de parler d'autres langues que la L1 dans la cellule familiale et surtout le wolof, qui est considéré synonyme à l'aliénation de la culture d'origine. Le français ne représente pas, comme le wolof, une menace pour leur culture ou leur langue d'origine. Cette langue est simplement un outil de communication privilégié, et est donc plus accepté.

D'après mes observations, le sentiment de conservatisme est donc plus fort en milieu rural qu'en milieu urbain, plus fort parmi les Pulaar et, en même temps, moins fort parmi les Wolof. Le sentiment de menace linguistique et culturelle n'existe pas parmi les Wolof,

probablement parce que leur L1 n'est nullement menacée. Parmi les informateurs wolof, il n'y a par exemple personne qui a déclaré que leurs parents refusent de leur adresser la parole lorsqu'ils leur parle en français, alors que c'est le cas dans d'autres groupes ethniques.

La mort des langues n'est pas un phénomène nouveau (Calvet 1994). Est-il possible que les langues véhiculaires, surtout le wolof, mais aussi le français, remplaceront un jour les langues locales minoritaires? Le wolof, peut-il finir comme la langue qui, avec le français, partagera le statut comme langue officielle ? Ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui sont les décideurs de demain. Il serait donc intéressant, dans une prochaine étude, de regarder de plus près la réalité linguistique d'un groupe spécifique, comme par exemple les jeunes ayant une autre L1 que leurs parents. La communication « externe » risque de faire mourir leur langue d'origine parlée en contexte « interne ». Mais seules les générations à venir peuvent savoir l'avenir de la situation entre le français et les langues africaines dans ce pays.

Bibliographie des travaux cités et consultés

Agence Nationale de Statistique et de la Démographie : www.ansd.sn (consulté le 27.10.09)

Arborio, Anne-Marie et Pierre Fournier (2003): *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*. Paris, Nathan (VUEF)

Baker, Colin (1992) : *Attitudes and Language*. Clevedon, Multilingual Matters Ltd.

Baker, Colin (1995): *A Parents' and Teachers' Guide to Bilingualism*. Clevedon, Multilingual Matters Ltd.

Banque mondiale : Site sur la situation économique du Sénégal
<http://web.worldbank.org/WBSITE/EXTERNAL/COUNTRIES/AFRICAEXT/SENEGALX/TN/0,,menuPK:296312~pagePK:141132~piPK:141107~theSitePK:296303,00.html>
(Consulté le 27.10.09)

Baggioni, Daniel (1992): *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*. Aix-en Provence, Institut d'études créoles et francophones, Université de Provence, Paris Didier Erudition (Coll. Langues et développement)

Baylon, Christian (1991) : *Sociolinguistique : société, langue et discours*. Paris, Nathan

Blanc, Michel et Josiane Hamers (1983) : *Bilinguisme et bilinguisme* (2^e éd.). Bruxelles, Mardaga

Blanchet, Alain et Anne Gotman (2001) : *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris, Nathan (VUEF)

Brock-Utne, Birgit et Ingse Skattum (2009) : *Languages and Education in Africa. A Comparative and Transdisciplinary Analysis*. Oxford, Symposium Books

Brodal, Ingvild (2009) : *Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques*. Oslo, Département d'études culturelles et de langues orientales, Université d'Oslo

Calvet, Louis-Jean (éd.) (1992): *Les langues des marchés en Afrique*. Paris, L'Harmattan (Coll. Langues et Développement)

Calvet, Louis-Jean (1994): *Les voix de la ville: introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris, Payot & Rivages

Calvet, Louis-Jean (1999): *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris, rééd. Hachette

Calvet, Louis-Jean (2002): *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*. Paris, Plon

Calvet, Louis-Jean (2009) : *La sociolinguistique* (6^e éd.). Paris, PUF (Coll. Que sais-je?)

Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont (2003) : *L'enquête sociolinguistique* (3^e éd.). Paris, L'Harmattan

Calvet, Louis-Jean et Marie-Louise Moreau (éds.) (1998) : *Une ou des normes ? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*. Paris, Didier Erudition (Coll. Langues et développement)

Canut, Cécile (éd.) (1998) : *Imaginaires linguistiques en Afrique. Actes du colloque de l'INALCO. Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelles notions pour quelles réalités? 9. novembre 1996*. Paris, INALCO.

Chaudenson, Robert (1989) : *1989 : Vers une révolution francophone ?* Paris, L'Harmattan

Chaudenson, Robert (2000a) : *Grille d'analyse des situations linguistiques*. Aix-en-Provence, Institut de la Francophonie, Paris, Didier Erudition (Coll. Langues et Développement)

Chaudenson, Robert (2000b) : *Mondalisation : la langue française a-elle encore un avenir?* Paris, Didier Erudition (Coll. Langues et Développement)

Chaudenson, Robert et Didier de Robillard (éds.) (1989): *Langues, économie et développement*. Paris, L'Harmattan (Coll. Langues et Développement, tome 1)

Corréard, Geneviève N'Diaye, Moussa Daff, Alioune Mbaye et Modou Ndiaye (2006) : *Les Mots du patrimoine: le Sénégal. Origines d'une notion et implications didactiques*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines

Cuq, Jean-Pierre (1991) : *Le français langue seconde : origines d'une notion et implications didactiques*. Paris, Hachette

Daff, Moussa (1995) : « Situations et représentations du français au Sénégal » in Juillard et Calvet (éds.), 143-148

Daff, Moussa (1998): « L'aménagement linguistique et didactique de la coexistence du français et des langues nationales au Sénégal », *DiversCité Langues*. Vol III.
<http://www.uquebec.ca/divercite> (Consulté le 11.11.09)

Diouf, Mahtar (1994): *Sénégal. Les ethnies et la nation*. Paris, L'Harmattan

Diouf, Mamadou (2001): *Histoire du Sénégal*. Paris, Maisonneuve & Larose

Diop, Abdoulaye B. 1981 : *La société wolof. Tradition et changement. Les systèmes d'inégalité et de domination*. Paris, Kartala

Diop, Momar C. (éd.) (2002): *La société sénégalaise entre le global et le local*. Paris, Karthala (Coll. Hommes et sociétés)

Diop, Momar C. et Mamadou Diouf (1990) : *Le Sénégal sous Abdou Diouf*. Paris, Karthala (Coll. Les Afriques)

Dreyfus, Martine et Caroline Juillard (2004a): « Enseignement non formel dans la banlieue de Dakar. Un espace scolaire alternatif entre activités novatrices et pratiques ritualisées », in *Penser la francophonie. Concepts, actions et outils linguistiques*. Paris, Editions des Archives contemporaines, AUF

Dreyfus, Martine et Caroline Juillard (2004b): *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir*. Paris, Karthala

Dumont, Pierre (1983): *Le français et les langues africaines au Sénégal*. Paris, ACCT, Karthala

Dumont, Pierre (1990): *Le français langue africaine*. Paris, L'Harmattan

Dumont, Pierre et Bruno Maurer (1995): *Sociolinguistique du français en Afrique francophone : gestion d'un héritage, devenir d'une science*. Vanves, EDICEF, AUPELF

Elhousseine, Gouaini et Thiam Ndiassé (1991) : *Des langues et des villes. Actes du colloque international. Organisé conjointement par le CERPL (Paris V) et le CLAD (Dakar)*. Paris, Didier Érudition / ACCT (Coll. Langues et Développement)

Equipe IFA (2004): *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. 2^e éd. Paris, EDICEF

L'état de l'Afrique 2010. Paris, Jeune Afrique

Fagerberg-Diallo, Sonja. 1995 : *L'éducation et la lecture en langue pulaar : le cas du Sénégal*, document non-publié

Fauvelle, Francois-Xavier (1996) : *L'Afrique de Cheikh Anta Diop : histoire et idéologie*. Paris, Karthala

Fasold, Ralph (1984) : *The Sociolinguistics of Society*, Oxford, Blackwell (Language in society, no. 5)

- Ferguson, Charles. A. (1977) (1^e éd. 1959) : « Diglossia » in P.P Giglioli (éd.), 232-251
- Feussi, Valentin (2008) : *Parles-tu français? Ca dépend... Penser, agir, construire son français en contexte plurilingue : le cas de Douala au Cameroun*. Paris, L'Harmattan
- Fishman, J. A. (1967) : "Bilingualism With and Without Diglossia ; Diglossia With and Without Bilingualism". *Journal of Social Issues*, vol. XXIII, no. 2, 29-38
- Gadet, Françoise (1989): *Le français ordinaire*. Paris, Armand Colin
- Gadet, Françoise (1997): *Le français populaire*, 2^e éd. corrigée. Paris, PUF (Coll. Que sais-je?)
- Gadet, Françoise (2007): *La variation sociale en français*. 2^e éd. revue et augmentée. Paris, Ophrys
- Goody, Jack (1987) : *The Interface Between the Written and the Oral*. Cambridge, Cambridge University Press (Coll. Themes in the Social Sciences)
- Hesseling, Gerti (1985) : *Histoire politique du Sénégal. Institutions, droit et société*. Paris, Karthala
- Holter, Karin et Ingse Skattum (éds.) (2008): *La francophonie aujourd'hui. Réflexions critiques*. Paris, L'Harmattan (Coll. Langues et développement)
- Hutchison, John et Michel Nguessan (éds.) (1995) : *The Language Question in Francophone Africa*. Massachusetts, Mother Tongue Editions
- Juillard, Caroline et Louis-Jean Calvet (éds.) (1995) : *Les politiques linguistiques, mythes et réalités. Actes des Premières Journées Scientifiques du réseau thématique de recherche Sociolinguistique et dynamique des langues*. Beyrouth, Montréal, FMA-AUPELF-UREF
- Ki-Zerbo, Joseph (1978) : *Histoire de l'Afrique noire*. Paris, Hatier

Lange, Marie-France (éd.) (1998) : *L'école et les filles en Afrique. Scolarisation sous conditions*. Paris, Karthala

Lexander, Kristin Vold (2004) : *Les pratiques de l'écrit : l'alphabétisation en wolof dans un village du Sénégal*. Mémoire de master, Département d'Etudes Culturelles et de Langues Orientales, Université d'Oslo

Lexander, Kristin Vold (2009) : « La communication médiatisée par les technologies de l'information et de la communication : la porte d'accès au domaine de l'écrit pour les langues africaines ? » in Brock-Utne et Skattum (éds.) : 289-300

Lexander, Kristin Vold (2010) : *Pratiques plurilingues de l'écrit électronique : alternances codiques et choix de langue dans les SMS, les courriels et les conversations de la messagerie instantanée des étudiantes de Dakar, Sénégal*. Ph.D., Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université d'Oslo

Lyche, Chantal et Ingse Skattum (2010) : « Le français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien : usage, variétés et structure », *Le français en Afrique - Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, no. 26, 2011

Manessy, Gabriel (1994): *Le français en Afrique noire. Mythe, stratégies, pratiques*. Paris, L'Harmattan

McLaughlin, Fiona (2008) : « Senegal : The Emergence of a National Lingua Franca », in Andrew Simpson : *Language & National Identity in Africa*. Oxford, Oxford University Press, 79-97

Mendo Ze, Gervais (1999) : *Le français langue africaine : Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud

Moreau, Marie-Louise (1996): « Insécurité linguistique : Pourrions-nous être plus ambitieux? Réflexions au départ de données camerounaises, sénégalaises et zaïroises » In Bavoux, Claudine : *Français régionaux et insécurité linguistique. Approches lexicographiques, interactionnelles et textuelles*. Paris, L'Harmattan, 103-114.

Moreau, Marie-Louise (éd.) (1997) : *Sociolinguistique. Concepts de base*. Bruxelles, Mardaga

Nguessan, Kouassi Michel (1995) : « Franco-African Linguistic Cooperation : Past, Present, and Future Perspectives », in Hutchison et Nguessan (éds.) : 2-11

O'Malley, Brendan (2003) : « Village Revolutions », *The New Courier* (Paris, UNESCO), no. 2, 56-59

Pöll, Bernhard (2001) : *Francophonies périphériques. Histoire, statut et profil des principales variétés du français hors de France*. Paris, L'Harmattan

Prinz, Manfred (1996) : *L'alphabétisation au Sénégal*. Paris, L'Harmattan

Robillard, Didier de et Michel Beniamino (éds.) (1996): *Le français dans l'espace francophone*. Tome 2. Paris, Champion

Roche, Christian (2001) : *Le Sénégal à la conquête de son indépendance (1939-1960) : chronique de la vie politique et syndicale, de l'Empire français à l'indépendance*. Paris, Karthala (Coll. Hommes et sociétés)

Sénégal : Site officiel du gouvernement
www.gouv.sn (Consulté 25.10.2009)

Skattum, Ingse (2006) : « La francophonie subsaharienne : Afrique de l'Ouest, Afrique centrale, Djibouti », in John Kristian Sanaker, Karin Holter et Ingse Skattum : *La francophonie – une introduction critique* : Oslo, Oslo Academic Press : 161-241

Skattum, Ingse (2007) : Guide d'entretien. hf-lager/cfa (consulté le 15.11.08)

Singly, François de (1992) : *L'enquête et ses méthodes: le questionnaire*. Paris, Nathan

Sy, Cheikh Tidiane (1980) : « Mouridisme et tradition negro-africaine du travail », *Ethiopiennes - revue socialiste de culture négro-africaine*, no. 21, janvier 1980

Tabouret-Keller, Andrée (2008) : « Langues en contact : l'expression *contact* comme révélatrice de la dynamique des langues. Persistance et intérêt de la métaphore », *Journal of language contact*. Théma 2 : 7-16. www.jlc-journal.org (Consulté le 25.09.09)

Thagaard, Tove (2003): *Systematikk og innlevelse. En innføring i kvalitativ metode*. Oslo, Fagbokforlaget

Touré, Anne Modalsli (2010) : *Un cas de trilinguisme au Mali : songhay, bambara, français*, Mémoire de master, Département d'Etudes Culturelles et de Langues Orientales, Université d'Oslo

UNESCO (2003) : *L'éducation dans un monde multilingue*
<http://unesdoc.unesco.org/images/0012/001297/129728f.pdf> (Consulté le 05.03.11)

UNICEF (2009) : *Senegal*
http://www.unicef.org/french/infobycountry/senegal_statistics.html#73 (Consulté le 07.02.10)

Vigner, Gérard (1998) : « Le français des colonies : pour l'histoire du français langue seconde », *Le français dans le monde*, no. spéc. janv. : « *Recherches et applications. Histoire de la diffusion et de l'enseignement du français dans le monde* ». Paris, Hachette, EDICEF, 96-102

Weinreich, Uriel (1953) : *Languages in Contact : Findings and Problems*. New York, Linguistic Circle of New York

ANNEXE 1

Guide d'entretien semi-directif

I Fiche d'enquête

1. Lieu d'enquête (ville et quartier de la ville/du village)
2. Date
3. Enquêteur(s)
4. Relation de l'enquêteur avec l'enquêté

II Fiche signalétique de l'enquêté

1. Nom de famille / patronyme (facultatif)
2. Prénom(s) (facultatif)
3.
 - a) Où êtes-vous né? (village / ville - quartier)
 - b) Avez-vous habité d'autres lieux depuis votre naissance? Si oui, lesquels?
4. Depuis combien de temps êtes-vous ici (ville - quartier/ village)?
5. Année de naissance
6. Ethnie (Wolof, Peul, etc.)
7. Niveau de scolarisation (diplôme obtenu ou dernière classe terminée)

III Usage des langues

- Q1 Langue maternelle (la langue que vous parlez le mieux)
- Q2 Quelle(s) autre(s) langue(s) parlez-vous ? (par ordre de maîtrise)
- Q3 Dans quelle(s) situation(s) parlez-vous le français?

III Représentations et attitudes linguistiques

Adhésion ou résistance aux langues nationales/ au français

Q4 Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix ?

Q5 Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues nationales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ? Pourquoi ?

Q6 Qu'est-ce que vous pensez de la langue française / le wolof / votre propre langue ?

Q7 Y a-t-il des conflits/ une raison de penser qu'une « guerre des langues » est en train de se développer au Sénégal entre les langues nationales? Entre les langues nationales et le français ?

Q8 Est-ce que vous considérez que le français parlé au Sénégal est du "bon" français?

Q9 Si oui, qui parlent "le mieux" le français au pays? Les enseignants? Les journalistes? Les hommes politiques? Les opérateurs économiques? D'autres groupes, par ex. certains groupes ethniques

Q10 Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ?

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ? Merci beaucoup ☺

ANNEXE 2

Questionnaire sociolinguistique, Sénégal

Toute information donnée sera confidentielle et traitée de manière anonyme.

Ce questionnaire fait partie d'une enquête sur le rôle du français et de sa co-existence avec les langues locales (langues nationales), au Sénégal. Je m'intéresse à son usage et aux attitudes que vous pouvez avoir. Vous ne répondrez qu'aux questions qui vous concernent.

I Fiche d'enquête

1. Lieu d'enquête (ville et quartier de la ville/du village)
2. Date
3. Enquêteur(s)
4. Relation de l'enquêteur avec l'enquêté

II Fiche signalétique de l'enquêté

1. Nom de famille / patronyme (facultatif)
2. Prénom(s) (facultatif)
3.
 - a) Où êtes-vous né? (village / ville - quartier)
 - b) Avez-vous habité d'autres lieux depuis votre naissance? Si oui, lesquels?
4. Depuis combien de temps êtes-vous ici (ville - quartier/ village)?
5. Année de naissance
6. Ethnie (Wolof, Peul, etc.)
7. Niveau de scolarisation (souligner):
 - 0= Non scolarisé(e)/ quelques années d'école sans avoir obtenu de diplôme
 - 1= Ayant obtenu le diplôme CEP (Certificat d'études primaires) de l'école fondamentale premier cycle (6 ans)
 - 2= Ayant obtenu le diplôme DEF (Diplôme d'études fondamentales) de l'école fondamentale second cycle (9 ans)
 - 3= Ayant obtenu le DEF+autre diplôme (école professionnelle, etc.)
 - 4= Ayant obtenu le BAC
 - 5= Ayant obtenu le BAC+ (nombre d'années d'études après le bac)
 - 6= Alphabétisé(e) en langue nationale
 - 7= Ecole coranique/médresa
8. Langue(s) dans la/lesquelles vous avez été formé(e) à l'école primaire
9. Profession(s) / activité(s) (éventuellement successives)
10. Niveau de scolarisation de le/la conjoint(e)/époux/épouse(s))

III Usage des langues

1. Langue maternelle (la langue que vous parlez le mieux)
2. D'autres langues parlées et/ou comprises (par ordre de maîtrise)
3. Langue(s) du père (par ordre de maîtrise)
4. Langue(s) de la mère (par ordre de maîtrise)
5. Langue(s) parlée(s) en famille (par ordre de fréquence, c'est-à-dire en commençant par la langue la plus fréquemment parlée)
 - a) avec les parents (père, mère/co-épouse(s) du père) (spécifier)
 - b) avec les grands-parents (paternels, maternels: spécifier)
 - c) avec les frères et sœurs
 - d) avec l'époux / l'épouse (les épouses) / le/la conjoint(e)
 - e) avec les enfants
6. Langue(s) parlée(s) en dehors de la famille (par ordre de fréquence)
 - a) avec les amis (de la même ethnie/ d'autres ethnies)
 - b) au travail
 - à vos supérieurs
 - à vos pairs (collègues du même niveau hiérarchique)
 - à vos subalternes
 - avec les clients
 - c) à l'école/l'Université (étudiants)
 - d) dans le quartier/l'environnement immédiat
 - e) au marché
 - f) au stade
 - g) dans le transport en commun
 - h) avec un inconnu (spécifier)
7. Est-ce que vous parlez le français
 - a) Souvent
 - b) Assez souvent
 - c) Rarement
8. Est-ce qu'il vous arrive de parler le français en famille ?
9. Est-ce qu'il vous arrive de parler le français avec un(e) ami(e) de votre ethnie ?

10.Est-ce qu'il vous arrive de passer d'une langue à une autre au cours d'une conversation /causerie ?

11.Si oui, quelles sont les langues que vous utilisez? (par exemple français/wolof ou français/pulaar ou wolof/pulaar)

12.Si oui, qu'est-ce qui fait que vous vous servez de plus d'une langue dans la même conversation? (est-ce que c'est à cause de la personne avec qui vous parlez, ou à cause du sujet de conversation?)

IV Représentations et attitudes linguistiques

Adhésion ou résistance aux langues nationales/ au français

13.Le français est la langue officielle du Sénégal. A votre avis, est-ce un bon choix

14.Est-ce qu'il y a une ou plusieurs langues nationales qui pourraient devenir la langue officielle du pays à côté du français ou qui pourraient le remplacer ?

15.A votre avis, quel doit être le rôle des langues nationales dans l'enseignement? Est-ce qu'il doit être:

Langue d'enseignement?

Matière d'enseignement?

A côté du français (enseignement bilingue, par exemple français/wolof) ou seule (instruction faite dans la langue maternelle seulement)?

A partir de quelle année et jusqu'à quelle année faut-il enseigner en langue nationale?

16.A votre avis, est-ce qu'il serait bon d'utiliser plus souvent les langues nationales à l'écrit?

a) Si oui, pourquoi?

b) Si non, pourquoi ?

17.Est-ce que vous êtes gêné de parler votre langue maternelle?

Si oui, pourquoi?

18.Est-ce que vous souhaitez avoir à la télévision et à la radio

a) Plus d'émissions en langue(s) nationale(s)

b) Moins d'émissions en langue(s) nationale(s)

c) Pas d'émissions en langue(s) nationale(s)

19.Est-ce que vous pensez qu'il existe un français particulier au Sénégal ?

20.Si oui, à quoi le reconnaissez-vous ? A l'accent? Au vocabulaire? A la grammaire? A plusieurs de ces éléments? A autre chose?

21.Est-ce que vous considérez que le français parlé au Sénégal est du "bon" français?

22.Si oui, qui parlent "le mieux" le français au pays? Les enseignants? Les journalistes? Les hommes politiques? Les opérateurs économiques? D'autres groupes, par ex. certains groupes ethniques?

23.Est-ce que le français de France est le meilleur français ?

a) Si oui, pourquoi?

b) Si non, pourquoi?

24.Est-ce que vous avez un accent quand vous parlez français?

25.Est-ce que vous parlez le français

a) Bien

b) Assez bien

c) Mal

26.Est-ce que vous souhaitez parler comme un Français ?

a) Si oui, pourquoi?

b) Si non, pourquoi?

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ? Merci beaucoup ☺